

non-seulement par les poètes, mais encore par des fêtes publiques et des monuments commémoratifs. Phraate envoya de plus à Auguste ses quatre fils comme otages. En l'an 2 apr. J.-C. Phraate fut empoisonné par sa femme Thermusa et son fils Phraatace. — 16) PHRAATACE régna fort peu de temps; il fut chassé par ses sujets pour ses crimes. La noblesse parthe élut alors pour roi Orode, qui était de la famille des Arsacides. — 17) ORODE II ne régna, lui aussi, qu'un temps fort court; il fut tué par les Parthes indignés de ses cruautés. Après sa mort, les Parthes demandèrent aux Romains, pour le placer sur le trône, Vononès, un des fils de Phraate IV, qui leur fut accordé. — 18) VONONÈS I, fils de Phraate IV, déplut aussi à ses sujets, et ils invitèrent Artabane, roi des Mèdes, à prendre possession du royaume. Artabane chassa Vononès, qui se réfugia d'abord en Arménie, puis en Syrie et enfin en Cilicie. Il fut mis à mort l'an 19 apr. J.-C. — 19) ARTABANE III occupa le royaume des Parthes aussitôt après l'expulsion de Vononès, vers l'an 16 apr. J.-C. Il s'engagea dans les hostilités contre les Romains et fut plus d'une fois chassé par ses sujets. — 20) GOTARZÈS succéda à son père Artabane III, mais, vaincu par son frère Bardane, il se retira en Hyrcanie. — 21) BARDANE, frère du précédent, fut mis à mort par ses sujets en 47, et Gotarzès obtint de nouveau la couronne. — 22) VONONÈS II succéda à Gotarzès vers l'an 50. Son règne fut court. — 23) VOLOGÈSE I, fils de Vononès II, ou d'Artabane III. Peu de temps après son avènement, il conquiert l'Arménie, qu'il donna à son frère Tiridate. Il fit la guerre aux Romains, mais il fut défait par Domitius Corbulo, et finit par faire la paix à la condition que son frère Tiridate recevrait l'Arménie en présent de l'empereur romain. En conséquence Tiridate vint à Rome et reçut la couronne des mains de Néron. — 24) PACORUS succéda à son père Vologèse I^{er}, et fut contemporain de Domitien et de Trajan. — 25) CHOSROÈS ou OSROÈS succéda à son frère Pacorus durant le règne de Trajan. La conquête qu'il fit de l'Arménie donna

lieu à l'invasion de la Parthie par Trajan, qui lui enleva plusieurs de ses provinces et fit pour un temps les Parthes sujets de Rome (voy. TRAJAN). À la mort de Trajan (117 apr. J.-C.), Adrien abandonna les conquêtes de Trajan, et fit de l'Euphrate, comme auparavant, la limite orientale de l'empire romain. — 26) VOLOGÈSE II, succéda à son frère Chosroès et régna environ de 122 à 149 apr. J.-C. — 27) VOLOGÈSE III, fut défait par les généraux de l'empereur Vêrus, et acheta la paix par la cession de la Mésopotamie aux Romains. Depuis cette époque jusqu'à la chute de l'empire des Parthes, il y a une grande confusion dans la liste des rois parthes. Le dernier roi fut ARTABANE IV, sous le règne duquel les Perses recouvrèrent leur indépendance depuis longtemps perdue. Conduits par Artaxerxès, fils de Sassan, ils défirent les Parthes dans trois grandes batailles; dans la dernière Artabane fut fait prisonnier et tué (226 apr. J.-C.). Ainsi finit l'empire parthe des Arsacides, après une existence de 476 ans. Les Parthes durent se soumettre à Artaxerxès, fondateur de la dynastie des Sassanides, qui continua à régner jusqu'à l'an 651 ap. J.-C.



Arsace XXVII.

Arsăciă, voy. *Rhagæ*.

Arsăcidæ (-ărum), les Arsacides, nom d'une dynastie des rois parthes (voy. *Arsaces*). C'était aussi le nom de la dynastie des rois arméniens qui régnerent en Arménie de l'an 149 à l'an 428 apr. J.-C. Cette dynastie fut fondée par *Artaxias I*, qui appartenait à la famille des Arsacides parthes.

Arsămōsătă, v. et place forte de la *Sophene* en Arménie, entre l'Euphrate et les sources du Tigre (Tac. *Ann.* 15, 10). Ce bras, le plus méridional de l'Euphrate, s'appelle *Arsanias* (Plut. *Lucull.* 31).

Arsānias (-æ), ou **Arsānius** (-ii) ou **Arsānus** (-i), nom de deux rivières de la grande Arménie. 1) le bras méridional de l'Euphrate (voy. *Euphrates*); — 2) petit torrent qui se jette à l'O. dans l'Euphrate, près de la *Melitene*.

Arses, Narses ou **Oarses**, le plus jeune fils d'*Artaxerxès III Ochus*, fut élevé au trône de Perse par l'eunuque Bagoas, après que celui-ci eut empoisonné Artaxerxès (339 av. J.-C.). Mais il fut assassiné par ce même Bagoas dans la troisième année de son règne. Après sa mort, Bagoas mit sur le trône Darius III.

Arsia (-æ), rivière d'Istrie, auj. Arja, formant la limite entre la haute Italie et l'Illyricum : sur ses bords était une ville de même nom.

Arsia Silva, forêt d'Étrurie, célèbre par la bataille entre les Tarquins et les Romains (509 av. J.-C.). Liv. 2, 7. Οὔρσον ἄλσος dans Plut. *Popl.* 9.

Arsinōë (-ēs), 1) mère de Ptolémée I, fut la concubine de Philippe, père d'Alexandre le Grand, et épousa *Lagus*, quand elle portait encore Ptolémée dans son sein. — 2) fille de Ptolémée I et de Bérénice, épousa d'abord Lysimaque, roi de Thrace, en 300 av. J.-C., puis son demi-frère Ptolémée Céraunus, qui fit périr les enfants qu'elle avait eus de Lysimaque; enfin, son propre frère Ptolémée II Philadelphe, en 279. Bien qu'Arsinoë n'ait eu aucun enfant de Ptolémée, elle fut passionnément aimée de ce prince; il donna son nom à plusieurs villes, appela, en son honneur, *Arsinoïtes* un des districts de l'Égypte et rendit hommage à sa mémoire de différentes manières (Just. 24, 2, 3). — 3)

monyme (n° 2), dont son mari s'était épris, elle fut bannie à Coptos dans la haute Égypte. Elle eut de Ptolémée 3 enfants, Ptolémée III Évergète, Lysimaque et Bérénice. — 4) nommée aussi *Eurydice* et *Cléopâtre*, fille de Ptolémée III Évergète, femme de son frère Ptolémée IV Philopator, et mère de Ptolémée V Épiphane. Elle fut tuée par ordre de son mari (Justin. 30, 2). — 5)



Arsinoë, fille de Ptolémée et femme de Ptolémée IV.

fille de Ptolémée XI Aulètes, fut emmenée à Rome par César après la prise d'Alexandrie et orna son triomphe en 46. Elle retourna ensuite à Alexandrie; mais sa sœur Cléopâtre persuada à Antoine de la mettre à mort en 41.

Arsinōë (-ēs), nom de plusieurs villes ainsi nommées en l'honneur de l'une ou de l'autre des personnes ci-dessus mentionnées. Les plus importantes étaient : 1) dans le *nomos Heroopolites* de la basse Égypte, dans le voisinage ou au fond du *sinus Heroopolites* ou branche occidentale de la mer Rouge (golfe de Suez); elle fut plus tard nommée *Cleopatra*. — 2) la principale ville du *nomos Arsinoïtes* dans la moyenne Égypte; elle s'appelait auparavant *Crocôdilôpôlis*, parce qu'elle était le siège principal du culte rendu en Égypte au crocodile.

Artābānus (-i), — 1) fils d'Hystaspe et frère de Darius, est souvent mentionné sous le règne de son neveu Xerxès, comme un sage et franc conseiller (Herodt. 4, 83; 7, 10). — 2) Hyrcanien, commandant des gardes du corps de Xerxès, assassina ce roi en 465 av. J.-C., mais fut bientôt tué lui-même par Artaxerxès (Just. 3, 1). — 3) nom de plusieurs rois parthes; voy. *Arsaces*.

Artābāzus (-i), Ἀρτάβαζος, 1) général perse de l'armée de Xerxès, servit sous Mardonius en 479 av. J.-C. Après la défaite des Perses à Platée, il s'enfuit



Arsinoë, fille de Ptolémée I et femme de Ptolémée II. fille de Lysimaque, épousa Ptolémée II Philadelphe aussitôt après son avènement, en 285 av. J.-C. A la suite d'un complot formé par elle contre son ho-

avec 40,000 hommes, et arriva sain et sauf en Asie (Herodt. 7, 66-9, 41-81; Thuc. 1, 129; Nep. *Paus.* 4). — 2) autre général perse, combattit sous Artaxerxès II et Artaxerxès III Codoman. Une de ses filles, Barsiné, eut d'Alexandre le Grand un fils nommé Hercule (Diod. Sic. 16, 22 sq.; Curt. 6, 5; Arr. 3., 23 sq.).

Artabri (-ōrum), peuple celtique du N.-O. de l'Espagne, près du cap *Nerium* ou *Celticum*, appelé aussi *Artabrum* de son nom (cap Finistère).

Artacē (-ēs), v. maritime et port de la presqu'île de Cyzique, dans la *Propontis*; elle fut détruite par les Perses (Hdt. 6, 33). — C'est aussi le nom d'une montagne située dans la même presqu'île.

Artacie (-ēs), Ἀρτακίη, 1) fontaine dans le pays des Lestrygons (Hom. *Od.* 10, 108.) — 2) fontaine près de Cyzique, voisine de la ville et de la montagne.

Artæi (-ōrum), Ἀρταῖοι; ancien nom des Perses, selon Hérodote. Il signifie *grand, noble*; et apparaît sous la forme *Arta*, comme première partie d'une foule de noms propres perses. (Hdt. 7, 61).

Artāphernēs (-is), Ἀρταφέρνης, 1) fils d'Hystaspe et frère de Darius. Il était satrape de Sardes à l'époque de la révolte des Ioniens (500 av. J.-C.). Voy. *Aristagoras* (Hdt. 5, 25). — 2) fils du précédent, commandait avec Datis l'armée perse de Darius, qui fut défaite à la bataille de Marathon (490). Il commandait les Lydiens et les Mysiens dans l'invasion de la Grèce par Xerxès en 480. (Hdt. 6, 94).

Artāvasdēs ou **Artābazes** (-is), 1) roi de la grande Arménie, succéda à son père Tigrane. Il trahit Antoine dans la campagne contre les Parthes (36). Antoine, en conséquence, envahit l'Arménie en 34, fit Artavasde prisonnier et le transporta à Alexandrie. Il fut tué après la bataille d'Actium par ordre de Cléopâtre (Plut. *Crass.* 19-22, *Ant.* 50-51; Vell. 2, 82; Tac. *Ann.* 2, 3). — 2) roi d'Arménie, fils ou plus probablement petit-fils du précédent, fut placé sur le trône par Auguste, mais déposé et tué par les Arméniens (Tac. *Ann.* 2, 3;

Vell. 2, 94). — 3) roi de la Médie Atropatène et ennemi d'Artavasde I, roi d'Arménie. Il mourut peu de temps avant l'an 20 (Plut. *Ant.* 38, 53, 61).

Artāxāta (-ōrum) ou **-a** (æ), τὰ Ἀρτάξατα, la dernière capitale de la grande Arménie, bâtie par *Artaxias*, d'après les plans d'Annibal, sur une péninsule entourée par l'Araxe. Brûlée par les Romains sous Corbulon, l'an 58 ap. J.-C., elle fut reconstruite par Tiridate, et appelée *Neroniana* (Tac. *Ann.* 6, 33-13, 39-41, 12, 50 et passim).

Artāxerxēs (-is), Ἀρταξέρξης, Artaxerxès, nom de quatre rois de Perse. — 1) A. surnommé Longuemain (*Longimanus*, Μακρόχειρ), parce qu'il avait la main droite plus longue que la gauche, succéda à son père Xerxès I et régna de 464 à 425 av. J.-C. Il fit la guerre contre les Égyptiens aidés dans leur révolte par les Athéniens. Il eut pour successeur son fils Xerxès II (Just. 3, 1; Thuc. 1, 104-112; Plut. *Artax.*). — 2) A. surnommé Mnémon (*Μνήμων*), à cause de son excellente mémoire, succéda à son père Darius II, et régna de 405 à 359 av. J.-C. Sur la guerre qu'il eut avec son frère Cyrus, voy. *Cyrus*. Tissapherne fut nommé à sa place satrape de l'Asie occidentale et prit une part active aux guerres contre les Grecs (voy. *Agesilaus*). Artaxerxès eut à faire très-souvent la guerre contre les princes et satrapes ses tributaires, qui essayèrent de se rendre indépendants. C'est ainsi qu'il eut à soutenir une longue lutte contre Évagoras de Chypre, de 385 à 376; et ses efforts pour recouvrer l'Égypte furent vains. Vers la fin de son règne, il fit périr Darius, son fils aîné, qui avait formé le complot de l'assassiner. Ses derniers jours furent encore abreuvés d'amertume par la conduite dénaturée de son fils Ochus, qui monta sur le trône sous le nom d'Artaxerxès III (Plut. *Artax.*; Nep. *Reg.*; Just. 10, 1; Diod. 15, 9). — 3) A. III Ochus, régna de 359 à 338 av. J.-C. À l'aide de ses généraux et mercenaires grecs, il reconquit la Phénicie et l'Égypte. Les rênes du gouvernement furent entièrement abandonnées aux mains de l'eunuque Bagoas et de Mentor de Rhodes. Il fut enfin empoisonné par Bagoas et eut

pour successeur le plus jeune de ses fils, Arsès ou Narsès (Just. 10, 3; Diod. 17; Ælian. *V. H.* 6, 8). — 4) A., fondateur de la dynastie des Sassanides (voy. *Sassanidæ*).

Artaxias (-æ) ou **Artaxes** (-is), nom de 3 rois d'Arménie. — 1) A., fondateur du royaume d'Arménie, était un des généraux d'Antiochus le Grand; il se révolta contre son roi vers 188 av. J.-C., et devint un souverain indépendant. Annibal se réfugia à sa cour, et dirigea la construction d'Artaxata, capitale de l'Arménie. Artaxias fut vaincu et fait prisonnier par Antiochus IV Épiphanes, vers l'an 165. — 2) fils d'Artavasde, fut mis à mort par ses propres sujets en l'an 20 av. J.-C., et Auguste plaça Tigraue sur le trône. — 3) fils de Polémon, roi de Pont, dont le véritable nom était Zénon, fut proclamé roi d'Arménie par Germanicus l'an 18 ap. J.-C. Il mourut en 35 (Tac. *Ann.* 6, 31).

Artēmidōrus (-i), Ἀρτεμίδωρος, nom de plusieurs écrivains, — 1) A., grammairien d'Alexandrie, vivait vers l'an 230 av. J.-C.; il a écrit sur le dialecte dorien et a fait un recueil de poèmes bucoliques. — 2) A., voyageur et géographe d'Éphèse, vers l'an 100 av. J. C., a écrit une relation de ses voyages maritimes dans la Méditerranée et la mer Rouge, en 11 livres, mise à profit par Strabon et par Plin. Nous n'avons de cet ouvrage, intitulé Περὶ πλοῦς ou Γεωγραφούμενα, que des fragments et un abrégé rédigé par Marcien d'Héraclée. — 3) A., d'Éphèse, contemporain d'Hadrien et des Antonins (138-180 ap. J.-C.), surnommé ὁ Δαλδιανός, de Daldis en Lydie, lieu de naissance de sa mère. Il écrivit un ouvrage sur l'interprétation des songes (Ὀνειροκριτικά) en 5 livres, que nous avons encore. C'est aussi un tableau des mœurs du temps, et on y trouve quelques renseignements précieux sur la mythologie ancienne.

Artēmis (-is), Ἄρτεμις, appelée aussi *Diana* par les Romains, une des grandes divinités des Grecs. Suivant les plus anciennes traditions, elle était fille de *Zeus* (Jupiter) et de *Leto* (Latone), et sœur jumelle d'Apollon, née avec lui dans l'île de Délos, — 1) *Artēmis*, comme

sœur d'Apollon, est une sorte d'Apollon féminin, c.-à-d. qu'elle représente, comme déesse, la même idée qu'Apollon, comme dieu. Comme sœur d'Apollon, elle est, comme lui, armée d'un arc, d'un carquois et de flèches, et envoie les fléaux et la mort parmi les hommes et les animaux. Les morts soudaines, et particulièrement celles des femmes, sont données comme l'effet de ses traits (Hom. *Od.* 11, 172; *Il.* 24, 606.) De même qu'Apollon n'était pas seulement un dieu destructeur, mais détournait aussi les maux, ainsi Artēmis soulageait et guérissait les souffrances des mortels (σώτεια, *sospita*). Dans la guerre de Troie, elle était, comme Apollon, du côté des Troyens. Elle était plus spécialement la protectrice des nouveau-nés (εἰλήθια, *κουροτρόφος*), et cette protection qu'elle accordait aux jeunes animaux la faisait considérer comme la déesse des troupeaux et de la chasse. C'est à ce titre qu'elle devint la chasseresse parmi les immortels. Artēmis, comme Apollon, n'est point mariée; c'est une chaste divinité qui ne fut jamais domptée par l'Amour. Elle tua Orion de ses traits pour avoir attenté à sa chasteté, et changea Actéon en cerf seulement pour l'avoir vue au bain. Avec son frère Apollon elle tua les enfants de Niobé qui s'était vantée d'être supérieure à Latone. Quand Apollon fut regardé comme identique au Soleil ou Hélios, elle fut considérée aussi comme la même que Séléne ou la Lune. De là elle est représentée comme éprise du bel Endymion qu'elle couvrait de baisers pendant son sommeil; mais cette légende se rapporte proprement à Séléne ou la Lune, et est étrangère au caractère d'Artēmis, qui, comme nous l'avons dit, n'était point accessible à l'amour. — 2) l'*Artēmis Arcadienne* est la déesse des nymphes et était adorée comme telle en Arcadie dans les temps les plus reculés. Elle chassait (ιοχέαιρα) avec ses nymphes sur les monts d'Arcadie, et son char était trainé par quatre cerfs à andouillers d'or. — 3) l'*Artēmis de Tauride*. Il y avait dans la Tauride une déesse que les Grecs ont identifiée avec leur Artēmis, et à qui on sacrifiait tous les étrangers qu'un naufrage jetait

sur les côtes de ce pays (Herodt. 4, 103). Iphigénie et Oreste enlevèrent sa statue, en fuyant de la Tauride, et abordèrent à Brauron dans l'Attique; de là le nom de *Brauronia* donné à la déesse. L'Artémis de Brauron était honorée à Athènes et à Sparte, et, dans cette dernière ville, le jour de sa fête, de jeunes garçons étaient fouettés près de son autel jusqu'à ce qu'il fût arrosé de leur sang. — 4) L'Artémis d'Éphèse était une divinité tout à fait distincte de la déesse grecque de même nom. C'était une ancienne divinité asiatique dont les Grecs trouvèrent le culte établi en Ionie quand ils s'y établirent eux-mêmes, et à laquelle ils donnèrent le nom d'Artémis. Son image, dans le magnifique temple d'Éphèse, était représentée avec plusieurs mamelles. — Les représentations de l'Artémis grecque dans les ouvrages d'art sont différentes selon qu'on la représente comme chasseresse ou comme déesse de la lune. Comme chasseresse son sein est couvert; ses jambes sont nues jusqu'aux genoux; le reste est couvert d'une chlamyde. Ses attributs sont l'arc, le



Artémis, chasseresse.

carquois et les flèches ou un épieu, des cerfs et des chiens. Comme déesse de la lune, elle est vêtue d'une longue robe qui lui descend jusqu'aux pieds; un voile couvre sa tête, et au-dessus de son front s'élève le croissant de la lune. Elle porte souvent une torche à la main.



Artémis, déesse de la lune.

Artēmīsiā (-æ), Ἄρτεμισία, Artémise, 1) fille de Lygdamis et reine d'Halicarnasse en Carie. Elle accompagna Xerxès dans l'invasion de la Grèce et se distingua beaucoup à la bataille de Salamine (480 av. J.-C.), par sa prudence et son courage; aussi fut-elle dans la suite en grand honneur auprès du roi de Perse (Herdt. 7, 99, 8, 68 et sq.). — 2) fille d'Hécatomnus, et sœur, femme, de Mausole roi de Carie, à qui elle succéda. Elle régna de 352 à 350 av. J.-C. Elle est célèbre dans l'histoire par la douleur extraordinaire que lui causa la mort de son époux; elle mêlait, dit-on, ses cendres dans sa boisson journalière, et, pour perpétuer sa mémoire, elle érigea à Halicarnasse le célèbre monument connu sous le nom de *Mausoleum*, qui passait pour une des sept merveilles du monde et dont le nom devint dans la suite le terme générique pour désigner un splendide monument funèbre (Val. Max. 4, 6, 1; Diod. 16, 36 sq.).

Artēmīsiūm (-i), étendue de pays sur la côte N. de l'Eubée, à l'opposite de Magnésie, ainsi nommée à cause du temple d'Artémis (Diane), et appartenant à la ville d'*Hestiāa*. C'est près de cette côte que les Grecs défirent la flotte de Xerxès (480 av. J.-C.). Herdt. 8, 9 sq.

Arvāles frātres, les Frères Arvales, collège de 12 prêtres à Rome; sur leur institution voy. *Acca Laurentia*. Leur dignité était à vie et ne pouvait leur être enlevée ni par le bannissement

ni par la captivité. Ils portaient comme signe de leur dignité des couronnes d'épis avec des bandelettes de laine blanche (*infulæ*), faisaient tous les ans, aux ides de mai, une procession autour de la campagne romaine, et offraient des sacrifices de vin et d'encens pour implorer la bénédiction du ciel sur les moissons. Ils chantaient en dansant un antique chant en vers saturnins. Ce collège se perpétua jusqu'au quatrième siècle apr. J.-C.

Arverni (-ōrum), les Arvernes, peuplade de la Gaule Celtique, dans l'Aquitania (Auvergne actuelle, dépts du Puy-de-Dôme, Cantal et Haute-Loire). C'était dans les temps les plus anciens le peuple le plus puissant du S. de la Gaule; ils furent défaits par Domitius Ahenobarbus et Fabius Maximus l'an 121 av. J.-C.; mais ils possédaient encore une grande puissance du temps de César (58). Leur capitale était *Nemossus*, nommée aussi *Augustonemetum* ou *Arverni* sur l'*Élaver* (Allier), avec une citadelle appelée au moyen âge *Clarus Mons*, d'où le nom de la ville moderne, *Clermont* (Cæs. B. G. 1, 45, 7, 7, 8).

Aruns ou **Arruns** (-ūntis), Ἀρρῶντις, mot étrusque, regardé par les Romains comme un nom propre, mais qui désignait « les plus jeunes fils » tandis que les plus âgés s'appelaient *Lars* ou *Lar*. — 1) le jeune frère de *Lucumon*, c.-à-d. *L. Tarquinius Priscus*. — 2) le jeune frère de *L. Tarquinius Superbus*; il fut tué par sa femme. — 3) le plus jeune des deux fils de Tarquin le Superbe; il périt dans un combat singulier contre Brutus. — 4) fils de Porsenna. — 5) divin étrusque.

Arzānēnē (-es), district de la grande Arménie, borné au S. par le Tigre; il faisait partie de la *Gordyene*.

Asander (-dri), Ἀσανδρος, 1) fils de Philotas, frère de Parménion, et un des généraux d'Alexandre le Grand. Après la mort d'Alexandre (323 av. J.-C.), il obtint le gouvernement de la Carie. — 2) général de Pharnace II, roi du Bosphorus, qu'il mit à mort en 47, dans l'espoir de lui succéder sur le trône. Il fut confirmé dans sa souveraineté par Auguste (Just. 13, 4; Curt. 10, 10).

Asbystæ (-ārum), peuple de Libye, dans le N. de la Cyrénaïque.

Ascālāphus (-i), 1) fils d'Arès (Mars) et d'Astyoché, conduisit, avec son frère Ialmenus, les Minyens d'Orchomène contre Troie, et fut tué par Déiphobus. — 2) fils d'Achéron et de Gorgyra ou d'Orphné. Quand Pluton donna à Proserpine (Perséphoné) la permission de retourner dans le monde supérieur, attendu qu'elle n'avait rien mangé depuis son arrivée aux Enfers, Ascalaphe déclara qu'elle avait mangé une grenade. Proserpine, pour se venger, le métamorphosa en hibou, en lui jetant au visage de l'eau du Phlégéthon.

Ascālōn (-ōnis), une des principales cités des Philistins, sur la côte de la Palestine, entre *Azotus* et *Gaza*.

Ascānīa (-æ), 1) en Bithynie, grand lac d'eau douce, à l'extrémité orientale duquel était bâtie la ville de Nicée. — 2) lac d'eau salée sur les confins de la Phrygie et de la Pisidie.

Ascānīus (-i), Ascagne, fils d'Énée et de Créuse, accompagna son père en Italie. D'autres traditions donnent le nom d'Ascagne au fils d'Énée et de Lavinie. Il fonda Albe-la-Longue (Liv. 1, 3), et eut pour successeur sur le trône son fils Silvius. Quelques écrivains rapportent qu'Ascagne s'appelait aussi *Ilus* ou *Iulus*. La famille (*gens*) *Julia* à Rome faisait remonter son origine à ce *Julus* ou *Ascanius* (Virg. *Æn.* 2, 666).

Asciburgium (-i), v. des *Gugerni* dans la Gaule Belgique, dont la tradition attribue la fondation à Ulysse; c'était peut-être un des 50 *castella* de Drusus. (Tac. *Germ.* 3; *Hist.* 4, 32). Auj. *Asburg* près de *Meurs*; selon Mannert, *Essenberg* vis-à-vis de *Duisburg*.

Asclēpiādes (-is), nom de plusieurs médecins, qui le faisaient remonter au dieu *Asclepius* (Esculape). Voy. *Æsculapius*. Le plus célèbre de ces Asclépiades était né en Bithynie, et était venu à Rome vers le milieu du cinquième siècle av. J.-C.; il y acquit une grande réputation par ses cures heureuses.

Asclēpius. Voy. *Æsculapius*

Ascōnīus Pedianus Q., grammairien latin, né à *Patavium* (Padoue) vers l'an 2 av. J.-C. et mort dans sa quatre-



vingt-cinquième année sous le règne de Domitien. Il a écrit un bon commentaire sur les discours de Cicéron, dont nous possédons encore des fragments considérables.

Ascra (-æ), ville de Béotie sur le mont Hélicon; c'est là que demeurait Hésiode qui était venu de Cymé en Éolide s'y établir avec son père; d'où son surnom d'*Ascraeus* (l'Ascréen).

Asculum (-i), Ἄσκυλον, 1) *Picenum*, v. principale du *Picenum*, et municipe romain, fut détruite par les Romains dans la guerre sociale (89 av. J.-C.), et rebâtie ensuite. Auj. Ascoli, dans la Marche d'Ancone (Cæs. B. C. 1, 15; Cic. *Sull.* 8). — 2) *Apulum*, v. de l'Apulie Daunienne, sur les confins du Samnium, près de laquelle les Romains furent défaits par Pyrrhus; auj. Ascoli di Satziano (Plut. *Pyrrh.*).

Asdrubal, voy. *Hasdrubal*.

Asellio (-ōnis) **P. Sempronius** (-i), tribun militaire sous P. Scipion l'Africain à Numance, 133 av. J.-C. Il a écrit une histoire latine des guerres puniques jusqu'au temps des Gracques inclusivement.

Asia (-æ), fille de l'Océan et de Téthys, femme d'*Iapetus*, et mère d'Atlas, Prométhée et Épiméthée. Suivant quelques traditions, le continent d'Asie lui devrait son nom.

Asia (-æ), chez les poètes **Asis** (-īdis), l'Asie, une des trois grandes divisions du monde connu des anciens. Cette dénomination fut d'abord employée par les Grecs pour désigner la partie occidentale de l'Asie Mineure, et spécialement les plaines bien arrosées qui bordent le Caystre, où s'établirent en premier lieu les colonies ioniennes; puis, lorsque leurs connaissances géographiques se furent accrues, ils l'étendirent à toute la contrée. La partie S. du continent était supposée s'étendre beaucoup plus loin vers l'E. que cela n'est en réalité, tandis qu'on n'assignait qu'une étendue très-bornée aux parties N. et N.-E. qui étaient tout à fait inconnues. Les différentes opinions sur les limites de l'Asie du côté de l'Afrique sont mentionnées à l'article *Africa*; du côté de l'Europe, la limite était formée par le fl. *Tanaïs*

(Don), le *Palus Mæotis* (mer d'Asow), le Pont-Euxin (mer Noire), la *Propontis* (mer de Marmara), et la mer Égée (Archipel). L'Asie, d'après la division la plus générale, se partageait en deux parties, qui varièrent à diverses époques et furent désignées par différents noms. Pour les premiers colons grecs la rivière *Halys*, limite orientale du royaume de Lydie, formait une division naturelle entre la Haute-Asie, τὰ ἄνω Ἀσίας, et la Basse-Asie, τὰ κάτω Ἀσίας (Ἄ. ἡ ἐντὸς et ἡ ἐκτὸς τοῦ Ἄλυσος), et, plus tard, l'Euphrate fut adopté comme limite plus naturelle. Une autre division fut faite au moyen du mt *Taurus*: *Asia intra Taurum* (Asie en deçà du Taurus), c.-à-d. la partie de l'Asie située au N. et au N.-O. du Taurus, et *Asia extra Taurum* (Asie au-delà du Taurus), qui comprenait le reste du continent (Ἄ. ἡ ἐντὸς et ἡ ἐκτὸς τοῦ Ταυροῦ). La dernière division adoptée, mais qui ne paraît pas s'être maintenue jusqu'au quatrième siècle de notre ère, était celle d'*Asia Major* et *Asia Minor* (Asie Majeure et Mineure). — 1) *Asia Major*. C'était la partie du continent située à l'E. du Tanaïs, l'Euxin, une ligne imaginaire tirée de l'Euxin à *Trapezus* (Trébizonde) jusqu'au golfe d'Issus et la Méditerranée: elle renfermait ainsi les contrées de la Sarmatie Asiatique avec toutes les tribus scythiques de l'E., *Colchide*, *Ibérie*, *Albanie*, *Arménie*, *Syrie*, *Arabie*, *Mésopotamie*, *Assyrie*, *Médie*, *Susiane*, *Perse*, *Ariane*, *Hyrkanie*, *Margiane*, *Bactriane*, *Sogdiane*, *Inde*, le pays des *Sinæ* (Chinois) et des *Sères* (Sérique); voy. sur tous ces peuples les articles spéciaux. — 2) *Asia Minor* (*Anatolie*) Ἄ. ἡ μικρά. C'était la péninsule située à l'extrémité occidentale de l'Asie, bornée par l'Euxin, la mer Égée et la Méditerranée au N., à l'O. et au S.; à l'E. par les monts qui longent le cours supérieur de l'Euphrate. Elle se divisait en: *Médie*, *Lydie* et *Carie* à l'O.; *Lycie*, *Pamphylie* et *Cilicie* au S.; *Bithynie*, *Paphlagonie* et *Pont* à l'E.; *Phrygie*, *Pisidie*, *Galatie* et *Cappadoce* au centre. — 3) *Asia Propria*, Ἄ. ἡ ἰδίως καλουμένη, ou simplement *Asia*, la province romaine formée par le royaume de Pergame, légué aux



Romains par Attale III (130 av. J.-C.), les cités grecques situées sur la côte occidentale, et les îles adjacentes avec Rhodes. Elle comprenait les districts de Mysie, Lydie, Carie et Phrygie (Cic. *Flacc.* 27), et fut gouvernée d'abord par des propréteurs, ensuite par des proconsuls.

Asia prata, Ἀσιας λειμῶν (Virg. *G.* 1, 383; Hom. *Il.* 2, 461) la fertile plaine asiatique située en Lydie au S. du *Tmolus*.

Asinārus (-i), Ἀσίναρος, fl. sur la côte E. de la Sicile, sur les bords duquel les Athéniens furent défaits par les Syracusains (413 av. J.-C.). Tous les ans (le 7 sept.) les Syracusains y célébraient en l'honneur de leur victoire une fête nommée *Asinara*.

Asīne (-es), 1) v. de Laconie sur la côte entre *Tenarum* et *Gythium* (Thuc. 4, 54). — 2) v. de l'Argolide, à l'O. d'*Hermione*, fut bâtie par les Dryopes qui en furent chassés par les Argiens après la première guerre de Messénie et bâtirent le n° 3. — 3) importante ville de Messénie, près du cap Acritas, sur le golfe Messénien, appelé aussi golfe Asinéen (Hdt. 8, 73; Thuc. *passim*).

Asinius Gallus, voy. *Gallus*.

Asinius Pollio, voy. *Pollio*.

Asōpus (-i), Ἀσωπός, 1) rivière du Péloponnèse, qui coule à travers le territoire de Sicyone et se jette dans le golfe de Corinthe, auj. Hagios Georgios. Le dieu de cette rivière était fils de l'Océan et de Téthys, et père d'Évadné, d'Eubœa et d'Ægina, qui toutes trois étaient de là appelées *Asopis*. Éaque (*Æacus*), fils d'Égine, est appelé *Asopiades*. — 2) rivière de Béotie, coule près de Platées, et se jette dans la mer Eubéenne (Hom. *Il.* 4, 383; Hdt. 6, 108-9, 51; Thuc. 4, 96). — 3) rivière de Thessalie, qui a sa source dans le mt OËta; elle se jetait autrefois dans le golfe Maliaque, près des Thermopyles et auj. dans le Sperchius (Liv. 36, 22). — 4) rivière de l'île de Paros. — 5) ville de Laconie, sur le côté E. du golfe, avec un temple d'Asclepius.

Asparagiūm (-i), v. du territoire de Dyrrhachium, en Illyrie (Cæs. *B. C.* 3, 30).

Aspāsia (-æ), Ἀσπασία, 1) l'ancienne, de Milet, fille d'Axiochus, la plus célèbre des courtisanes (ἐταῖραι) grecques. Elle vint à Athènes où elle gagna le cœur de Périclès moins par sa beauté que par les charmes de son esprit et l'ascendant de ses qualités morales. Périclès, s'étant séparé de sa femme, vécut le reste de sa vie avec Aspasia. Ses ennemis accusèrent Aspasia d'impiété, et il fallut toute son influence pour obtenir son acquittement. La maison d'Aspasia était le centre de la meilleure société littéraire et philosophique d'Athènes, et Socrate lui-même la fréquentait. A la mort de Périclès (429 av. J.-C.), Aspasia s'attacha, dit-on, à un Lysiclès, marchand de bestiaux, et en fit, par ses leçons, un orateur de premier ordre. — 2) la jeune, Phocéenne, fille d'Hermodime, fut d'abord la favorite de Cyrus le jeune, et, plus tard, celle de son frère Artaxerxès. Ce fut Cyrus qui lui donna le nom d'Aspasia qu'avait porté la maîtresse de Périclès. Son véritable nom était Milto. Darius, fils d'Artaxerxès, s'étant épris d'une vive passion pour elle, Artaxerxès la fit prêtresse d'un temple à Ecbatane, où l'observation du célibat était de rigueur (Plut. *Pericl.* 24; *Artax.* 26 et suiv.).

Aspendus (-i), Ἀσπενδος, florissante cité de Pamphylie, sur le fl. Eurymédon, à 60 stades de son embouchure; fondée, dit-on, par des Argiens (Liv. 37, 23; Xenoph. *An.* 1, 2, 12).



Aspendus en Pamphylie.

Asphaltites (Ἀσφαλτίτης) **Lacus** ou **Mare Mortuum** (lac Asphaltite ou mer Morte), grand lac salé dans le S.-E. de la Palestine, qui reçoit les eaux du Jourdain. Il est situé dans un affreux désert, à 300 stades S.-E. de Jérusalem; il a 11 milles de long, 3 de large. C'est là que se trouvaient, selon la tradition,

la vallée de Sittim avec les villes de Sodomé et de Gomorrhe.

Aspis (-īdis) ou **Clypea (-æ)**, Ἀσπίς, ville située sur un promontoire de même nom, près de la pointe N.-E. du territoire de Carthage, fondée par Agathocle, et prise pendant la première guerre punique par les Romains (auj. Clyben).

Asplēdōn ou **Splēdōn**, Ἀσπληδών, ville des Minyens en Béotie, sur la rivière Mélas, près d'Orchomène (Hom. *Il.* 2, 510).

Assa (-æ), Ἀσσα, Ἀσσηρα, v. de la *Chalcidice* en Macédoine, sur le golfe Singitique; auj. Paleocastro (Hdt. 7, 122).

Assācēni (-ōrum), Ἀσσακηνοί, tribu indienne, dans le district des *Paropamisadæ*, entre les rivières Cophen (Caboul) et Indus (Arr. 4, 23, 1).

Assārācus (-i), roi de Troie, fils de Tros, père de Capys, grand-père d'Anchise, et bisaïeul d'Énée. De là les Romains, comme descendants d'Énée, sont désignés sous le nom de *maison d'Assaracus* (*domus* ou *gens Assaraci*, Virg. 1, 284; 9, 643).

Assēsus (-i), v. d'Ionie, près de Milet, avec un temple d'Athéna surnommée *Assesia*.

Assōrus (-i), petite v. de Sicile, entre Enna et Agyrium.



Assorus.

Assus (-i), Ἀσσος, forte et belle v. de la Troade, sur le golfe d'Adramytte, en face de Lesbos; appelée plus tard Apollonia; lieu de naissance du stoïcien Cléanthe.



Assus.

Assyria (-æ), Ἀσσυρία, 1) la contrée ainsi nommée était, dans le sens le plus restreint, un district de l'Asie, situé le long de la rive orientale du Tigre, qui le séparait, à l'O. et au N. O., de la Mésopotamie et de la Babylonie, et borné au N. et à l'E. par le mt Niphatès et le mt Zagrus, qui le séparait de l'Arménie et de la Médie, et au S. E. par la Susiane. Il était arrosé par plusieurs cours d'eau, coulant de l'E. et se jetant dans le Tigre; deux de ces fleuves, le *Lycus* ou *Zabatus* (grand Zab), et le *Caprus* ou *Zabas* ou *Anzabas* (petit Zab), divisaient le pays en trois parties: l'une, située entre le Tigre supérieur et le Lycus, et appelée *Aturia* (= *Assyria*), était probablement le plus ancien siège de la monarchie, et renfermait la capitale, Ninive ou Ninus; l'autre, située entre le Lycus et le Caprus, s'appelait *Adiabene*; et la partie au S. E. du Caprus contenait les districts de l'*Apolloniatis* et de la *Sittacene*. — 2) Dans un sens plus large, le nom d'Assyrie s'appliquait à tout le pays arrosé par l'Euphrate et le Tigre, et comprenait la Mésopotamie et la Babylonie. — 3) Dans un sens plus étendu encore, on désignait sous ce nom l'empire d'Assyrie dans sa plus vaste acception. C'était un des plus vastes États dont l'histoire fasse mention. Le fondateur présumé de cet empire était Ninus, qui bâtit la capitale; et, dans sa plus grande étendue, il embrassait les contrées déjà mentionnées, en y ajoutant la Médie, la Perse, l'Arménie, la Syrie, la Phénicie et la Palestine, à l'exception du royaume de Juda. La malheureuse expédition de Sennachérib contre l'Égypte et la miraculeuse destruction de son armée devant Jérusalem (714 av. J.-C.) affaiblirent tellement l'empire que les Mèdes se révoltèrent et formèrent un royaume séparé. En 606 av. J.-C., Ninive fut prise et l'empire d'Assyrie fut détruit par Cyaxare, roi de Médie.

Asta (-æ), 1) (Asti en Piémont), v. de l'intérieur de la Ligurie sur le *Tanarus* et colonie romaine. — 2) v. de l'*Hispania Bætica*, près de *Gades*, colonie romaine.

Astābōras (-æ) et **Astāpus (-i)**, deux rivières d'Éthiopie, qui avaient leurs

sources dans les hautes terres de l'Abysinie et se réunissaient pour former le Nil. Le pays compris entre ces deux cours d'eau s'appelait l'île *Méroé*.

Astæus (-i), célèbre cité de Bithynie, sur le *sinus Astacensis*, baie de la *Propontis*; c'était une colonie de Mégare, mais elle avait dans la suite reçu de nouveaux colons d'Athènes, qui lui donnèrent le nom d'*Olbia*. Elle fut détruite par Lysimaque, et reconstruite sur un emplacement voisin par Nicomède I, qui donna à la nouvelle ville le nom de *Nicomédie*.

Astāpa (-æ), v. de l'*Hispania Bætica*.

Astāpus. Voy. *Astaboras*.

Astarte. Voy. *Aphrodite et Syria Dea*.

Astēria (-æ) ou **Astēriē (-ēs)**, fille du Titan *Cæus* et de *Phæbe*, sœur de *Leto* (Latone), femme de *Persès* et mère d'*Hécate*. Pour se dérober aux embrassements de Zeus, elle prit, dit-on, la forme d'une caille (*ὄρνις*) et se précipita du ciel dans la mer où elle fut métamorphosée en une île du nom d'*Asteria* (île tombée du ciel comme une étoile) ou d'*Ortygia* (île de la Caille); appelée plus tard *Delos* (Ovid. *Met.* 6, *Fab.* 4; Hygin. *Fab.* 58; Apollod. 1, 2.).

Astēris (-īdis) ou **Astēria (-æ)**, petite île entre Ithaque et Céphallénie.

Astræa (-æ), Astrée, fille de Jupiter et de Thémis, et déesse de la justice. Elle vivait, dans l'âge d'or, parmi les hommes; mais, quand la méchanceté humaine se fut accrue, elle s'enfuit au ciel et fut placée parmi les astres sous le nom de *Virgo* (la Vierge). Sa sœur *Pudicitia* (la Pudeur) quitta la terre en même temps qu'elle (Ovid. *Met.* 1, 149; Arat. 1, *Phæn.* 98; Hésiod. *Theog.*; Senec. *Octav.*).

Astræus (-i), Ἀστραῖος, nom d'un Titan, mari d'*Eos* (*Aurora*) et père des Vents et des Étoiles. Ovide (*Met.* 14, 545) appelle les Vents *Astræi fratres* (les frères Astréens). Voy. *Cæs. Germ. Arat.* 105; Hes. *Theog.* 378 sq.

Astūra (-æ), rivière du Latium, coule entre *Antium* et *Circeii* et se jette dans la mer Tyrrhénienne (Liv. 8, 13). À son embouchure elle formait une petite île avec une ville, appelée aussi *Astura*, où Cicéron avait une villa (Cic. *ad fam.* 6, 19; *Att.* 12, 40).

Astūres (-um), peuple belliqueux du N. O. de l'Espagne, borné à l'E. par les *Cantabri* et les *Vaccæi*, à l'O. par les *Gallæci*, au N. par l'Océan et au S. par les *Vettones*. Leur capitale était *Asturica Augusta* (Astorga). Leur pays s'appelait *Asturia* (Ἀστούρια). Ils se divisaient en *Astures* du N. (*Transmontani*) et *Astures* du S. (*Augustani*).

Astyāges (-is), Ἀστυάγης, fils de Cyaxare, fut le dernier roi des Mèdes; il régna de 594 à 559 av. J.-C., et fut déposé et privé de ses États par son petit fils Cyrus. Pour les détails voy. *Cyrus*.

Astýanax (-actis), fils d'Hector et d'Andromaque. Après la prise de Troie, les Grecs le précipitèrent du haut des remparts, de peur qu'un jour il ne restaurât le royaume de Priam (Hom. *Il.* 6, 400 sq.; Ovid. *Met.* 13, 415; Virg. *Æn.* 2, 457).

Astýdāmas (-antis), nom de deux poètes tragiques d'Athènes (le père et le fils). Le premier était fils de Morsimos et d'une sœur d'Eschyle. Selon Suidas, il avait composé 240 tragédies et remporté 15 fois la victoire. Nous n'avons de lui que les titres de quelques pièces et une épigramme (*Anal.* 3, 329). — Son fils est également mentionné comme poète tragique.

Astýpālæa (-æ), Ἀστυπάλαια, Astypalée, une des îles Sporades, dans la partie S. de l'Archipel grec, avec une ville de même nom, fondée par les Mégariens (Cic. *N. D.* 3, 18). Achille y était révéré comme dieu.

Astýra (-æ), Ἀστυρα, v. de Mysie, au N. O. d'*Adramyttium*. Dans le voisinage était un bois sacré de Diane, appelée de là Ἀστυρίνη.

Atābūlus (-i), nom que les Apuliens donnaient au vent brûlant et desséchant du S. E., nommé auj. sirocco, et, en Apulie, *Altino*. Ce vent souffle quelques semaines au printemps ou en automne.

Atabýris ou **Atabyrium (-i)**, la plus haute montagne de l'île de Rhodes, dans la partie S. O. de cette île; il y avait un temple célèbre de *Zeus Atabyrios*.

Atagis. Voy. *Athesis*.

Atālanta (-æ) ou **Atālante (-es)**, Ἀταλάντη, 1) l'*Atalante* Arcadienne;

elle était fille d'*Iasus* (*Iasion* ou *Iasius*) et de *Clymène*. Elle fut exposée par son père dans son enfance et allaitée par une ourse, symbole d'*Artémis* (Diane). Devenue grande, elle vécut dans l'état de chasteté, tua les Centaures qui la poursuivaient, et prit part à la chasse du sanglier de Calydon. Son père la reconnut dans la suite pour sa fille, et, comme il désirait la marier, elle exigea de chacun de ses prétendants qu'il luttât à la course avec elle, parce qu'elle était la plus légère des mortels. S'il la surpassait, il devait obtenir sa main; vaincu, il devait être mis à mort. Elle en vainquit plusieurs; mais elle fut enfin vaincue par Milanion avec l'aide d'Aphrodite (Vénus). La déesse lui avait donné trois pommes, et pendant la course il les jeta l'une après l'autre; leur beauté séduisit Atalante au point qu'elle ne put résister au désir de les ramasser, et pendant ce temps Milanion la gagna de vitesse. En conséquence il devint son époux. Ils furent ensuite l'un et l'autre métamorphosés en lions, pour avoir profané par leurs embrassements le bois sacré de Jupiter. — 2) *l'Atalante Béotienne*. On raconte d'elle les mêmes histoires; seulement on lui donne une autre famille et les faits se passent en d'autres lieux. Ainsi on la dit fille de *Schœnée*, et son époux est *Hippomène*. La lutte de vitesse a lieu à *Onchestus* en Béotie, et le sanctuaire profané est le temple de Cybèle, qui les changea en lions et les attela à son char (Ovid. *Met.* 8, 316, 10, 560 sq.).

Atalantē (-ēs), 1) petite île du golfe Opontien, près de la côte, auj. Talanda (Thuc. 2, 38, 3, 89). — 2) îlot entre l'Attique et Salamine. — 3) v. de Macédoine sur l'Axius (Thuc. 2, 100).

Atarantes (-um), peuple dans l'E. de la Libye, entre les *Garamantes* et les *Atlantes*.

Atarneus, ὁ Ἀταρνεύς, v. sur la côte de Mysie, vis-à-vis de Lesbos; colonie de Chios; résidence du tyran Hermias, auprès de qui Aristote passa quelque temps (Hdt. 1, 160; 6, 28; 7, 42; 8, 106; Xen. *An.* 7, 8, 8).

Atax (-ācis), l'Aude, nommée d'abord *Narbo*, rivière de la Gaule Narbonnaise; elle a sa source dans les Py-

rénées, coule près de *Narbo Martius* (Narbonne), et se jette dans le *lacus Rubrensus* ou *Rubrensis*, qui est joint à la mer.

Atē (-ēs), Ἀτῆ (la Séduction), Até, fille d'Éris et de Jupiter, ancienne divinité grecque qui poussait à l'erreur et par suite à la perdition les dieux et les hommes (Hom. *Il.* 19, 91 sq.; 9, 502; Hes. *Theog.* 230).

Ateius Capito. Voy. *Capito*.

Atella (-æ), Ἀτελλὰ, v. de Campanie entre Capoue et Naples, auj. ruines près d'*Aversa*. Elle fut d'abord habitée par les Osques, puis devint municipe romain et colonie. Elle doit sa célébrité aux *Atellanæ fabulæ* (Atellanes ou Farces osques), qui tirent d'elle leur nom (Liv. 22, 61, 26, 16 et suiv.).

Aternum (-i), Ἀτερνον, auj. Pescara, v. de l'Italie centrale sur l'Adriatique, à l'embouchure de l'*Aternus* (Ἀτερνος), plus tard *Pescarus*. C'était le port commun des *Vestini*, des *Marrucini* et des *Peligni*.

Āternus. Voy. *Aternum*.

Āteste (es), auj. Este, colonie romaine dans le pays des Vénètes dans la haute Italie.

Athæcus (-i), v. de la Lyncestis en Macédoine.

Athāmānia (-æ), Ἀθαμανία, pays montagneux dans le S. de l'Épire, sur le versant occidental du Pinde; la v. principale était *Argithea*. Les Athamans étaient un peuple de Thessalie, chassé de son pays par les Lapithes.

Athāmas (-antis), Ἀθάμας, fils d'Éole et d'Énarété, et roi d'Orchomène en Béotie. Sur l'ordre de *Héra* (Junon), Athamas épousa Néphélé, de qui il eut Phrixus et Hellé (voy. *Phrixus*). Mais il aimait secrètement une mortelle, *Ino*, fille de Cadmus, et eut de cette union Léarque et Mélicerte. Ayant ainsi encouru la colère de Héra et de Néphélé, Athamas fut saisi d'une folie furieuse et, dans cet état, tua son propre fils Léarque. Ino se précipita avec Mélicerte dans la mer, et tous deux furent changés en divinités marines. Ino devint *Leucothée* et Mélicerte *Palémon*. Athamas, comme meurtrier de son fils, fut obligé de fuir de Béotie et alla s'établir en Thessalie. — De là les noms d'*Athāmantiādes (-æ)*, le fils d'A-

thamas, c.-à-d. Paléon, et d'*Athāmantis* (-idis), fille d'Athamas, c.-à-d. Hélé.

Athānāgīa (-æ), capitale des Ilergètes dans l'*Hispania Tarraconensis*.

Athēna (æ) ou **Athēnē** (es), (Ἀθήνη, Ἀθηνῆ, Ἀθηνᾶ) appelée *Minerva* par les Romains, et *Menerta* par les Étrusques, était une des grandes divi-



Minerve. Statue en la possession de M. Hope.

nités grecques. Elle est souvent nommée *Pallas Athene* (Παλλὰς Ἀθήνη), ou simplement *Pallas*. Elle était fille du puissant Jupiter (Ὀβριμοπάτηρ, Hom. *Od.* 1, 101) et de *Métis* (Μῆτις, la Prudence). Avant sa naissance, Jupiter, d'après le conseil de *Gaia* (la Terre), avala sa mère, et Athéné sortit ensuite de la tête de Jupiter, armée de pied en cap et poussant de grands cris de guerre (Hésiod. *Theog.* 886 et suiv.; Hom. *Hymne* εἰς Ἀθηνᾶν). Comme son père était le plus puissant des dieux et sa mère la plus sage des déesses, Athéné réunit en elle les qualités de l'un et de l'autre et offre un harmonieux assemblage de force et de prudence. Elle est la protectrice des États et de tout ce qui en fait la force et la prospérité (Ἀλαλομενηῖς, Πολίαις, Πολιοῦχος, Ἀκραιά, Ἀκρία, Πυλαῖτις, Κληδοῦχος, Πρόμαχος, Λαοσσόος). Elle préside à l'agriculture et est représentée comme l'inventrice de l'olivier, de la charrue, du râteau, et autres instruments aratoires. Elle avait sous son patronage et les arts utiles et les beaux-arts (voy. *Arachne*). Les écrivains postérieurs la donnent comme déesse de la sagesse et des sciences. Comme divinité



Athéné (Minerve), Bartholi, *Admiranda*, pl. 41.

tutélaire des États, elle maintenait l'autorité des lois et l'ordre dans les tribunaux et les assemblées populaires. On lui attribuait l'institution de l'ancien tribunal de l'Aréopage à Athènes. Elle protégeait aussi les Empires contre les ennemis du dehors et prenait ainsi le caractère de divinité guerrière. Dans la guerre de Jupiter contre les Géants, elle ensevelit Encelade sous l'île de Sicile et tua Pallas. Dans la guerre de Troie, elle était du

côté des Grecs. Comme déesse de la guerre, elle paraît toujours armée, portant l'égide et une lance d'or. Au centre de son pectoral ou de son bouclier, on voit la tête de Méduse (la Gorgone). Elle est représentée comme une vierge (Παρθένος), inaccessible à l'amour. Tirésias fut privé de la lumière, pour l'avoir vue dans son bain; et Héphestus (Vulcain), qui avait osé attenter à sa chasteté, fut obligé de prendre la fuite. Athéné était



Athéné
(marbres d'Égine).



Athéné
(musée de Florence).



Athéné
(musée de Dresde).



Athéné
(musée de Naples).

honorée dans toutes les parties de la Grèce. Elle était la patronne spéciale d'Athènes et de l'Attique. La tradition rapporte que, sous le règne de Cécrops, Poséidon (Neptune) et Athéné se disputèrent la possession d'Athènes. Les dieux décidèrent que celle des deux divinités qui aurait fait le présent le plus utile aux mortels serait mise en possession du pays. Poséidon frappa la terre avec son trident et il en jaillit un coursier. Athéné alors planta l'olivier. Les dieux jugèrent que l'olivier était plus utile à l'homme que le cheval et donnèrent la ville à Athéné, qui, de son nom, la nomma Athènes (Ἀθῆναι). On célébrait à Athènes, en son honneur, la magnifique fête des Panathénées (Παναθήναια). C'est à cette fête qu'avait lieu la grande procession qui était représentée sur la frise du Parthénon.



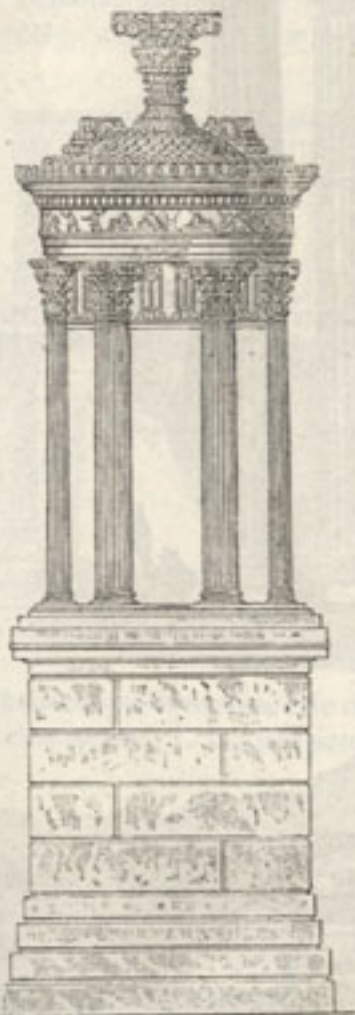
Procession des Panathénées.

Relativement au culte de cette déesse en Italie, voyez *Minerva*. La chouette, le

serpent, le coq et l'olivier lui étaient consacrés.

Athēnæ (*-ārum*), Ἀθῆναι, Athènes, capitale de l'Attique et la plus grande ville de la Grèce, à environ 4 milles de la mer, entre deux petites rivières, le *Cephissus* à l'O. et l'*Ilissus* à l'E. Cette

dernière traversait la ville. La partie la plus ancienne, l'Acropole (Ἀκρόπολις) fut, dit-on, bâtie par Cécrops, personnage mythique, mais la ville proprement dite (Ἄστυ) doit son origine à Thésée, qui réunit les 12 États indépendants ou principales villes de l'Attique en un seul État et fit d'Athènes leur capitale. Elle fut



Monument chorégique de Lysicrate.



Portique d'Athéné Archégetis.



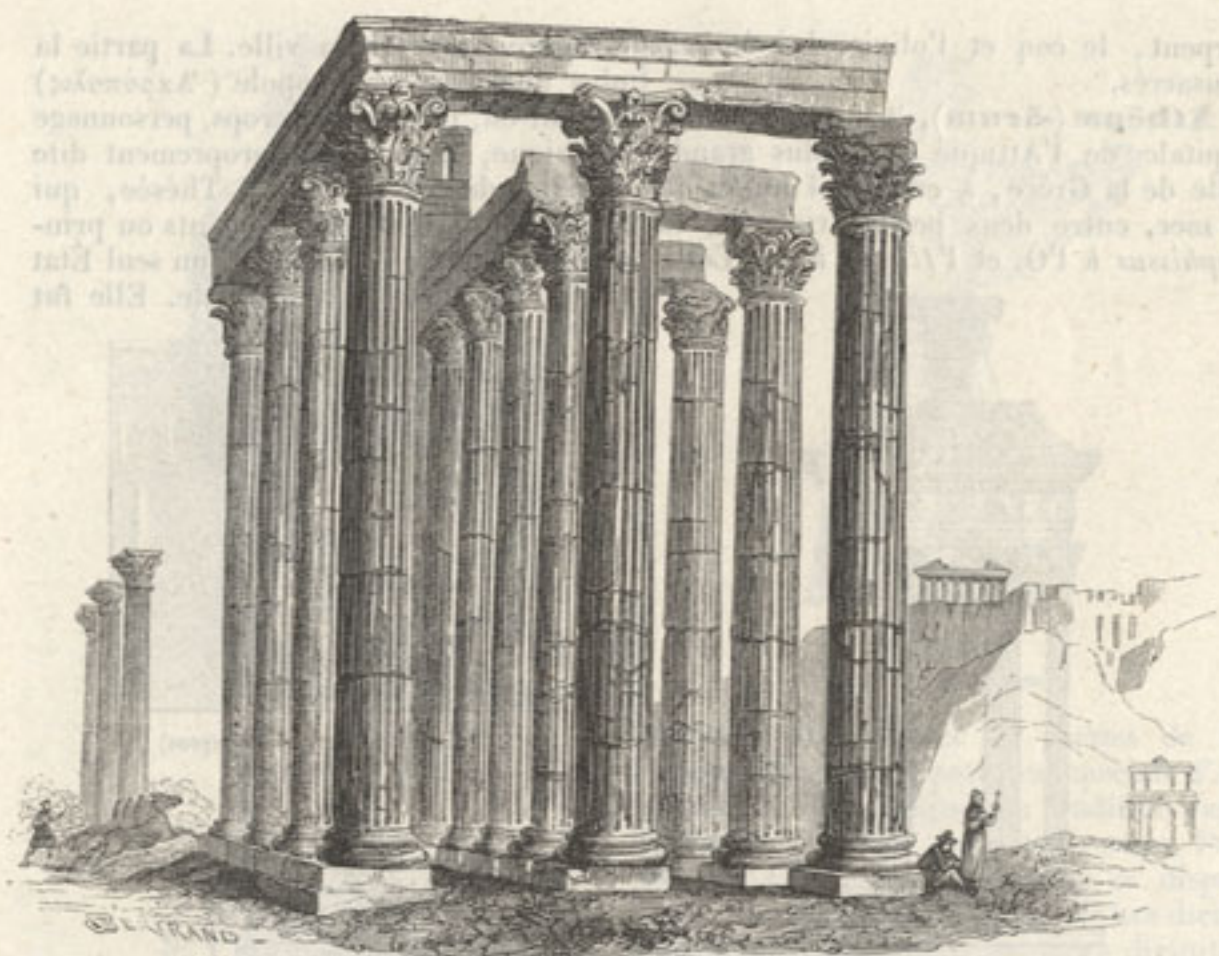
Théâtre de Bacchus (Dionysos)
(tiré d'un vase).



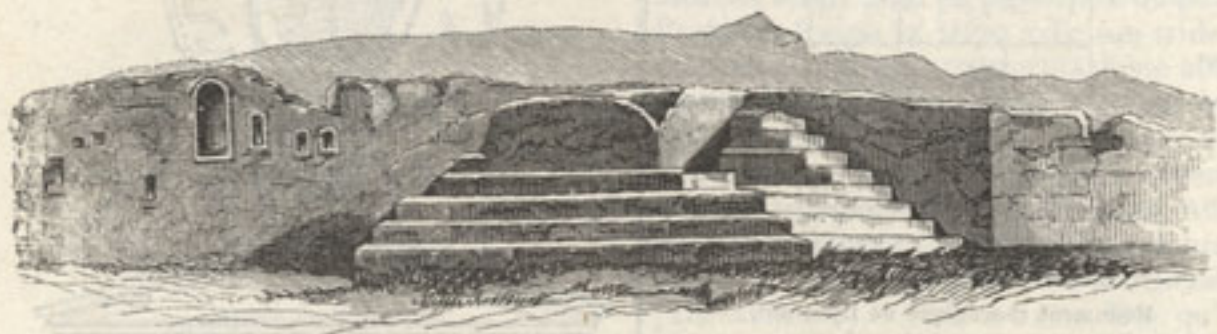
Théâtre de Bacchus.



Temple ionien de l'Ilissus.



Ruines de l'Olympieum.



Béma ou tribune du Pnyx.

brûlée par Xerxès en 480 av. J.-C., mais reconstruite sous l'administration de Thémistocle, et ornée d'édifices publics par Cimon et particulièrement par Périclès. Le temps où fleurit cet homme d'État fut celui de sa plus haute splendeur (460-429). Elle devait son principal éclat à ses monuments publics ; car les édifices particuliers étaient en général insignifiants et ses rues très-mal percées. Vers la fin de la guerre du Péloponnèse, elle renfermait 10,000 maisons, qui, sur le pied de 12 habitants par maison, donnaient une population de 120,000 âmes ;

bien que quelques écrivains élèvent à 180,000 le nombre de ses habitants. Sous les Romains, Athènes continua d'être une grande et florissante cité, et elle conserva plusieurs privilèges et immunités, lorsque la Grèce méridionale fut réduite en province romaine sous le nom d'Achaïe. Elle souffrit beaucoup quand elle fut prise par Sylla (86 av. J.-C.), et elle perdit alors plusieurs de ses privilèges. Elle était alors et demeura pendant les premiers siècles du christianisme le centre principal des lumières et de l'instruction ; et les Romains étaient dans l'habitude

d'envoyer leurs fils à Athènes, comme à une université, pour y parfaire leurs études. Adrien, qui aimait beaucoup Athènes et qui y résida fréquemment (122-128 av. J.-C.), l'enrichit de plusieurs nouveaux édifices et son exemple fut suivi par Hérode Atticus qui dépensa des sommes d'argent considérables pour l'embellissement de cette cité sous le règne de Marc-Au-



Arc d'Adrien à Athènes.

rière. — Athènes se composait de deux parties bien distinctes : I. la ville proprement

dite, qui se divisait 1) en haute ville ou Acropole, Ἀκρόπολις, et 2) en ville basse, entourée de murailles par Thémistocle. II. les trois ports, le Pirée (Πειραιεύς), Munychie (Μουνυχία), et Phalère (Φάληρον), entourés aussi de murs par Thémistocle, et réunis à la ville par la longue muraille (μακρὸν τεῖχος) construite sous l'administration de Périclès. La longue muraille se composait du mur conduisant à Phalère à l'E., sur une longueur de 35 stades (environ 4 milles), et du mur conduisant au Pirée à l'O., sur une longueur de 40 stades (environ 4 1/2 milles); entre ces deux murs, à une petite distance du dernier et dans une direction parallèle, un autre mur fut élevé, formant ainsi deux murs conduisant au Pirée, avec un étroit passage entre les deux. La circonférence totale de ces murs était de 174 1/2 stades (environ 22 milles), dont 43 (5 1/2 milles environ) appartenaient à la ville, 75 (9 1/2 milles) à la longue muraille, et 56 1/2 (7 milles) au Pirée, à Munichie et à Phalère. — L'Acropole, appelée aussi *Cecropia*, de Cécrops son fondateur présumé, était un rocher escarpé au milieu de la ville, haut d'environ 150 pieds, long de 1150, et large de 500. A



L'Acropole restaurée.

l'extrémité O. de l'Acropole, seule partie par où elle soit accessible, étaient ces magnifiques Propylées (Προπύλαια), ou

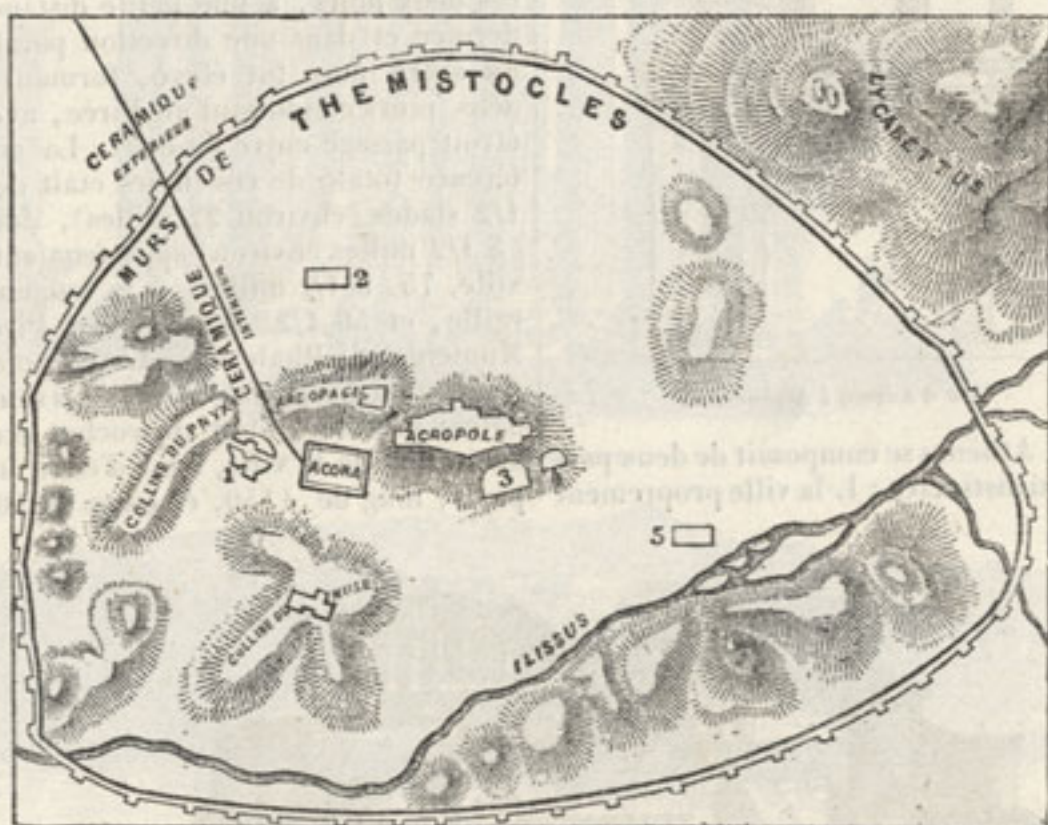
Avenues, bâtis par Périclès et qui conduisaient par un escalier de marbre jusqu'à la terrasse supérieure. Le sommet de



Les Propylæes restaurés.

- A. Pinacothèque.
 B. Temple de Niké Aptéros.
 C. Piédestal d'Agrippa.
 D. Route conduisant à l'entrée du milieu.
 E. Entrée centrale.
 F. Halle correspondant à la Pinacothèque.

l'Acropole était couvert de temples, de statues de bronze et de marbre, et de différents objets d'art. Parmi les temples, le plus grand était le Parthénon (Παρθενών) consacré à Athéné (Minerve), la déesse vierge (παρθένος); et au N. du Parthénon était le superbe *Erechtheum* (Ἐρεχθειον) contenant trois temples séparés, celui d'Athéné Polias (ou protectrice des États); l'*Erechtheum* proprement dit, ou sanctuaire d'Érechthée, et le *Pandrosium* (Πανδρόσιον) ou sanctuaire de *Pandrosos*, fille de Cécrops. Entre le Parthénon



Plan d'Athènes.

et l'*Erechtheum* était la statue colossale d'Athéné *Promachos* (Ἀθήνη πρόμαχος)

Le Parthénon, Athéné *Promachos* et la grotte de Pan (tiré d'une médaille).

c.-à-d. « Minerve qui combat sur le front de bataille », dont le casque et la lance étaient les premiers objets de l'Acropole qu'on aperçut de la mer. La ville basse était bâtie dans la plaine autour de l'Acropole, mais cette plaine renfermait aussi plusieurs collines, particulièrement dans la partie S. O. (Voir Cic. *ad Attic.*, in *Verr.*, etc.; Thuc. 1, etc.; Justin. 2, etc.; Diod. 13, etc.; Élien, *V. H.*; Plin. 7, 56; Xénoph. *Mem.*; Plut. *Vies*, etc.; Strab. 9 etc.; Paus. 1 etc.; Val. Max.; Liv. 31, etc.; C. Nep. *Milt.*, etc.; Polyb.; Paterc.).



Athènes.



Athènes.

Athēnæum (-i), en général temple ou place consacrée à Minerve. Ce nom était spécialement donné à une école (athénée) fondée par l'empereur Adrien à Rome vers l'an 133 apr. J.-C., pour favoriser le progrès des études littéraires et scientifiques. Voy. Suet. *Vesp.* 18; Aur. Vict. *Cæs.* 14, 3).

Athēnæus (-i), Ἀθήναιος, Athénée, savant grammairien grec, de Naucratis en Égypte, vécut vers 230 apr. J.-C., d'abord à Alexandrie, puis à Rome. L'ouvrage qui nous reste de lui est intitulé *Deipnosophistæ* (Δειπνοσοφισταί), c.-à-d. *Banquet des savants*; c'est un élégant mélange, plein de curieuses anecdotes, d'observations intéressantes et de précieux extraits des écrivains de l'antiquité; la discussion roule sur toute espèce de sujets, mais particulièrement sur la gastronomie. Athénée s'y représente lui-même écrivant à son ami Timocrate le récit détaillé d'une conversation qui eut lieu à Rome, dans un banquet auquel assistaient, entre autres convives illustres, le médecin Galénus et le jurisconsulte Ulpien. Cet ouvrage renferme de précieux renseignements pour l'histoire des sciences et des lettres, des mœurs et des métiers. Près de 1500 extraits d'écrivains perdus pour nous s'y trouvent cités. Il y eut beaucoup d'autres personnages grecs ou romains du nom d'Athénée.

Athēnagōras (-æ), Ἀθηναγόρας, 1)

démagogue de Syracuse du temps de la guerre du Péloponnèse. — 2) philosophe grec, d'Athènes, dans le second siècle de l'ère chrétienne; il enseigna d'abord la philosophie platonicienne, puis il embrassa le christianisme, qu'il défendit avec zèle. A la suite d'une mission à Rome, il écrivit une apologie des chrétiens (Προσβεία περὶ χριστιανῶν) à l'empereur Marc-Aurèle; et plus tard un traité sur la Résurrection des morts (Περὶ ἀναστάσεως τῶν νεκρῶν), où les idées chrétiennes et celles de Platon sont mêlées et le sujet traité d'une façon purement philosophique sans invoquer la Bible.

Athēnōdōrus (-i), Ἀθηνόδωρος, Athénodore, 1) de Tarse, philosophe stoïcien, surnommé *Cordylion*, était conservateur de la bibliothèque de Pergame; il passa ensuite à Rome avec M. Caton, dans la maison duquel il mourut. On n'a rien de lui. — 2) de Tarse, autre philosophe stoïcien, surnommé *Cananites*, disciple de Posidonius de Rhodes, enseigna à Apollonie en Épire, où il eut parmi ses auditeurs le jeune Octave, qui devint empereur sous le nom d'Auguste. Il l'accompagna à Rome et devint un de ses amis intimes.

Athēsis (-is), Ἀθησινός, Ἀθισίων, l'Adige, fl. qui a sa source dans les Alpes Rhétiennes, reçoit l'*Atagis* (l'Eisach), coule à travers la haute Italie au-delà de Vérone et se jette dans l'Adriatique par plusieurs embouchures.

Athōs (dat. -ō; acc. **Athōn** et **Athō**; abl. **Athō**), Ἀθῶς, la péninsule montagneuse, appelée aussi *Acte*, qui s'étend de la *Chalcidice* à la Macédoine. A son extrémité elle s'élève à une hauteur de 6349 pieds. La navigation autour de cette presque île était si dangereuse que Xerxès fit creuser un canal à travers l'isthme qui la réunit au continent, pour y faire passer sa flotte (Herodt 7. 23 sq.; Mela, 2, 10). Cet isthme a environ 1 1/2 mille de large et on y voit encore aujourd'hui des traces de ce canal. La péninsule renfermait plusieurs cités florissantes dans l'antiquité; elle est maintenant couverte de monastères, cloîtres et chapelles. Dans ces monastères on a découvert quelques précieux manuscrits d'anciens auteurs.

Atia (-æ), mère d'Auguste.

Atilius Regulus. Voy. *Regulus*.

Atina (-æ), Atina, v. des Volques, dans le Latium, plus tard colonie romaine. Liv. 9, 28; 10, 39.

Atintanes (-um), peuple épirote en Illyrie, sur les frontières de la Macédoine.

Atlantĭcum mare. Voy. *Oceanus*.

Atlantis (īdis), Ἀτλαντίς, l'Atlantide. C'était, suivant une antique tradition recueillie par Solon de la bouche des prêtres égyptiens, une grande île de l'océan Atlantique, qui égalait ou même surpassait en étendue l'Asie Mineure et la Libye. Elle était située à l'O. des colonnes d'Hercule en face du mont Atlas, possédait une nombreuse population et renfermait toutes sortes de beautés. Ses puissants princes envahirent l'Afrique et l'Europe, mais furent vaincus par les Athéniens et leurs alliés; ses habitants étant tombés dans le vice et l'impiété, l'île fut engloutie dans l'Océan en un jour et une nuit. Cette légende est donnée par Platon dans son *Timée* et dans son *Critias*. Les îles Canaries ou les Açores, qui avaient peut-être été visitées par les Phéniciens, ont pu donner lieu à cette légende; mais quelques écrivains modernes y voient l'indication d'une croyance vague, chez les anciens, à l'existence de l'hémisphère occidental.

Atlas (-antis) (Ἀτλας, le puissant porteur), fils d'*Iapetus* et de *Clymēnē* et frère de Prométhée et d'Épiméthée. Il fit la guerre avec les autres Titans contre Jupiter, et, vaincu, fut condamné à porter le ciel sur sa tête et dans ses mains. Ce mythe semble être né de l'idée que de hautes montagnes supportaient le ciel. Une autre tradition rapporte que Persée se présenta chez Atlas et lui demanda asile; qu'ayant essuyé un refus, Persée, à l'aide de la tête de Méduse, le changea en une montagne nommée Atlas, sur laquelle repose le ciel avec tous les astres. Atlas était père des Pléiades qu'il eut de Pleioné ou d'Hespéris; des Hyades et des Hespérides qu'il eut d'Æthra; et enfin d'Œnomaüs et de Maia, qu'il eut de Stéropé. Dioné et Calypso, Hyas et Hesperus, passent également pour être ses enfants. *Atlantiādes*, descendant d'Atlas. On dé-

signe particulièrement sous ce nom Mercure, son petit-fils par Maia, et *Herma-phroditus*, fils de Mercure. — *Atlantias*, et *Atlantis*, descendance féminine d'Atlas. On nomme ainsi spécialement les Pléiades et les Hyades (voy. Hésiod. *Theog.* 507, 517; Ovid. *Met.* 4, 627 sq.; Virg. *Æn.* 4, 481; 8, 186; Diod. 3; Lucan, 9; Val. Flacc. 5; Hygin. 83, 125, 155, 157, 192; Aratus, *Astron.*; Apollod. 1).



Atlas.

(Tiré de la collection Farnèse à Naples).

Atlas Mons, Ἀτλας (c.-à-d. Adtla, montagnes de neige), chaîne de montagnes considérable située en Afrique le long de la partie occidentale de la côte N. de la Mauritanie. Hérodote (4, 184) la place, il est vrai, au S. O. de la petite Syrte (à 20 journées à l'O. des Garamantes), mais (1, 202) il semble la placer plus à l'O. On distinguait deux branches principales: le grand Atlas (*Atlas major*, Ἀτλας μείζων), c.-à-d. la partie la plus occidentale du haut Atlas, primitivement Diur (Διούρ) ou Dyris M., chaîne haute et raide de la Mauritanie Tingitane, qui se termine par un promontoire (auj. cap Geer) à l'océan Atlantique ainsi nommé de son nom; et le petit Atlas (*Atlas minor*, ἐλάττων), au N. O. du précédent.

Atossa (æ), Ἀτοσσα, fille de Cyrus et femme successivement de son frère Cambyse, de Smerdis le Mage, et de Darius fils d'Hystaspe; de ce dernier elle eut un fils, Xerxès. Quelques-uns la croient identique à la Vasthi de l'Écriture.

Atræ (-ārum) ou **Hastra** (-æ), ville très-forte située sur une haute montagne de la Mésopotamie, et habitée par une population de race arabe.

Atrax (-ācis), Ἀτραξ, 1) fém., v. de Thessalie, sur le Pénée au-dessus de Larisse, -ainsi nommée d'Atrax, fils de Pénée et de Bura, et père de Cénée et d'Hippodamie. De là *Atracius*, = Thessalien en général. *Atracia ars*, la magie, l'art des enchantements. *Atracides* (-æ), Cénée, fils d'Atrax; *Atrācis*, Hippodamie. — 2) masc. fl., affl. du Pénée, en Thessalie.

Atrēbātes (-um), les Atrébates, peuple de la Gaule Belgique, dans l'Artois d'auj., qui est une corruption de leur nom. Leur capitale était *Nemetocenna* ou *Nemetacum*, plus tard *Atrebatī*, maintenant Arras. Une partie d'entre eux passa dans la Grande-Bretagne, où ils s'établirent dans la vallée supérieure de la Tamise, dans l'Oxfordshire et le Berkshire.

Atræus (-eōs, eī ou eī), Ἀτρέυς, Atrée, fils de Pélops et d'Hippodamie, petit-fils de Tantale, et frère de Thyeste et de Nicippé (voy. *Pelops*). Il épousa d'abord Cléola, qui lui donna Plisthène; puis Aéropé, veuve de son fils Plisthène, laquelle eut (de lui ou de Plisthène), deux fils, Agamemnon et Ménélas, et une fille, Anaxibia (voy. *Agamemnon*); puis enfin *Pelopia*, fille de son frère Thyeste. Les destins tragiques de la maison de Pélops ont fourni ample matière aux poètes tragiques de la Grèce. A la suite du meurtre de leur demi-frère Chrysippe, Atrée et Thyeste furent obligés de prendre la fuite pour se soustraire à la vengeance de Pélops. Ils furent reçus hospitalièrement à Mycènes, et, après la mort du Perséide Eurysthée, Atrée devint roi de Mycènes. Thyeste séduisit Aéropé, femme d'Atrée, et fut à cause de ce crime banni par son frère. Du lieu de son exil, il envoya Plisthène, fils d'Atrée, qu'il avait élevé comme le sien propre, avec mission de tuer Atrée, mais Plisthène périt de la main d'Atrée, qui ne savait pas qu'il fût son fils. Afin de se venger, Atrée feignit de se réconcilier avec Thyeste, le rappela à Mycènes, et lui fit servir dans un banquet la chair de ses deux fils Tantale et Plisthène; Thyeste, sans le sa-

voir, prit part à cet horrible festin. Instruit du fait, il s'enfuit d'horreur, et les dieux maudirent Atrée et sa race. Alors le royaume de ce prince fut ravagé par la famine, et l'oracle consulté invita Atrée à rappeler Thyeste. Atrée, qui se mit à sa recherche, se rendit auprès du roi Thesprotus, où il épousa sa troisième femme, *Pelopia*, fille de Thyeste, qu'il croyait être fille de Thesprotus. *Pelopia* était sur le point de donner le jour à un fils qu'elle avait eu de son propre père. Ce fils, nommé Égisthe, fut emmené à Mycènes et élevé par Atrée, et, devenu grand, il fut envoyé pour tuer Thyeste. Mais, le père et le fils s'étant reconnus, Égisthe assassina Atrée sur le bord de la mer, pendant un sacrifice, chassa Agamemnon et Ménélas, et s'empara avec son père du trône de Mycènes (voy. *Ægisthus*).

Atria. Voy. *Adria*.

Atrīdēs ou **Atrīda** (-æ), Ἀτρείδης, descendant d'Atrée, c.-à-d. particulièrement ses fils Agamemnon et Ménélas.

Atrōpātēnē (-ēs) ou **Media Atropatia**, partie N. O. de la Médie, adjacente à l'Arménie; elle doit son nom à Atropates, personnage de ce pays, qui, nommé gouverneur par Alexandre, y fonda un royaume qui demeura longtemps indépendant (Arrian. 4, 18; Plin. 6, 13, 16; Justin. 13, 4).

Atropos. Voy. *Moiræ*.

Atta, **T. Quinctius**, poète comique romain, dont les pièces étaient moins des imitations des modèles grecs que des peintures des mœurs romaines et populaires. On en connaît à peu près dix par leurs titres et par quelques fragments isolés; elles appartiennent à la classe des *fabulæ togatæ* ou des Atellanæ. Sa mort se rapporte à l'an de R. 652 (Hor. *Ep.* 2, 1, 79).

Attālia (-æ), 1), v. de Lydie, appelée maintenant *Agroira*. — 2) v. sur la côte de la Pamphylie, fondée par Attale II Philadelphe, et soumise à l'autorité de Rome sous P. Servilius Isauricus.

Attalus (Priscus), sénateur romain, qui fut un instant revêtu de la pourpre par Alaric, lorsqu'il était maître de Rome en 410, se soutint quelque temps dans les Gaules contre les généraux d'Ho-

norius; mais il fut pris et renvoyé à cet empereur, qui lui fit couper la main droite et l'exila dans l'île de Lipari où il mourut misérablement en 417.



Attalus, emp. rom.

Attälus (-i), Ἀτταλος, Attale, roi de Pergame, 1) fils d'Attale, frère de Philétærus, succéda à son cousin Eumène I^{er} et régna de 241 à 197 av. J.-C. Il prit parti pour les Romains contre Philippe et les Achéens. Ce fut un prince juste et sage, qui se distingua comme protecteur des lettres (Liv. 27, 29; 28, 7; 33, 21; 38, 16, 2; etc.; Polyb. 5; Strab. 13). — 2) Attale, surnommé *Philadelphé*, second fils d'Attale, succéda à son frère Eumène II, et régna de 159 à 139. Comme son père, il fut l'allié des Romains et encouragea les arts et les sciences (Liv. 45, 19; Polyb. 32, 23; 33, 6 et suiv.; Strab. 13). — 3) surnommé *Philométor*, fils d'Eumène II, et de Stratonice, succéda à son oncle Attale II et régna de 138 à 133. Par son testament, il institua les Romains ses héritiers; mais son royaume fut réclamé par Aristonicus. Voy. ce nom (Just. 36, 14; Plut. Dem. 20; Vell. 2, 4; Flor. 2, 20).

Atthis ou **Attis**. Voy. *Attica*.

Attica (-æ), ἡ Ἀττικὴ, l'Attique, une des divisions de la Grèce, avait la forme d'un triangle dont deux côtés étaient baignés par la mer Égée; le troisième était séparé de la Béotie au N. par les monts Cithéron et Parnès. La Mégaride, qui la borne au N. O., faisait anciennement partie de l'Attique. Anciennement elle était appelée *Acte* et *Actice* ou pays des côtes, littoral (voy. *Acte*), et c'est du dernier de ces noms qu'est venu celui d'*Attica*. Mais, selon la tradition, l'*Attique* tirait son nom d'Atthis, fille du roi fabuleux Cranaüs, et il n'est pas impossible que le mot *Att-ica* contienne la racine *Att* ou *Ath* que nous trouvons dans *Atthis* et *Athena*. L'Attique est di-

visée par beaucoup d'anciens écrivains en 3 districts, 1) le *Haut-Pays*, dans le N. E. de la contrée, — 2) la *Plaine*, c.-à-d. le N. O. de la contrée, renfermant et la plaine qui entoure Athènes et celle qui environne Éleusis, et s'étendant au S. jusqu'au cap *Zoster*, — 3) le *Littoral*, au S. de la contrée, se terminant au cap *Sunium*. Outre ces trois divisions, nous en trouvons encore une quatrième, le *district du Milieu*, appelé encore *Mesogia*, Μεσόγαια, plaine ondulée qui s'étend dans l'intérieur. Le sol de l'Attique n'est pas très-fertile; la plus grande partie n'est pas propre à la culture des céréales; mais elle produit des olives, des figues, du raisin; les deux premiers produits, d'excellente qualité. Le pays est sec. La principale rivière est le *Cephissus*, qui a sa source dans le mont Parnes et coule à travers la plaine d'Athènes. L'abondance des fleurs sauvages dans la contrée a rendu célèbre le miel de l'Hymette dans l'antiquité. On tirait d'excellent marbre des carrières du Pentélique, au N. E. d'Athènes, et une quantité d'argent considérable des mines du Laurium, près de Sunium. L'arée de l'Attique, en y comprenant l'île de Salamine qui lui appartenait, contenait de 700 à 800 milles carrés; et sa population, aux époques les plus florissantes, était probablement d'environ cinq cent mille âmes, dont les quatre cinquièmes à peu près étaient esclaves. L'Attique fut, dit-on, habitée originairement par les Pélasges. Sa plus ancienne division politique comprenait 12 États indépendants; elle était attribuée à Cécrops, qui, suivant quelques légendes, était venu d'Égypte. Dans la suite, Ion, petit-fils d'Hellen, divisa la population en quatre tribus: les *Geleontes*, les *Hopletes*, les *Argades* et les *Ægicores*; et Thésée, qui réunit les 12 États indépendants de l'Attique en un seul corps politique, avec Athènes pour capitale, partagea de nouveau la nation en trois classes: les *Eupatrides* (ou Nobles), les *Geomoroi* (ou Agriculteurs), les *Demiurgi* (ou Artisans). Clisthène (av. J.-C. 510) abolit les anciennes tribus et en créa dix nouvelles, d'après une division toute géographique: ces dix tribus furent subdivisées en 174 demes ou communes.

Atticus Herodes, Tiberius Claudius, célèbre rhéteur grec, né vers l'an 104 ap. J.-C., à Marathon dans l'Attique. Il enseigna la rhétorique à Athènes et à Rome. Les futurs empereurs Marc-Aurèle et L. Verus furent au nombre de ses disciples, et Antonin le Pieux l'éleva au consulat en 143. Il possédait d'immenses richesses, dont il employa une grande partie à l'embellissement d'Athènes. Il mourut à l'âge de soixante-seize ans en 180 (A. Gell. 19, 12; Philostrate, *Vie d'Atticus*).

Atticus, Pompōnius, chevalier romain, né à Rome, 109 av. J.-C. Son nom, après qu'il eut été adopté par Q. Cæcilius, son oncle maternel, fut Q. Cæcilius Pomponianus Atticus. Son surnom d'Atticus lui fut donné à cause de son long séjour à Athènes et de ses profondes connaissances dans la langue et la littérature des Grecs. Il se tint éloigné de toute affaire politique et vécut ainsi dans l'intimité des hommes les plus distingués de tous les partis. Son ami principal était Cicéron, dont la correspondance avec lui, commencée en 68 et continuée jusqu'à la mort de Cicéron, est un des monuments les plus précieux de l'antiquité. Il acheta une terre à Buthrote en Épire, et là, comme à Athènes et à Rome, il passa la plus grande partie de son temps engagé dans des études littéraires et des entreprises commerciales. Il mourut l'an 32 av. J.-C., à l'âge de soixante-dix-sept ans, et se laissa mourir de faim, parce qu'il se savait atteint d'une maladie incurable. Sa femme, Pilia, ne lui donna qu'une fille, Pomponia ou Cæcilia, qui épousa M. Vipsanius Agrippa. La sœur d'Atticus, Pomponia, avait épousé Q. Cicéron, frère de l'orateur. Atticus appartenait, comme philosophe, à la secte d'Épicure (Nep., *Vie d'Atticus*; et la corresp. de Cicéron).

Attila (-æ), roi des Huns, régna de 434 à 453 ap. J.-C. Il inspira tant de terreur à l'ancien monde qu'il fut surnommé le « Fléau de Dieu ». Sa carrière se partage en deux parties. La première (445-450) n'offre que le ravage de l'empire d'Orient entre le Pont-Euxin et l'Adriatique; la seconde présente l'invasion de l'empire d'Occident (450-452). Il prit Aquilée en 452, après un siège de

trois mois; mais il n'attaqua point Rome, par suite, dit-on, de son entrevue avec le pape saint Léon le Grand. Il mourut en 453, la nuit de ses noces avec une belle jeune fille, par la rupture d'un vaisseau (Jornand. *de Reb. Get.*; Bayle, art. *Attila*).

Attīlii, famille romaine considérable avec les prénoms *Bulbus, Calatinus, Regulus, Serranus, Longus*. Voy. ces noms.

Attius. Voy. *Accius*.

Attius ou **Attus Navius**. Voy. *Navius*.

Atūrus (-i, l'Adour), rivière d'Aquitaine, avait sa source dans les Pyrénées et allait, à travers le territoire des *Tarbelli*, se jeter dans l'Océan.

Atys ou **Attys (-yōs)**, 1) beau berger de Phrygie, aimé de Cybèle. S'étant montré infidèle envers la déesse, elle le jeta dans un accès de frénésie et le métamorphosa en pin. — 2) chef latin, à qui la *gens Atia* faisait remonter son origine, et de qui Auguste prétendait descendre par sa mère.

Aufidēna (-æ), v. du Samnium sur la rivière Sagrus.

Aufidus (-i), l'Aufide, principale rivière de l'Apulie, qui se jetait d'un cours rapide dans l'Adriatique. Venusia, lieu de naissance d'Horace, était sur les bords de cette rivière.

Augē (-es) ou **Augīa (-æ)**, fille d'*Aleus* et de *Neura*, était prêtresse d'Athéné (Minerve), et mère de Téléphe par Hercule (voy. *Telephus*). Elle épousa ensuite Teuthras, roi de Mysie.

Augēas ou **Augīas**. Voy. *Hercules*.

Augīla (-ōrum), oasis dans le grand désert d'Afrique, à dix journées de marche à l'O. de l'oasis d'Ammon. D'ordinaire elle est inhabitée; mais, dans la saison des dattes, qui y croissent en abondance, les *Augilæ*, branche des *Nasamones*, y venaient faire la récolte de ce fruit.

Augusta (-æ), nom de plusieurs villes fondées ou colonisées par Auguste. Une des plus importantes était *Augusta Prætoria* (Aosta), v. des *Salassi* dans la haute Italie, au pied des Alpes Grecques et Pennines. La ville moderne ren-

ferme encore beaucoup de restes de l'antiquité romaine; les plus remarquables sont les portes de la ville et l'arc de triomphe.

Augustobona. Voy. *Tricasses*.

Augustodunum. Voy. *Bibracte*.

Augustonēmētum. Voy. *Arverni*.

Augustulus Romulus, le dernier des empereurs romains d'Occident, fut déposé par Odoacre, en 476.

Augustus (-i), le premier empereur romain, né le 23 sept. 63 av. J.-C., fils de *C. Octavius* et d'*Atia*, fille de *Julie*, qui était sœur de *C. Julius Cæsar*. Son nom primitif était *C. Octavius*, et, après son adoption par son grand-oncle, il s'appela *C. Julius Cæsar Octavianus*. Le nom d'*Augustus* n'était qu'un titre qui lui fut décerné, en l'an 27 av. J.-C., par le sénat et le peuple, comme expression de leur vénération pour lui. Il poursuivait ses études à Apollonie, quand lui arriva la nouvelle du meurtre de son oncle assassiné à Rome en mars 44. Il partit aussitôt pour l'Italie, où, en débarquant, il fut reçu avec enthousiasme par les troupes. Il s'attacha d'abord au parti républicain pour écraser Antoine, contre lequel il combattit à Modène (*Mutina*) de concert avec les deux consuls, *G. Vibius Pansa* et *A. Hirtius*. Antoine fut défait et obligé de repasser les Alpes, et la mort des deux consuls laissa le commandement de toutes les troupes à Auguste. Il retourna alors à Rome et força le sénat à l'élire consul, et bientôt après il se réconcilia avec Antoine. Il fut convenu que l'empire romain serait partagé entre Auguste, Antoine et Lépide, sous le titre de *triumviri rei publicæ constituendæ* (triumvirs chargés de constituer la chose publique), et que cet arrangement subsisterait pendant cinq



Auguste, triumvir.
(Sur une médaille de Balbus.)

années. Ils publièrent une *proscriptio*,

c.-à-d. liste de tous leurs ennemis dont la vie devait être sacrifiée et les biens confisqués; plus de deux mille chevaliers et trois cents sénateurs furent mis à mort, parmi lesquels Cicéron. Bientôt après, Auguste et Antoine passèrent en Grèce, où ils défirent Brutus et Cassius dans la bataille décisive de Philippes (en 42). Cette défaite ruina complètement les espérances du parti républicain. Auguste retourna en Italie où l'attendait une nouvelle guerre (41), soulevée par Fulvie, femme d'Antoine, soutenue par *L. Antonius*, consul et frère du triumvir. Celui-ci se retira dans la ville fortifiée de Pérouse, qu'Auguste réussit à prendre (40). Antoine fit alors de nouveaux préparatifs de guerre; mais la mort de Fulvie amena une réconciliation entre les triumvirs, qui conclurent la paix à Brindes. Une nouvelle division des provinces eut lieu: Auguste eut en partage toutes les parties de l'empire situées à l'O. de la ville de Scodra en Illyrie, Antoine les provinces de l'E., et Lépide l'Afrique. Antoine épousa Octavie, sœur d'Auguste, afin de cimenter leur alliance. En 36 Auguste battit *Sext. Pompée*, qui s'était mis en possession de la Sicile depuis plusieurs années avec une puissante flotte. Lépide, qui avait débarqué en Sicile pour soutenir Auguste, mais qui, après la victoire, crut pouvoir traiter son collègue avec hauteur, fut lui-même réduit, dépouillé de son pouvoir et envoyé à Rome, où il passa le reste de sa vie, autorisé à garder la dignité de souverain pontife. Cependant Antoine avait répudié Octavie, à cause de sa passion pour Cléopâtre, et s'était aliéné l'affection des Romains par sa conduite arbitraire. Le sénat déclara la guerre à Cléopâtre; et, en septembre 31, la flotte d'Auguste gagna une brillante victoire sur Antoine près d'Actium en Acarnanie. L'année suivante (30) Auguste fit voile pour l'Égypte. Antoine et Cléopâtre, qui avaient échappé au désastre d'Actium, se donnèrent la mort. Auguste devint alors le maître unique et incontesté de l'empire romain, mais il refusa tous les honneurs et toutes les distinctions qui eussent pu rappeler aux Romains le pouvoir royal. A la mort de Lépide

(26), il devint souverain pontife. Dans les affaires d'État, qu'il ne voulait pas soumettre à la discussion publique, il consultait ses amis particuliers Mécène, M. Agrippa, M. Valérius, Messalla Corvinus et Asinius Pollion. Les guerres d'Auguste furent principalement entreprises pour défendre les frontières de l'empire. La plupart d'entre elles furent conduites par ses parents ou amis ; il en fit peu en personne. Par ex., en 27, il attaqua les Cantabres et les Astures, peuples belliqueux d'Espagne. En 20, il passa en Syrie où il reçut des mains de Phraatès, roi des Parthes, les étendards et les prisonniers enlevés par eux dans la guerre contre Crassus et Antoine. Il mourut à Nole, le 29 août de l'an 14 apr. J.-C., à l'âge de soixante-seize ans. Sa dernière femme fut Livie qui avait d'abord épousé *Tiberius Nero*. Il n'eut d'elle aucun enfant et n'avait de Scribonia sa première femme qu'une fille nommée Julie. Julie avait épousé M. Agrippa, et ses deux fils, Caius et Lucius Cæsar, étaient destinés par Auguste à devenir ses successeurs. A la mort de ces deux jeunes gens, Auguste fut poussé à adopter Tibère, le fils de Livie, et à se le donner pour collègue et pour successeur (voy. *Tiberius*). (Suet. *Vie d'Auguste*; Horace; Virgile; Plutarq.; Tacite; Patercul.; Dion Cassius; Ovide).



Auguste, empereur romain.

Aulerci (-ōrum), puissant peuple de la Gaule, qui habitait entre la Seine (*Sequana*) et la Loire (*Liger*), et se partageait en trois tribus : 1) les *Aulerci Ebuovices*, près de la côte, sur la rive gauche de la Seine, dans la Normandie moderne ; leur capitale était *Mediolanum*, appelée plus tard *Ebuovices* (Évreux). — 2) les *Aulerci Cenomani* au S.-O. des précédents, près de la Loire : leur capitale était *Subdinnum* (le Mans). De bonne heure quelques Cénomans fran-

chirent les Alpes et allèrent s'établir dans la haute Italie. — 3) les *Aulerci Brannovices*, à l'E. des Cénomans, près des Éduens, dont ils étaient les clients (Cæs. *B. G.* 2, 34 ; 3, 17 ; 7, 75).

Aulis (-is ou -idis), Ἀυλῖς, ville et port de Béotie sur l'Euripe, où la flotte grecque se réunit avant de faire voile pour Troie (Hom. *Il.* 2, 304, 496 et seq.)

Aulon (-ōnis), 1) district et ville sur les confins de l'Élide et de la Messénie, avec un temple d'Esculape. — 2) ville de la *Chalcidice* en Macédoine, sur le golfe Strymonien. — 3) vallée fertile près de Tarente, célèbre pour ses vins.

Auréliāni. Voy. *Genabum*.

Auréliānus (-i), Aurélien, empereur romain (270-275 apr. J.-C.), né à Sirmium en Pannonie, succéda à Claudius II. Il défit les Goths et les Vandales, qui avaient passé le Danube, et les Germains, qui avaient envahi l'Italie. Il tourna ensuite ses armes contre Zénobie, reine de Palmyre, qu'il vainquit et emmena captive à Rome (voy. *Zenobia*). Il reconquit alors la Gaule, la Bretagne et l'Espagne, qui étaient au pouvoir de l'usurpateur Tétricus. A son retour à Rome, il entoura la ville d'une nouvelle ligne de murailles. Il abandonna la Dacie, qui avait été conquise par Trajan, et fixa les limites de l'empire, comme au temps d'Auguste, à la rive méridionale du Danube. Il fut tué par quelques-uns de ses officiers, au moment où il préparait une expédition contre les Perses.



Aurélien, empereur romain.

M. Aurélius Antonīnus, ordinairement appelé *M. Aurelius*, Marc-Aurèle, empereur romain (161-180 ap. J.-C.), surnommé communément « le philosophe », était né à Rome en 121. Il fut adopté par Antonin le Pieux, quand ce dernier fut adopté par Hadrien, et il épousa Faustine, sa fille (138). A la mort

d'Antonin, en 161, il lui succéda sur le trône, mais il partagea la souveraine autorité avec *L. Aurelius Verus*, qui avait été adopté par Antonin le Pieux en même temps que lui-même. Aussitôt après leur avènement, Vêrus fut envoyé en Orient et pendant quatre ans (162-165) fit la guerre avec grand succès contre Vologèse III, roi des Parthes, sur lequel ses lieutenants et particulièrement *Avidius Cassius*, gagnèrent de nombreuses victoires. Il eut ensuite à conduire la guerre pendant plusieurs années contre les Marcomans, les Quades, et autres barbares, habitant le long des frontières septentrionales de l'empire, depuis les sources du Danube jusqu'aux frontières d'Illyrie. Vêrus mourut en 169. En 174 M. Aurèle remporta une victoire décisive sur les Quades, grâce surtout à un violent orage, qui jeta le désordre parmi ces barbares. Cet orage fut attribué aux prières d'une légion principalement composée de chrétiens. Il s'est élevé parmi les historiens du christianisme une controverse fameuse sur ce qu'on appelle communément le *miracle de la légion fulminante*. En 175, Marc-Aurèle partit pour l'Orient, où Avidius Cassius, poussé par Faustine, indigne épouse de cet excellent prince, s'était révolté et proclamé empereur. Mais, avant que M. Aurèle fût arrivé, Cassius avait été tué par ses propres officiers. Pendant cette expédition Faustine mourut, selon quelques-uns, de sa propre main. M. Aurèle mourut en 180, en Pannonie, où il poursuivait la guerre contre les Marcomans. Le trait saillant du caractère de ce prince était son attachement à la philosophie stoïcienne. Nous possédons encore un ouvrage de lui, écrit en grec et intitulé *Méditations* ou



M. Aurélius Antonin.

Pensées sur lui-même (τὰ εἰς ἑαυτόν), en 12 livres. Aucun monument de l'an-

tiquité ne présente sous un point de vue plus noble la philosophie du paganisme. La principale et peut-être l'unique tache imprimée à sa mémoire est la persécution des chrétiens. Il eut pour successeur son fils Commode (Capitol. *Anton. Phil.*; Eutrop.; Dion. Cass.).

Aurélius Victor. Voy. *Victor*.

Aurōra. Voy. *Eos*.

Aurunci. Voy. *Italia*.

Ausci ou **Auscii** (-ōrum), peuple puissant de l'Aquitaine, dont la capitale était *Climberrum* ou *Elimberrum*, nommée aussi *Augusta* et *Ausci* (Auch).

Ausētāni, peuple d'Espagne dans la moderne Catalogne; leur capitale était *Ausa* (Vique).

Ausōnēs, Ausōnia. Voy. *Italia*.

Ausōnius, Dēcimus Magnus, Ausone, poète latin, né à Bordeaux (*Burdigala*) vers l'an 310, enseigna la grammaire et la rhétorique dans sa ville natale avec tant d'éclat qu'il fut nommé précepteur de Gratien, fils de l'empereur Valentinien, et élevé ensuite aux postes les plus éminents de l'État. Nous possédons quelques-uns de ses poèmes.

Auster (-tri), appelé *Notus* par les Grecs, vent du sud ou, plus exactement, du S. O. Il amène souvent le brouillard et la pluie; mais, à certaines époques de l'année, c'était un vent sec et étouffant, nuisible à l'homme et à la végétation. C'est le *sirocco* des Italiens modernes.

Autariātæ, peuple d'Illyrie dans les montagnes de la Dalmatie.

Autochthones. Voy. *Aborigenes*.

Autōlōles (-um) ou -æ (ārum), tribu de Gétulie sur la côte occidentale de l'Afrique, au S. des monts Atlas (Lucan. 4, 677).

Autōlŷcus (-i), fils d'Hermès (Mercure) et de Chioné, et père d'Anticlée, qui fut la mère d'Ulysse. Il vivait sur le mont Parnasse et était renommé par ses ruses et ses brigandages (Hygin. *Fab.* 200, etc.; Ovid. *Met.* 1, fab. 8; Apollod. 1; Hom. *Od.* 14).

Autōmēdon (-ontis), fils de Diors, cocher et compagnon d'Achille, après la mort duquel il s'attacha à son fils Pyrrhus. De là on dit un automédon pour désigner un cocher quelconque (Hom. *Il.* 9, 16 et suiv.; Virg. *Æn.* 5, 477).

Autōnōc (-es), fille de Cadmus et d'Harmonie, femme d'Aristée, et mère d'Actéon, qui de là est appelé *Autōnōcēus heros*. Avec sa sœur *Agave* elle mit Penthée en pièces (Paus. 1, 44; Hygin. *Fab.* 179; Ov. *Met.* 3, 720). Voy. *Pentheus*.

Autrīgōnes (-um), peuple de l'*Hispania Tarraconensis*, entre l'Océan et l'*Iberus*.

Auxīmum (-i), Osimo, ville importante du *Picenum* en Italie et colonie romaine.

Auxūmī (-ārum), Ἀύξουμίται, peuple considérable et commerçant de l'Éthiopie, ayant pour capitale *Auxūmē*. Le royaume des Auxumites se forma dans le premier et dans le deuxième siècle apr. J.-C., lorsque le royaume de Méroé eut disparu.

Avārīcum. Voy. *Bituriges*.

Avella. Voy. *Abella*.

Avēnio (-ōnis), Avignon, ville des *Cavares* dans la Gaule Narbonnaise sur la rive gauche du Rhône.



Avenio (Avignon) en Gaule.

Aventīcum (-i), Avenches, v. principale des *Helvetii* et, plus tard, colonie romaine, dont on voit encore les ruines.

Aventīnus mons. Voy. *Roma*.

Avernus lacus, ἡ ἄορνος λίμνη, le lac Averse, lac voisin du promontoire situé entre Cumès et Pouzzoles, et formé dans le cratère d'un volcan éteint. Il est entouré de hautes roches, anciennement couvertes d'une sombre forêt consacrée à Hécate. De ses eaux s'exhalent des vapeurs méphitiques qui tuaient, dit-on, les oiseaux qui essayaient de le traverser dans leur vol; d'où le nom d'ἄορνος (sans oiseaux) que lui donnèrent les Grecs. Ce lac était célèbre dans la mythologie à cause de sa communication supposée avec le monde infernal. Dans le voisinage était l'autre de la sibylle de Cumès, par

lequel Énée descendit aux enfers. Agrippa, sous le règne d'Auguste, le réunit au lac Lucrin; il fit aussi construire un tunnel qui conduisait du lac à la ville de Cumès, et dont il reste des ruines considérables connues sous le nom de *Grotto di Sibylla*. Le lac Lucrin a été comblé par une éruption en 1530, de sorte que l'Averne est de nouveau un lac séparé (Virg. *Æ.* 3, 442, 6, 118 et suiv.).

Aviānus, Flāvius; Avien, auteur de 42 fables latines en vers élégiaques; il vivait probablement dans le troisième ou quatrième siècle de notre ère. Ces fables sont inférieures à celles de Phèdre.

Aviēnus, Rufus Festus, poète latin, vers la fin du quatrième siècle de l'ère chrétienne. Ses poèmes sont principalement descriptifs. On a de lui, sous le titre de *Metaphrasis Periegeseos Dionysii*, une traduction en vers hexamètres de l'ouvrage de Denys le Périégète, un fragment de même nature, intitulé *Ora maritima*, qui est une description des côtes de la Méditerranée; une traduction estimée des *Phénomènes* d'Aratus; et quelques autres petits poèmes.

Avitus, M. Mæcilius, empereur romain d'Occident, fut élevé au trône par Théodoric II, roi des Wisigoths, en 455 apr. J.-C.; mais, après un an de règne, il fut déposé par Ricimer.



Avitus, empereur romain.

Axēnus. voy. *Euxinus Pontus*.

Axia (-æ), forteresse sur le territoire de *Tarquinius* en Étrurie.

Axius (-i), principale rivière de la Macédoine, qui a sa source dans le mont Scardus, et, coulant au S. E., va se jeter, à travers la Macédoine, dans le golfe Thermaïque.

Axus (-i), Ἀξός, v. de Crète (Herdt. 4, 154), la même que l'Ἄξος de Steph. B., située sur une rivière (*rapidum Cretæ veniemus Oaxen*, Virg. *Ecl.* 166) qui, sel. Vibius Sequester (*Flum.* p. 15),

donna son nom à Axus. Selon les traditions cyréniennes, le fondateur fut Battus de Théra (Herdt). M. Pashley (*Travels*, vol. 1, p. 143 sq.) a découvert l'ancienne cité dans le village moderne d'Axus, près du mont Ida. La rivière Axus coule après ce village.



Axus.

Azāni (Ἀζανί), v. de Phrygie, sur le fleuve Rhyndacus, et à 20 milles au S. O. de Cotyaeium (Kintayah). Des ruines de colonnes, de chapiteaux et autres fragments d'architecture sont éparpillés sur le sol. Ce sont les vestiges d'un magnifique temple ou d'un théâtre.



Ruines d'Azani.

Azētium, v. d'Apulie, dont le nom ne se trouve sous cette forme dans aucun écrivain, mais l'orthographe en est prouvée par les médailles trouvées seulement dans la partie S. de l'Apulie. Ces médailles ont été faussement attribuées d'abord à *Azenia*, dans l'Attique; et il est probable que l'*Ehetium* de la Tab. Peut. doit être lu *Azetium*. Cette v. correspond à Rutigliano, pet. v. à environ 12 milles au S. E. de Bari.



Azetium.

Azōtus (-i); (Ashod ou Ashdou, ville de Palestine, près du rivage de la mer.

B

Babrius (-i), poète grec, probablement du siècle d'Auguste, mit les fables d'Ésope en vers. On a découvert en 1840, dans un couvent du mont Athos, un manuscrit de ces fables, qui a été publié par la maison Didot, en 1845.

Babylon (-onis), 1) Babel dans l'Ancien Testament; ruines aux environs de Hillah), une des plus anciennes villes de l'antiquité, bâtie sur les deux rives de l'Euphrate. Dans l'Écriture la fondation en est attribuée à Nemrod. L'histoire profane la rapporte à Bélus (c.-à-d. au dieu Baal); elle attribue l'agrandissement de cette ville à Ninus ou à son épouse Sémiramis, l'un et l'autre monarques de Ninive. Babylone fut longtemps soumise à l'empire assyrien. Sa grandeur comme empire indépendant coïncide avec le règne de Nabopolassar, père de Nebuchadnezzar, qui, avec le secours du roi mède Cyaxare, renversa la monarchie assyrienne et détruisit Ninive (606 av. J.-C.). Sous son fils et successeur Nebuchadnezzar (604-562 av. J.-C.), l'empire babylonien arriva à son apogée et s'étendit de l'Euphrate à l'Égypte et des montagnes de l'Arménie aux déserts de l'Arabie. Après la mort de ce roi, il déclina, jusqu'à ce qu'il fut renversé à la prise de Babylone par les Mèdes et les Perses sous la conduite de Cyrus (538 av. J.-C.), qui en fit une des villes capitales de l'empire perse, avec Suse et Ecbatane. Sous les successeurs de Cyrus la ville tomba rapidement. Darius I^{er} en démantela les fortifications quand les habitants se furent révoltés. Après la mort d'Alexandre, Babylone

devint une partie de l'empire syrien de Séleucus Nicator, qui contribua à la décadence de cette ville par la fondation de Séleucie sur le Tigre. Aujourd'hui tous les restes de cette cité consistent en remparts de terre, masses renversées des murs de briques, et en quelques ruines dispersées. La ville de Babylone formait un carré dont chaque côté avait 120 stades (12 milles géographiques). Les murs, en briques cuites, avaient 200 coudées de hauteur et 50 de large; ils étaient entourés d'un fossé profond. L'Euphrate, qui divisait la ville en deux parties égales, était enfermé dans des murs de briques, et les débouchés au bout des rues transversales étaient fermés par des portes de bronze. Des deux édifices publics très-célèbres, l'un était le temple de Bélus, qui s'élevait à une grande hauteur et consistait en huit étages qui allaient en diminuant et auxquels on parvenait par un escalier tournant sur les côtés de l'édifice; l'autre était les fameux jardins suspendus de Nebuchadnezzar, qui s'élevaient les uns sur les autres par des arches. Les rues de la ville étaient droites et se coupaient à angles droits. Les édifices étaient généralement construits en briques cuites ou quelquefois seulement durcies au soleil, cimentées avec du bitume ou du mortier. La classe dominante, dans laquelle se trouvaient le roi, les prêtres et les hommes de science, étaient les Chaldéens, qui à une époque reculée descendirent probablement des montagnes des bords de l'Arménie et conquièrent les Babyloniens. La religion des Chaldéens était le sabéisme ou culte des corps célestes. Les prêtres formaient caste et cultivaient les sciences, et particulièrement l'astronomie. Ils inventèrent les systèmes des poids et mesures usités chez les Grecs et les Romains. La contrée autour de la ville bornée par le Tigre à l'E., la Mésopotamie au N., l'Arabie Déserte à l'O., et s'étendant jusqu'au golfe Persique au S., était connue en dernier lieu sous le nom de Babylonia et qqf. Chaldaea. C'était une plaine sujette aux continuelles inondations du Tigre et de l'Euphrate; des canaux les régularisaient. Elle était fertile, mais dépourvue d'arbres. Hérod. 1,

2, 3; Diod. 2; Xenoph. *Cyr.* 7; Plin. 6, 26; Justin. 1; Propert. 3, 11, 21; Ovid. *Met.* 4, 2; Martial. 9, 77. — 2) forteresse de la basse Égypte, sur la rive droite du Nil, opposée aux Pyramides. Sa fondation est attribuée par la tradition à un corps de déserteurs babyloniens.

Babylonia (Babylon).

Bacchæ (-arum), appelées aussi *Mænades* et *Thyiades*, 1) compagnes de Dionysus ou Bacchus dans les voyages de ce dernier à travers l'Orient; elles étaient représentées couronnées de feuilles de vigne, revêtues de peaux de biche et portant à la main un thyrses. — 2) prêtresses de Bacchus, qui par le vin et d'autres moyens se surexcitaient jusqu'à la frénésie, aux fêtes Dionysiaques. Pour les détails, voyez *Dionysus*. Paus. 2, 7.



Bacchante avec des serpents dans sa chevelure.
(Thiersch, vases peints helléniques.)

Bacchus (voy. *Dionysus*).

Bacchylides, un des grands poètes lyriques de la Grèce, né à Iulis dans l'île de Céos, et neveu de Simonide. Il florissait vers 470 av. J.-C.; il vécut longtemps à la cour de Hiéron de Syracuse, avec Pindare et Simonide.

Bacenis sylvæ, forêt qui séparait les Suèves des Chérusques, probablement la partie orientale de la forêt Thuringienne.

Bactra ou **Zariaspa** (-æ) (Balkh), capitale de la Bactriane, située au pied septentrional du mont Paropamisus (Hindoo-Koosh) sur la rivière Bactrus, environ à 25 milles au S. de la jonction de cette rivière avec l'Oxus. Strab. 2; Virg. *G.* 2, 138.

Bactria ou **-iana** (-æ : Bokhara),

province de l'empire perse, bornée au sud par le mont Paropamisus qui la séparait de l'Ariana, à l'E. par la ramification N. de la même chaîne, qui la séparait des Saces, au N.-E. par l'Oxus qui la séparait de la Sogdiane, et à l'O. par la Margiane. Elle fut comprise dans les conquêtes d'Alexandre, et forma une partie du royaume des Séleucides, jusqu'en 255 av. J.-C., où Théodote, son gouverneur, se révolta contre Antiochus II, et fonda le royaume grec de Bactria, qui dura jusqu'en 134 ou 125 av. J.-C., où il fut détruit par les Parthes. (Curt. 4, 6 et passim; Plin. 6, 23; Hérod. 1 et 3; Plut. in *Vitios. ad infel. suff.*)

Bæcula (-æ), ville de l'Espagne Tarraconnaise, à l'O. de Castulo, dans le voisinage de mines d'argent.

Bæterræ (-arum : Béziers), ville de la Gaule Narbonnaise sur l'Obris, non loin de Narbonne.

Bætica (voy. Hispania).

Bætis (-is : Guadalquivir), rivière dans le S. de l'Espagne, appelée primitivement Tartessus; elle coulait dans le territoire des Tartessi, vers le S.-O. en traversant la Bétique, à laquelle elle donna son nom, pour se jeter dans l'Océan par deux embouchures.

Bagistanus mons (ὄρος Βαγίστανου, Diod. II, 13; Steph. B.), montagne sur les confins de la Médie, au pied de laquelle Sémiramis arrêta, dit-on, son armée, dans sa marche de Babylone à Ecbatane (voir la description très-curieuse qu'en donne Diodore II, 13). Elle fit tailler le pied des rochers et y sculpta son image entourée de cent gardes. Elle grava sur ces rochers une inscription en caractères syriens (c.-à-d. assyriens, peu différents des caractères hébreux), signifiant que Sémiramis, ayant réuni tous les bagages et tous les trains de son armée en un monceau, s'en était servie comme d'une échelle pour monter depuis la plaine jusqu'au sommet de la montagne (17 stades de hauteur, environ 2,850 mètres). Cette montagne était consacrée à Jupiter (voy. sur les questions y relatives : Diod. II, 13; XVII, 110; Arrian. VII, 13; Isid. *Charac.* ed. Huds. p. 6; Col. Rawlinson (*Journ. geogr. soc.* vol. IX, 1839; C. Masson, *J. R. As. Soc.* vol. XII,

part. 1, 1849). M. Masson, dans son mé-



Le mont Bagistan.

moire, établit que les rochers du voisinage contiennent des vestiges de 4 périodes distinctes. — 1) Sur la partie supérieure de la masse principale du roc, dont toute la surface a été aplanie, on voit les restes des têtes de trois figures colossales, et, au dessus, des traces de caractères. Ces têtes sont en bas-reliefs et, selon M. Masson, le seul voyageur qui les ait vues, d'un travail très-ancien. — 2) A l'extrémité N. du Bagistan, dans un réduit ou angle rentrant de la colline, bien haut sur le rocher, et presque inaccessible, se trouve un groupe de 13 figures, dont une à l'extrême gauche, représentant le roi, et taillées sur la face du roc, horizontalement tranché, de manière à permettre de s'y tenir debout. Au-dessus des personnages sont des tablettes portant des inscriptions en caractères cunéiformes. Ces figures et ces inscriptions, nous le savons à présent, représentent Darius, fils d'Hystaspe, et ses victoires. — 3) Encore



Sculptures du mont Bagistan.
Darius et ses ennemis vaincus.

plus loin au N., est un groupe, de travail beaucoup plus récent, composé originellement de cinq ou six figures, aujourd'hui entièrement mutilées, représentant un personnage à qui la Victoire présente une guirlande et foulant aux pieds un ennemi vaincu. Au dessus est une inscription grecque où peut se découvrir le nom de Gotazes, prince arsacide (voy. Josèphe, *Ant.* 20, 3, § 4; Tac. *Ann.* XI, 8; XII, 13. — 4) Enfin on y lit une inscription arabe, relativement moderne, rappelant une concession de terre, comme dotation du caravansérail adjacent.

Bagoas (-æ) ou **Bagous** (-i), eunuque, singulièrement aimé d'Artaxerxès III (Ochus), qu'il empoisonna, 338 av. J.-C. Il fut mis à mort par Darius III Codoman, qu'il avait aussi tenté d'empoisonner (336). Le nom de Bagoas se trouve fréquemment dans l'histoire des Perses, et quelquefois les Latins l'emploient comme synonyme d'eunuque (Diod. 16 et 17; Curt. 10, 1; Plut. *Alex.*)

Bagrada (-æ), rivière dans le N. de l'Afrique; elle se jetait dans le golfe de Carthage près d'Utique (Cæs. *B. C.* 2, 2, 24; Liv. 30, 25).

Baïæ (-arum), ville de Campanie sur une petite baie à l'O. de Naples, et en face de Puteoli, située dans un très-beau pays qui abondait en sources thermales minérales. Les sources de Baïes étaient très-célèbres en Italie, et la ville même était l'endroit favori des Romains pour prendre les bains. Tout le pays était rempli de palais des nobles Romains et des empereurs, sur toute la côte de Baïes à Puteoli. La position de l'ancienne Baïes est maintenant presque couverte par la mer (Strab. 5; Hor. *Ep.* 1, 1, 83; Mart. 14, *ep.* 81).

Balbīnus (-i), Romain qui, après avoir gouverné les provinces avec honneur, assassina les deux Gordiens et s'em-

para de la pourpre. Il fut, peu de temps après, tué par ses soldats (ap. J.-C. 238).

Balbus, L. Cornelius, de Gades, servit sous Pompée contre Sertorius en Espagne et reçut de Pompée le droit de cité. Il revint à Rome avec ce dernier; il y vécut dans l'intimité de César aussi bien que de Pompée. En 56 av. J.-C., il fut accusé d'avoir usurpé le droit de cité; il fut défendu par Cicéron, dont le discours est parvenu jusqu'à nous, et il fut acquitté. Dans la guerre civile, Balbus fut chargé du gouvernement des affaires de César à Rome. Après la mort de César, il gagna la faveur d'Octave qui l'éleva au consulat en 40. (Cic. *Balb.* 8, 19, 18, 41; *ad Att.* 7, 7, 6; 10, 11, 4; 11, 6, 3; 14, 10, 3; *ad Fam.* 6, 8, 1.)

Baleares (-ium), appelées aussi *Gymnesiæ* par les Grecs, deux îles dans la Méditerranée, en face la côte d'Espagne; elles étaient distinguées par les épithètes de *Major* et de *Minor*, d'où les noms modernes de Majorque et de Minorque. Les habitants, appelés aussi *Baleares*, étaient célèbres comme frondeurs. Ils furent soumis en 153 par Q. Métellus, qui prit le surnom de *Balea-ricus*.

Bandusie fons (Sambuco), fontaine d'Apulie, à 6 milles de *Venusia*.

Bantia (-æ : Banzi ou Vanzi), ville d'Apulie, près de *Venusia*, dans un pays boisé.

Barbari, nom donné par les Grecs à tout étranger dont le langage n'était pas grec, et qui en conséquence passait pour être d'une race inférieure. Les Romains appliquèrent ce nom à tout peuple qui ne parlait ni grec ni latin.

Barca (voy. *Hamilcar*).

Barca (-æ) ou **e** (-es), (Meryeh), seconde ville de la Cyrénaïque, dans le N. de l'Afrique, à 100 stades de la mer; paraît avoir été le premier établissement des Barcéens, tribu libyenne; mais vers 560 elle fut colonisée par des Grecs partis de Cyrène, et elle devint assez puissante pour rendre toute la partie occidentale de la Cyrénaïque indépendante en réalité de la cité mère. En 510 av. J.-C., elle fut prise par les Perses, qui transportèrent la plupart des habitants à Bactres; sous les Ptolémées, elle fut rui-



Balbinus, empereur romain.
(Après J.-C. 238.)

née par l'érection de son port en une cité nouvelle qui prit le nom de Ptolémaïs. (Strab. 17; Ptol. 4, 4.)



Barca en Afrique.

Barcino (Barcelone), ville des *Lacetani* dans l'Espagne Tarraconense, avec un excellent port.

Bargusii (-orum), peuple au N.-E. de l'Espagne entre les Pyrénées et l'Ibérus.

Barium (Bari), ville d'Apulie, sur l'Adriatique; municipale; elle était célèbre par ses poissons délicats (Hor. Sat. 1, 15, 97.)



Barium en Apulie.

Barsine (-es), 1) fille d'Artabaze, et épouse de Memnon le Rhodien; plus tard elle épousa Alexandre le Grand, à qui elle donna un fils, Hercule. Elle et son fils furent mis à mort par Polysperchon en 309. — 2) appelée aussi Statira, l'aînée des filles de Darius III. Alexandre l'épousa à Suse, 324 av. J.-C. Après la mort de ce roi, Roxane la fit assassiner (Justin. 13, 2; 15, 2. Arrien).

Bassaræus (-eos ou ei), surnom de Dionysus (Bacchus), dérivé probablement de *bassaris*, peau de renard, dont le dieu et les Ménades étaient revêtus: de là *Bassaris* (-idis) comme nom de toute Bacchante.

Bastarnæ ou **Basternæ** (-arum), peuple belliqueux de la Germanie, dont une partie était établie entre le Tyras (Dniester) et le Borysthène (Dniéper), et l'autre, à l'embouchure du Danube, sous le nom de *Peucini*, parce qu'ils ha-

bitaient l'île *Peuce* à l'embouchure de ce fleuve.

Bātāvi ou **Bātāvi** (-orum), peuple celtique, qui habitait l'île formée par le Rhin, le Waal, le Maas, et appelée en conséquence *Insula Batavorum*. Ils furent longtemps alliés des Romains, mais ils se révoltèrent sous Claudius Civilis en 69 ap. J.-C., et ne furent soumis qu'avec beaucoup de peine. Leur principale ville était Lugdunum (Leyde), entre le Maas et le Vaa!. Les *Caninesfates* ou *Canninesfates* étaient une partie des Bataves et habitaient l'O. de l'île (Liv. 4, 15; Lucan. 1, 431).

Bathyllus (-i), 1) de Samos, jeune homme d'une beauté remarquable, aimé d'Anacréon (Hor. ep. 14, 11). — 2) d'Alexandrie, affranchi et favori de Mécène, perfectionna, avec Pylade de Cilicie, la danse imitative ou ballet appelé *pantomimus*. Bathylle excellait dans le comique et Pylade dans le tragique (Juv. 6, 63).

Batnæ (-arum), 1) (Saraj), ville de l'Osroène en Mésopotamie, fondée par les Macédoniens. — 2) (Dahab), ville de la Cyrrestique, en Syrie.

Bato (-onis), nom de deux chefs des Pannoniens et des Dalmates, dans l'insurrection qui éclata sous Auguste, 6 ap. J.-C.

Battiadæ (-arum), rois de Cyrène pendant huit générations. — 1) Battus I^{er}, de Théra, conduisit une colonie en Afrique par l'ordre de l'oracle de Delphes et fonda Cyrène, vers 631 av. J.-C. (Herodt. 4, 155; Paus. 10, 15.) — 2) Arcésilaüs I^{er}, fils du précédent, régna de 599-583. — 3) Battus II, surnommé l'Heureux, fils du précédent, régna de 583-560. — 4) Arcésilaüs II, fils du précédent, surnommé le Tyran, régna de 560 à 550. Ses frères allèrent fonder Barca. — 5) Battus III ou le Boiteux, fils du n^o 4, régna de 550-530; donna une nouvelle constitution à la ville, où le pouvoir royal fut réduit à de très-étroites limites. — 6) Arcésilaüs III, fils du n^o 5, régna de 530 à 514. — 7) Battus IV, sur la vie duquel nous n'avons aucun renseignement. — 8) Arcésilaüs IV, à la mort duquel, en 450, fut établi le gouvernement populaire.

Battus (-i), berger que Hermès

changea en pierre, pour avoir violé une promesse faite au dieu (Ovid. *Met.* 2, 702).

Baucis (voy. *Philemon*).

Bauli (-orum), collection de villas plutôt qu'une ville, entre Micenum et Baïes, en Campanie.

Bavius (-i) et **Mævius** (-i), deux mauvais poètes qui attaquèrent les poésies de Virgile et d'Horace (Virg. *Ecl.* 3.)

Bebryces (-um), 1) peuple mythologique en Bithynie, d'origine thrace à ce qu'on croit. Leur roi Amycus fut tué par Pollux. — 2) Ancien peuple d'Ibérie sur la côte de la Méditerranée, au N. et au S. des Pyrénées.

Bedriacum (-i), petite ville de la Gaule Cisalpine entre Crémone et Vérone, célèbre par la double défaite d'Otthon et de Vitellius, 69 apr. J.-C.

Belesis ou **Belesys**, prêtre chaldéen à Babylone, qui, dit-on, de concert avec le Mède Arbacès, renversèrent le vieil empire assyrien. Plus tard Bélésis reçut d'Arbacès la satrapie de Babylone.

Belgæ (-arum), peuple d'origine germane, habitant le N.-E. de la Gaule, borné au N. par le Rhin, à l'O. par l'Océan, au S. par la Sequana (Seine) et la Matrona (Marne), et à l'E. par le territoire des *Treviri*. C'étaient les plus braves habitants de la Gaule, et ils ne se soumirent à César qu'après une héroïque résistance.

Belgica (Voy. *Gallia*).

Belgium (-i), nom généralement appliqué au territoire des *Bellovacii* et des tribus soumises à ces derniers, les *Atrebatés*, les *Ambiani*, les *Vellocasses*, les *Aulercei* et les *Caleti*. Le Belgium n'enfermait pas toute la contrée occupée par les *Belgæ*, car les *Nervi*, les *Remi*, etc. en étaient formellement en dehors.

Belides (voy. *Belus*).

Belisarius (-i), le plus grand général de Justinien, détruisit le royaume des Vandales en Afrique et celui des Goths en Italie; en 563 ap. J.-C. il fut accusé d'avoir conspiré contre la vie de l'empereur. Selon une tradition populaire, il fut privé de ses biens et de la vue, et il mendia à Constantinople; mais, selon une tradition plus authentique, il fut simplement enfermé pendant un an

dans son propre palais et puis rétabli dans ses honneurs. Il mourut en 565.

Bellērōphon (-ontis) ou **Bellerophon** (-æ), fils du roi corinthien Glaucus et d'Eurymédé, petit-fils de Sisyphus, appelé d'abord Hipponaüs. Son surnom lui fut donné pour avoir tué le Corinthien Bellérus. Pour se laver de ce meurtre, il s'exila chez Prætus, roi d'Argos, dont l'épouse Antéa devint amoureuse du jeune héros; mais, comme ses offres furent rejetées, elle l'accusa auprès de son époux de lui avoir fait d'indignes propositions. Prætus, ne voulant pas le tuer de ses propres mains, l'envoya à son beau-père Jobatès, roi de Lycie, avec une lettre où il lui était recommandé de mettre Bellérophon à mort. En conséquence Jobatès l'envoya combattre la Chimère, pensant que c'était l'envoyer à



Bellérophon prenant congé de Prætus.

une mort assurée (voy. *Chimæra*). Ayant obtenu la possession du cheval ailé Pégase, Bellérophon s'éleva dans les airs et tua la Chimère. Jobatès, ainsi déçu, envoya Bellérophon contre les *Solyms* et ensuite contre les Amazones. Dans ces guerres il fut également vainqueur; à son retour à Lyca, attaqué par les plus braves Lyciens que Jobatès avait apostés, il les tua. Jobatès, voyant qu'il n'avait plus d'espoir de tuer le héros, lui donna sa fille (Philonoe, Anticléa ou Cassandra) en mariage et lui laissa son trône. A la fin Bellérophon attira sur lui la colère des dieux: consumé de chagrin, il erra seul dans le territoire aléien, évitant les traces des hommes: voilà ce que raconte Homère. Quelques traditions rapportent que Bellérophon voulut, monté sur Pégase, s'élever jusqu'au ciel; mais Jupiter envoya un



Bellérophon, Pégase et la Chimère.

taon ; le cheval piqué renversa son cavalier qui, précipité sur la terre, ne se releva que boiteux ou aveugle (Hom. *Il.* 6, 156 ; Hesiod. *Theog.* 325 ; Apollod. 2, 3, 3, 1 ; Paus. 9, 31 ; Hor. *Od.* 4, 11, 26 ; Juv. 10 ; Hygin. *Fab.* 157 et 243).

Bellona (-æ), déesse romaine de la guerre, représentée comme la sœur ou l'épouse de Mars. Ses prêtres, appelés *Bellonarii*, se tordaient les bras ou les jambes quand ils lui offraient un sacrifice (Hesiod. *Theog.* 270 ; Paus. 4, 30 ; Varro, *L. L.* 5 ; Virg. *Æn.* 8, 793 ; Stat. *Theb.* 2, 718 ; 7, 73 ; Sil. *Ital.* 5, 221).

Bellovāci (-orum), la plus puissante tribu des Belges, établie dans le Beauvaisis moderne, entre la Seine, l'Oise, la Somme et la Bresle (Cæs. *B. G.* 2, 4).

Bélus (-i), 1) fils de Poséidon (Neptune) et de Libya ou Eurynomé, frère jumeau d'Agénor et père d'Égyptus et de Danaüs. Il passait pour le fondateur de Babylone. Le nom patronymique de Bélides est donné à Égyptus et à Danaüs, ainsi qu'à *Lynceus*, fils d'Égyptus, et à Palamède. Les Danaïdes, filles de Danaüs, étaient aussi appelées Bélides. — 2) (Nahr Naman), rivière de Phénicie, qui se jetait dans la mer au S. de Ptolémaïs (Acre), célèbre par la tradition qui veut que la finesse de son sable ait fait trouver le verre aux Phéniciens.

Bēnācus (-i) lacus (Lago di Garda), lac au N. de l'Italie, d'où sort le Min-cius.

Bēnēventum (-i), Benevento, ville du Samnium sur la voie Appienne, primitivement appelée Maleventum, parce que, dit-on, son air était corrompu. C'était une des plus anciennes villes d'Italie, puisqu'elle avait été fondée, selon la tradition, par Diomède. Dans les guerres samnites elle fut soumise par les Romains, qui y envoyèrent une colonie, 268 av. J.-C., et changèrent son nom de Maleventum en celui de Beneventum. La ville moderne a plusieurs ruines romaines, et entre autres un arc de triomphe de Trajan (Liv. 4, 27).



Bénévent dans le Samnium.

Bērēcyntia (-æ), surnom de Cybèle, dérivé du mont Berecyntus en Phrygie, où elle était adorée.

Bērēnice (-es), forme macédonienne de Pherenice, c.-à-d. *porte-victoire*. — 1) épouse de Ptolémée Ier Soter et mère de Ptolémée II Philadelphe. —



Bérénice, femme de Ptolémée I Soter, roi d'Égypte.

2) fille de Ptolémée II Philadelphe et épouse d'Antiochus Théos, roi de Syrie, qui répudia Laodicée pour se marier avec elle, 249 av. J.-C. A la mort de Ptolémée, 247, Antiochus reprit Laodicée, qui néanmoins le fit empoisonner, tua Bérénice et son fils. — 3) fille de Magas,



Bérénice, femme de Ptolémée III Évergète, roi d'Égypte.

roi de Cyrène, et épouse de Ptolémée III Évergète; elle fut mise à mort par Ptolémée IV Philopator, son fils, 221. La fameuse chevelure de Bérénice, qu'elle consacra pour l'heureux retour de son mari parti pour la Syrie, devint, selon la renommée, une constellation (Catull. 67; Hygin, *P. A.* 2, 24; Justin. 26, 3.) — 4) autrement appelée Cléopâtre, fille de Ptolémée VIII Lathyrus, succéda à son père, 81 av. J.-C., et épousa Ptolémée X (Alexandre II), mais elle fut mise à mort par son époux le dix-neuvième jour de son mariage. — 5) fille de Ptolémée XI Aulètes, et sœur aînée de la fameuse Cléopâtre. Elle fut mise sur le trône par les habitants d'Alexandrie qui venaient de détrôner son père, 58. Elle épousa bientôt Archélaüs, mais elle fut mise à mort avec son mari, quand Gabinius rétablit Aulètes, 55. — 6) sœur d'Hérode le Grand, épousa Aristobule, qui fut mis à mort, 6 av. J.-C. Elle fut la mère d'Agrippa Ier. — 7) fille d'Agrippa Ier, épousa son oncle Hérode, roi de Chalcis, dont elle eut deux fils. Après la mort d'Hérode, 48 av. J.-C., Bérénice, alors âgée de vingt ans, vécut avec son frère, Agrippa II, non sans soupçon de commerce incestueux. Elle gagna l'amitié de Titus, qui ne renonça à l'épouser que par crainte de blesser les Romains.

Bērēnice (-es), nom de plusieurs villes du temps des Ptolémées. Les plus importantes étaient :

1) Primitivement *Eziongeber* (ruines près d'Akabah), en Arabie, à l'extrémité du *sinus Oelanites*, ou sur le bord E. de la mer Rouge (Joseph. *Ant.* 8, 6, 554).

2) Dans la haute Égypte, sur la côte de la mer Rouge, sur un golfe appelé *sinus Immundus*, aujourd'hui *Foul Bay*, où se trouvent encore des ruines. Elle reçut ce nom de la mère de Ptolémée IV Philadelphie, qui la bâtit, et fit de là une route jusqu'à Coptos; aussi devint-elle le principal centre de commerce de l'Égypte avec l'Inde et l'Arabie.

3) (Ben Ghazi, ru.) dans la Cyrénaïque, primitivement appelée Hespéris, lieu où la mythologie place le jardin des Hespérides. Elle prit son dernier nom de l'épouse de Ptolémée III Évergète.

Bergōmum (i : Bergamo) ville des

OROBII dans la Gaule Cisalpine, entre Comum et Brixia; plus tard elle devint un municipe.

Bērœa (-œ), 1) (Verria), une des plus anciennes villes de la Macédoine au S. O. de Pella, à environ 20 milles de la mer. — 2) (Aleppo ou Haleb), ville de Syrie, près d'Antioche, agrandie par Séleucus Nicator, qui lui donna le nom macédonien de *Berœa*. Elle est appelée Helbon ou Chelbon dans Ezéchiel (XXVII, 18), nom qui est resté dans la moderne Haleb, que les Européens changent en Aleppo.



Berœa en Syrie.

Bērōsus (-i), prêtre de Bélus à Babylone, vécut sous le règne d'Antiochus II (261-246 av. J.-C.) et écrivit en grec une histoire de la Babylonie. Quelques fragments de cet ouvrage ont été conservés par Joseph, Eusèbe et les Pères de l'Église.

Bērȳtus ou **Bērȳtus** (-i : Beireut), un des plus anciens ports de mer de la Phénicie, à moitié chemin de Byblos et de Sidon. Elle fut détruite par le roi syrien Tryphon (140 av. J.-C.) et restaurée par Agrippa, sous Auguste, qui en fit une colonie. Elle devint plus tard un illustre centre d'instruction.



Béryte en Phénicie.

Bessi (-orum), peuple de Thrace, fier et puissant, qui habitait près du mont Hémus jusqu'au Pont-Euxin.

Bessus (-i), satrape de la Bactriane, sous Darius III, dont il se rendit maître après la bataille d'Arbelles (331 av.

J.-C.). Poursuivi par Alexandre l'année suivante, Bessus fit mourir Darius et s'enfuit à Bactres où il prit le titre de roi. Il fut livré par deux de ses gardes à Alexandre, qui le fit mettre à mort (Curt. 5, 7-13; 7, 3-10; Arrian, 3, 19-22; 3, 28; 4, 7; Plut. *Alex.* 42 et suiv.).

Betasii (-orum), peuple de la Gaule Belgique, entre les *Tungri* et les *Nervii*, dans le voisinage de Beetz, dans le Brabant.

Bīānor (-ōris), appelé aussi Ocnus ou Aucnus, fils de Tiberis et de Manto, bâtit Mantoue, dit-on, et lui donna le nom de sa mère.

Bias (-antis), 1) frère de Mélampus le prophète (Hom. *Od.* 11; Paus. 2, 6, 18, 4, 34; Apollod. 1, 9). — 2) de Priène en Ionie, un des sept sages de la Grèce, florissait vers 550 av. J.-C. (Diog. 1; Plut. *Sympos.*; Paus. 10, 24; Val. Max. 7, 2).

Bībācūlus, M. Furius (-i), poète romain, né à Crémone, écrivit un poème des guerres de César en Gaule, et un autre intitulé *Æthiopsis*. Ils ont été tous les deux tournés en ridicule par Horace (*Sat.* 2, 5, 41; Quintil. 10).

Bibracte (-es : Autun), capitale des Éduens dans la Gaule Lyonnaise; appelée plus tard Augustodunum.

Bibrax (-actis) (Bièvre), ville des Rémois dans la Gaule Belgique, non loin de l'Aisne.

Bībūlus, M. Calpurnius (-i), édile curule en 65 av. J.-C., préteur en 62, consul en 59 avec J. César pour collègue. Il fut un partisan chaleureux du parti aristocratique, mais il était incapable de résister à la puissante association de César, Pompée et Crassus. Après un essai malheureux pour s'opposer à la loi agraire de César, il s'enfuit de l'assemblée populaire. Aussi disait-on en plaisantant qu'il était collègue de Jules et de César. Dans la guerre civile il commanda la flotte de Pompée dans l'Adriatique; il mourut en 48. Il avait épousé Porcia, la fille de Caton d'Utique (Suet. *Jul. Cæs.* 20).

Bidis (-is), petite ville de Sicile, à l'O. de Syracuse.

Bigerra (-æ), ville des Oretani dans l'Espagne Tarraconnaise.

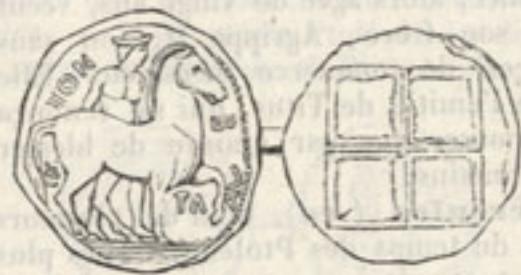
Bigerriones (-um) ou **Bigerri** (-orum) peuple de l'Aquitaine près des Pyrénées.

Bilbilis (-is : Baubola), ville des *Celtiberi* dans l'Espagne Tarraconnaise; lieu de naissance du poète Martial.

Bingium (-i : Bingen), ville sur le Rhin dans la Gaule Belgique.

Bion (-onis), 1) de Smyrne, poète bucolique, florissait vers 280 av. J.-C.; passa les dernières années de sa vie en Sicile, où il fut empoisonné. Le style de Bion est raffiné, sa versification est coulante et délicate. — 2) de Borysthène, près de l'embouchure du Dniéper, florissait vers 250 av. J.-C. Dans sa jeunesse il fut esclave; son maître, qui était rhéteur, lui donna la liberté. Il étudia à Athènes et plus tard vécut longtemps à la cour d'Antigonos Gonatas, roi de Macédoine. Bion était renommé pour ses mots plaisants : d'où l'expression d'Horace : *Bioneis sermonibus et sale nigro*.

Bisaltia (-æ), district de Macédoine, sur la rive O. du Strymon, habité par une peuplade thrace.



Bisaltia.

Bisanthe (-es : Rodosto), plus tard Rhædestum ou Rhædestus, ville de Thrace, sur la Propontide, avec un bon port.

Bistōnes (-um), peuple thrace entre le mont Rhodope et la mer Égée, sur le lac Bistonis, près d'Abdère. A cause du culte de Dionysus en Thrace, les Bacchantes étaient appelées *Bistonides*.

Bithynia (-æ), district d'Asie Mineure, borné à l'O. par la Mysie, au N. par le Pont-Euxin, à l'E. par la Paphlagonie, au S. par la Phrygie *Epictetus*; il fut d'abord possédé par des tribus thraces des environs du Strymon, appelées *Thyni* et *Bithyni* : les premiers habitaient la côte et les autres dans l'intérieur. Ce pays fut conquis par les Lydiens et plus tard devint une partie de l'empire perse

sous Cyrus, où il fut gouverné par les satrapes de Phrygie. Pendant la décadence de l'empire perse, la partie N. de ce pays se rendit indépendante, sous des princes nationaux, qui résistèrent à Alexandre et à ses successeurs et fondèrent un royaume qui dura jusqu'à la mort de Nicomède III (74 av. J.-C.), lequel légua son royaume aux Romains; sous Auguste, elle devint une province proconsulaire. Le territoire était fertile, coupé de montagnes boisées, dont la plus haute était l'Olympe Mysien, à l'extrémité S.

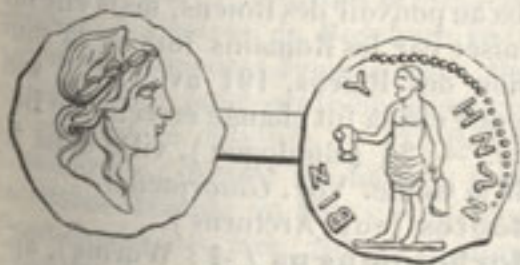
Bitōn (-ōnis) et **Clēōbis (-is)**, fils de Cydippe, prêtresse d'Héra à Argos. Ils furent célèbres par leur affection pour leur mère, dont ils traînèrent le char un jour de fête jusqu'au temple d'Héra, distant de 45 stades. La prêtresse pria la déesse de leur accorder ce qu'il y a de meilleur pour les mortels : tous deux moururent pendant la nuit dans le temple.

Bitūrīges (-um), peuple, considérable et puissant de la Gaule Aquitaine : avaient d'abord la suprématie sur tous les peuples celtes de la Gaule. Ils étaient divisés en deux tribus :

1 Bit. Cubi, avec Avaricum pour capitale (Bourges) ;

2 Bit. Vivisci ou Urisci ; leur capitale était Burdigala (Bordeaux), sur le bord de la Garonne.

Bizya, βιζύη, v. de Thrace, capitale de la tribu des Asti (Steph. B. ; Solin. 10 ; Plin. 4, 18).



Bizya.

Blemyes (-um), peuple éthiopien, sur la frontière de la haute Égypte.

Blosius ou **Blossius (-i)**, nom d'une noble famille de Campanie. Un membre de cette famille, C. Blossius, de Cumes, fut philosophe, disciple d'Antipater de Tarse, et ami de Tib. Gracchus.

Boadicea (-æ), reine des *Iceni* dans la Bretagne, traitée avec ignominie par

les Romains, qui lui ravirent ses deux filles; elle excita une sédition des Bretons contre leurs oppresseurs pendant l'absence de Suétorius Paulinus, le gouverneur romain, pour une expédition dans l'île de Mona. Elle s'empara de la colonie romaine de Camalodunum, de Londinium et d'autres places; et enfin elle tua 70,000 Romains ou alliés. Cependant elle fut défaite par Suétorius Paulinus et elle se donna la mort, 61 av. J.-C. (Tac. Ann. 14, 11, 34, 37 ; id. Agric. 16).

Bocchus (-i), 1) roi de Mauritanie, et beau-père de Jugurtha, avec qui d'abord il fit la guerre contre les Romains, mais que plus tard il livra à Sylla, questeur de Marius, 106 av. J.-C. (Sall. Jug. 97-101 ; 113 ; Plut. Mar. 32 ; Syll. 3). — 2) fils du précédent, prit part aux guerres civiles. Il fut confirmé par Auguste dans la possession de son trône (Hirt. B. Afr. 25. Dio Cass. 49, 33).

Bodotria (-æ) ou **Boderia (æ)** ou **Æstuarium (-i)** (Firth of Forth), marais sur la côte E. du Scotland.

Bœbe (-es), ville de la Pélasgiotide en Thessalie, à l'O. du lac Bœbeis.

Bœōtia (-æ), district de Grèce, borné au N. par la Locride des Opuntiens, à l'E. par la mer d'Eubée, au S. par l'Attique, la Mégaride, et le golfe de Corinthe, à l'O. par la Phocide. Il est presque entouré de montagnes, dont les principales étaient l'Hélicon et le Parnasse à l'O., le Cithéron et le Parnès au S., les monts Opuntiens au N., et une chaîne de montagnes sur la côte de la mer à l'E. Ce pays contient plusieurs plaines fertiles, dont les plus importantes étaient les vallées de l'Asopus et du Céphisse. Les Béotiens étaient un peuple éolien, qui avait primitivement occupé Arné en Thessalie; il en fut chassé par les Thessaliens 60 ans après la guerre de Troie. Alors ils émigrèrent dans le pays qui prit depuis le nom de Béotie; ils en chassèrent les anciens habitants ou les incorporèrent à leur nation. La Béotie était divisée en 14 États indépendants, qui formaient une ligue, avec Thèbes pour capitale. Les premiers magistrats de la confédération étaient appelés Béoarque et élus pour un an. Le gouvernement dans la plupart des États était aristocratique.



Béotie.

Bœthius (-i), Boèce, homme d'État romain et écrivain, né vers 470 ap. J.-C.; célèbre par son savoir universel, et particulièrement par ses connaissances dans la philosophie grecque. Il eut d'abord un grand crédit auprès de Théodoric le Grand; mais, ayant excité ses soupçons, il fut jeté en prison et plus tard mis à mort. Ce fut durant sa captivité qu'il composa son célèbre ouvrage, *De consolatione Philosophiæ*, qui nous est parvenu.

Boeum (-i), ville ancienne de la tétropole dorienne.

Boïi (-orum), un des plus puissants peuples de la Celtique; ils passent pour avoir habité d'abord la Gaule Transalpine, mais on ne sait quelle partie de ce pays. A une époque reculée ils émigrèrent, divisés en deux grands corps, dont l'un traversa les Alpes et s'établit dans le pays limité par les Apennins et le Pô; l'autre traversa le Rhin et s'établit dans la partie de la Germanie appelée Boihemum (Bohemia) et entre le Danube et le Tyrol. Les Boïens d'Italie soutinrent une longue et terrible lutte avec les Romains, mais à la fin ils furent soumis par le consul P. Scipion, 191 av. J.-C., et furent en conséquence incorporés à la Gaule Cisalpine. Les Boïens de Germanie maintinrent leur indépendance pendant longtemps, mais ils furent enfin réduits et chassés de leur pays (Liv. 5, 35; 10, 26 sq.; Cæs. B. G. 1, 4, 29; Pol. 2, 20-35).

Bōla (-æ) ou Bōlæ, Vōlæ (-arum), ville ancienne des Éques, appartenant à la ligue latine.

Bolbe (es), lac de Macédoine, qui par une petite rivière se décharge dans le golfe de Strymon près de Bromiscus et d'Aulon.

Bolbitine (-es : Rosette), ville de la basse Égypte, à l'embouchure d'un des bras du Nil (le plus occidental), appelé embouchure Bolbitine.

Bōmilcar (-āris), Numide, confi-

dent intime de Jugurtha. Quand Jugurtha alla à Rome, 109, Bomilcar fit assassiner par lui Massiva. En 107 il conspira contre Jugurtha lui-même (Sall. Jug. 35; 70).

Bomius (-i) mons, partie occidentale du mont OËta en Étolie, habitée par les Bomiens.

Bona Dea (-æ), divinité romaine, représentée comme la sœur, l'épouse ou la fille de Faunus; appelée elle-même *Fauna*, *Fatua* ou *Oma*. Elle était honorée à Rome comme une divinité chaste et prophétique; elle ne révélait ses oracles qu'aux femmes, comme Faunus ne s'adressait qu'aux hommes. Sa fête se célébrait chaque année le 1^{er} mai, dans la maison du consul ou du préteur; des sacrifices lui étaient offerts au nom du peuple romain tout entier. Les cérémonies étaient présidées par les Vestales, et aucun homme ne pouvait y être admis. P. Clodius profana ces mystères sacrés en entrant dans la maison de César sous le déguisement d'une femme, 62 av. J.-C. (Cic. ad Att. 2, 4; de Har. resp. 17).

Bonna (-æ), (Bonn) ville sur le bord du Rhin, dans la basse Germanie et sur le territoire des Ubiens; forteresse importante des Romains et quartier régulier d'une légion romaine.

Bononia (-æ), 1) (Bologna), ville de la Gaule Cispadane, originairement appelée Felsina; autrefois ville étrusque et capitale de l'Étrurie. Plus tard elle tomba au pouvoir des Boïens, mais elle fut colonisée par les Romains lors de la soumission des Boïens, 191 av. J.-C.; son nom de Felsina fut changé en celui de Bononia. — 2) (Boulogne), ville dans le N. de la Gaule. Voy. *Gesoriacum*.

Bootes (voy. Arcturus).

Borbetomagus (-i : Worms), appelée aussi Vangiones, et plus tard Wormatia, ville des *Vangiones* sur le bord du Rhin dans la basse Germanie.

Bōrcas (-æ), vent du N. ou plus exactement vent du N. N. E., était, dans la mythologie, fils d'Astræus et d'Éos, frère d'Hespérus, de Zéphyrus et de Notus. Il habitait dans une caverne du mont Hæmus en Thrace. Il enleva Orithyie, fille d'Érechthée, roi de l'Attique, dont il eut Zéthès, Calais, et Cléopatra (épouse de

Phinée), qui pour cela furent appelés Boréades. Dans la guerre médique, Borée témoigna son amitié aux Athéniens en détruisant les vaisseaux des Barbares. Borée était honoré à Athènes, où l'on célébrait en son honneur les fêtes appelées *Boreasmi*.



Borée.

Bōrysthēnes (-is : Dnieper), plus tard Danapris, rivière de la Sarmatie européenne; elle se jetait dans le Pont-Euxin. Près de son embouchure et à sa jonction avec l'Hypanis, était la ville de *Borysthenes* ou *Borysthenis* (Kudak), appelée aussi Olbia, Olbiopolis, et Miletopolis, colonie de Milet, et la plus importante des villes grecques au N. de l'Euxin.

Bospōrus (i) : gué des Bœufs, nom de plusieurs détroits, mais spécialement affecté à deux : 1) Bosphore de Thrace (canal de Constantinople), qui joignait la Propontide ou mer de Marmara avec le Pont-Euxin (mer Noire). Selon la tradition, il fut appelé *Bosporus* à cause d'Io, qui le passa sous la forme d'une génisse. A l'entrée du Bosphore se trouvaient les fameuses *Symplégades*. Darius construisit un pont sur le Bosphore quand il envahit la Scythie. — 2) Bosphore Cimmérien (détroit de Kaffa), joignait le Palus-Méotide ou mer d'Azof avec le Pont-Euxin ou mer Noire. Il formait avec le Tanais (Don) la frontière de l'Asie et de l'Europe; il devait son nom aux *Cimmerii* qui, suppose-t-on, habitaient dans le voisinage. Sur la côte européenne du Bosphore, la Crimée moderne, les Milésiens fondèrent la ville de Panticapæum, appelée aussi Bosporus, et les habitants de Panticapæum fondèrent plus tard la ville de *Phanagoria* sur la côte asiatique du détroit. Panticapæum devint la résidence d'une race de rois

fréquemment mentionnés dans l'histoire sous le nom de rois du Bosphore.

Bostra (-orum) (*Busrah*), ville d'Arabie, dans une oasis de l'Arabie Déserte, au S. de *Damascus*.

Bottia ou **Bottiaea** (-æ), district en Macédoine, sur la rive droite de l'Axius, qui au temps de Thucydide s'étendait à l'O. jusqu'à la Piérie. Les *Bottiaei* étaient un peuple thrace. Chassés de leur pays par les Macédoniens, ils s'établirent dans une partie de la Chalcidice macédonienne, au N. d'Olynthe : cette partie de la Chalcidice fut appelée *Bottice*.

Bottice (voy. Bottia).

Bōviānum (Bojano), capitale des Pentri dans le Samnium.

Bōvillæ (-arum), ancienne ville du Latium au pied du mont Albain, sur la voie Appienne, à environ 10 milles de Rome. C'est près de là que Clodius fut tué par Milon (52 av. J.-C.) (*Cic. Mil.*) La gens *Julia* y avait un *sacrarium* (*Tac. Ann.* 2, 41; 15, 23).

Brachmānæ (-arum) ou **Brachmānes** (-ium), nom employé par les anciens géographes, tantôt pour désigner une caste de prêtres de l'Inde (Brahmines), tantôt pour désigner tout autre peuple adonné au brahminisme, et quelquefois pour des tribus particulières.

Branchidæ (-arum : Jeronda), plus tard *Didyma* ou *Didymi*, place sur les côtes de l'Ionie, un peu au S. de Milet, célèbre par son oracle d'Apollon, nommé *Didymeus*. Cet oracle, que les Ioniens avaient en très-haute estime, passait pour avoir été fondé par Branchus, fils d'Apollon et d'une femme milésienne. Les descendants de ce Branchus, les *Branchidæ*, étaient les ministres héréditaires de cet oracle. Le temple, appelé *Didymæum*, fut détruit par Xerxès et reconstruit. Les ruines offrent un beau modèle de l'architecture ionique.

Brasidas (-æ), le Spartiate le plus distingué dans la première partie de la guerre du Péloponnèse. En 424 av. J.-C., à la tête d'une petite troupe, par une marche habile à travers le pays hostile des Thessaliens, il prit possession de quelques-unes des villes de Macédoine

soumises à Athènes; la plus importante était Amphipolis. En 422 il gagna une brillante victoire sur Cléon, qui avait été envoyé avec des troupes athéniennes, pour recouvrer Amphipolis, mais il fut tué dans la bataille. Il fut enterré dans la ville et les habitants l'honorèrent comme un héros par des sacrifices et des jeux annuels (Thuc. 2, 25, 93; 4, 78 sq.; 120-135).

Bratuspantium (-i), capitale des Bellovaques dans la Gaule Belgique.

Brauron (-onis), dème de l'Attique, sur la côte E. et sur l'Érasinus; avait un temple célèbre d'Artémis (Diane), qui de là fut appelée *Brauronia*.

Brennus (-i), 1) chef des Gaulois Sénonais qui, en 390 av. J.-C., passèrent les Apennins, défirent les Romains sur les bords de l'Allia, et prirent Rome. Après avoir assiégé le Capitole pendant six mois, il quitta la ville en recevant 1,000 livres d'or comme rançon du Capitole, et retourna dans son pays. Mais plus tard il fut rapporté par la tradition populaire que Camille et une armée romaine, s'étant montrés au moment où l'on pesait l'or, défirent Brennus et tuèrent ses soldats jusqu'au dernier (Liv. 5, 33-49; Pol. 1, 6; Justin. 6, 6). — 2) Chef des Gaulois qui envahirent la Macédoine et la Grèce en 280 et 279 av. J.-C. En 279 ils pénétrèrent dans le S. de la Grèce, mais ils furent défaits près de Delphes; la plupart des soldats de Brennus périrent et lui-même mit fin à sa vie (Justin, 24, 6; Paus. 10, 19-33).

Breuni (-orum), peuple de Rhétie, établi dans le Tyrol (Hor. *Od.* 4, 14, 11; Plin. 3, 30; Ptol. 3, 20).

Briareus (voy. *Ægæon*).

Brigantes (-um), la plus puissante des tribus bretonnes; habitaient tout le pays au N. de l'île, depuis l'Abus (Humber) jusqu'au retranchement romain, à l'exception du S.-E. du Yorkshire, qui était habité par les Parisii. Les Brigantes habitèrent ensuite la plus grande partie du Yorkshire, tout le Lancashire, le Durham, le Westmoreland et le Cumberland. Leur capitale était Eboracum. Ils furent conquis par Pétillius Céréalis, sous le règne de Vespasien. Il y eut aussi une tribu de Brigantes dans

le S. de l'Irlande, entre le Birgus (Barron) et la Dabrona (Blackwater) dans le pays de Waterford et de Tipperary.

Brigantinus (-i) lacus (lac de Constance), appelé aussi Venetus et Acronius, à travers lequel coule le Rhin; au S. habitaient les Helvetii; au S.-E. les Rætii et au N. les Vindelici (Amian. 15, 4).

Briseis (-idos), fille de Briseus, de Lyrnesse, tomba entre les mains d'Achille, à qui Agamemnon la ravit. De là la dispute des deux héros (voy. *Achelles*). Son véritable nom était Hippodamia (Hom. *Il.* 1, 2, et passim; Ovid. *Heroid.*; de *Art. am.* 3, 2 et 3; Propert. 2, 8, 20 et 22; Pausan. 5, 24; Hor. *Od.* 2, 4).

Britannia (-æ), l'île d'Angleterre et du Scotland, que l'on appelait aussi Albion; l'Hibernia ou Ireland, dont il est ordinairement parlé comme séparée de la Bretagne, est quelquefois comprise sous le nom général d'*insulæ Britannicæ*, dénomination qui comprenait aussi les petites îles autour de la côte de la Grande-Bretagne. Les Bretons étaient Celtes et appartenaient à la branche dite Cymry. Leurs usages et coutumes étaient en général les mêmes que chez les Gaulois; mais, séparés plus que ces derniers des peuples civilisés, ils conservèrent la religion celtique avec plus de pureté; le druidisme, selon César, passa de Gaule en Bretagne. Les Bretons conservèrent aussi plusieurs des coutumes barbares des Celtes. Ils peignaient leurs corps avec une couleur bleue, extraite de la guède, pour se rendre plus terribles dans la bataille; ils avaient les femmes en commun. En dernier lieu les Belges, quittant la Gaule, vinrent s'établir au S. et à l'E., sur les côtes, et refoulèrent les Bretons dans l'intérieur de l'île. Ce ne fut qu'assez tard que les Grecs et les Romains conquirent la Bretagne. A une époque reculée les Phéniciens visitèrent les îles Scilly et les côtes du Cornwall pour en tirer de l'étain, mais ils gardèrent leur secret; il transpara seulement qu'il y avait dans la partie septentrionale de l'Océan les îles de l'étain ou *Cassitérides*. La première connaissance positive que les Grecs eurent de la Bretagne leur fut donnée par des marchands de Marseille vers le

temps d'Alexandre le Grand et particulièrement à la suite du voyage de Pythéas qui fit presque le tour de la Bretagne. Depuis cette époque fut accréditée l'opinion que cette île avait la forme d'un triangle. Une autre méprise, qui se maintint longtemps, ce fut la position de ce pays relativement à la Gaule et à l'Espagne. Comme la côte N.-O. de l'Espagne était supposée s'avancer loin au N., et la côte O. de la Gaule se prolonger au N.-E., la partie inférieure de la Bretagne était considérée comme située entre la Gaule et l'Espagne. Les Romains pénétrèrent en Bretagne pour la première fois lors de l'invasion de César. Il débarqua deux fois en Bretagne (55 et 54 av. J.-C.), et, quoique la seconde fois il eût conquis la plus grande partie du S.-E. de l'île, il ne put cependant y faire un établissement fixe; après son départ les Bretons continuèrent de vivre indépendants. Les Romains ne firent pas de nouvelles tentatives de conquête pendant environ cent ans. Sous le règne de Claude (43 ap. J.-C.), ils débarquèrent de nouveau en Bretagne, et conquièrent le pays au S. de la Tamise. Ils étendirent successivement leur domination sur les autres parties de l'île; la grande victoire de Suétinius Paulinus (61) sur les Bretons, qui s'étaient révoltés sous la conduite de la reine *Boadicea*, affermit encore leur domination. Sous Vespasien, les Romains firent plusieurs expéditions heureuses contre les *Silures* et les *Brigantes*; la soumission du S. de la Bretagne fut enfin complétée par Agricola, qui en sept campagnes (78-84) soumit toute la partie de l'île vers le nord jusqu'au détroit de Forth (en Écosse) et jusqu'à la Clyde; entre ces deux points il s'éleva une série de forteresses pour protéger les possessions romaines contre les incursions des barbares du N. de l'Écosse. La partie romaine de la Bretagne fut alors appelée *Britannia Romana* et la partie septentrionale, habitée par les Calédoniens, fut dite *Britannia Barbara* ou *Caledonia*. Cependant les Romains reculèrent un peu vers le N. sous le règne d'Adrien et firent un rempart de gazon, depuis l'*æstuarium Ituna* (détroit de Solway) jus-

qu'à l'océan Germanique, qui forma la frontière N. de leur domination. Sous le règne d'Antonin le Pieux les Romains étendirent de nouveau leurs frontières jusqu'au point où les avait portées Agricola, et élevèrent un rempart qui unissait le détroit de Forth et la Clyde, dont les restes sont appelés *Grimes Dyke*. « Grime » en langue celtique signifie « grand, puissant ». Plus tard les Calédoniens forcèrent ce rempart; leurs dévastations nombreuses dans les possessions romaines obligèrent l'empereur Sévère à venir lui-même en Bretagne, 208. Il mourut dans l'île à Éboracum (York) en 211, après avoir élevé un solide rempart de pierres, depuis Solway jusqu'à l'embouchure de la Tyne, un peu au N. du rempart d'Adrien. Là s'arrêtèrent les conquêtes des Romains. Quand Dioclétien et Maximien résignèrent l'empire (305), la Bretagne tomba en partage à Constantius, qui mourut à Éboracum en 306; le fils de ce dernier, Constantin, prit dans l'île le titre de César. Bientôt après les Calédoniens, qui alors apparaissent sous les noms de Pictes et de Scots, forcent le rempart de Sévère; les Saxons ravagent les côtes de Bretagne; la puissance affaiblie des Romains était incapable de porter à la province une assistance efficace. Sous le règne d'Honorius, Constantin, qui avait été proclamé empereur en Bretagne (407), retira toutes les troupes romaines qui se trouvaient dans l'île, pour se rendre maître de la Gaule. Les Bretons furent alors laissés exposés aux ravages des Pictes et des Scots, et à la fin, en 447, ils appelèrent les Saxons à leur secours; ces derniers devinrent à leur tour maîtres de la Bretagne. Les possessions romaines formèrent jusqu'au règne de Sévère une seule province gouvernée par un lieutenant de l'empereur. Sévère divisa le pays en deux provinces, et Dioclétien en quatre.

Britannicus (-i), fils de l'empereur Claude et de Messaline; il était né en 42 apr. J.-C. Agrippine, la seconde femme de Claude, séduisit l'empereur, lui fit adopter son propre fils, Néron, et lui donna la prééminence sur Britannicus. Néron monta sur le trône en 54 et fit em-

poisonner Britannicus l'année suivante (Suet. *Claud.* 27; Tac. 60; *Ann.* 12, 25, 41; 13, 16, 17; Dio Cass. 60, 32).



Britannicus, fils de Claude,
mort en 55 ap. J.-C.

Brītōmartis (-is), nymphe de Crète, fille de Zeus (Jupiter) et de Carmé; elle fut aimée de Minos, qui la poursuivit neuf mois, jusqu'à ce qu'enfin elle se jeta dans la mer, où Artémis (Diane) la changea en déesse (Paus. 2, 30; 3, 14).

Brixellum (-i): Bregalla ou Brescella, ville sur la rive droite du Pô dans la Gaule Cisalpine, où l'empereur Othon se donna la mort.

Brixia (-æ), Brescia, ville de la Gaule Cisalpine sur la route de Comum à Aquileia; elle est traversée par la rivière Mella.

Brōmīus, surnom de Dionysus (Bacchus), c.-à-d. dieu bruyant, à cause de ses fêtes bruyantes (de βρέμω).

Brontes (voy. *Cyclopes*).

Bructēri (-orum), peuple de Germanie, établi sur les deux rives de l'Amisia (Ems) et s'étendant au S. jusqu'à la Luppia (Lippe). Les Bructères se joignirent aux Bataves dans leur révolte contre les Romains, 69 ap. J.-C. (Tac. *Ann.* 13, 56; *Hist.* 4, 21; 5, 18; Plin. *Ep.* 2, 7).

Brundusium ou **Brundisium (-i)**, Brindisi, ville de Calabre, sur un petit golfe de l'Adriatique, formant un excellent port, auquel la place devait son importance. La voie Appienne finissait à Brundusium, et c'était le lieu ordinaire où l'on s'embarquait pour la Grèce et pour l'Est. Elle fut conquise et colo-



Brindes.

nisée par les Romains, 245 av. J.-C. Le poète Pacuvius y était né, et Virgile y mourut à son retour de Grèce (Cas. *B. C.* 1, 25).

Bruttium (-i), **Bruttius** et **Bruttiorum ager**, plus ordinairement appelé Bruttii, du nom même des habitants: c'était l'extrémité S. de l'Italie, séparée de la Lucanie par une ligne tracée de l'embouchure du Laus à Thurii, et entourée des trois autres côtés par la mer. C'était le pays appelé anciennement OEnotria et Italia. La contrée est montagneuse, car les Apennins la traversent jusqu'au détroit de Sicile; elle contient d'excellents pâturages, et dans les vallées produit d'excellent blé, des olives et des fruits. Les premiers habitants de ce pays étaient les OEnotriens. Plus tard quelques Lucaniens, se séparant de leurs compatriotes, prirent possession du pays, et dès lors furent appelés Bruttii ou Brettii, qui, dans le langage des Lucaniens, signifie « rebelles. » Ce peuple n'habita que l'intérieur du pays; la côte était tout entière à des colonies grecques. A la fin de la seconde guerre punique, où les Bruttii avaient été les alliés d'Hannibal, ils perdirent leur indépendance et furent traités par les Romains avec une grande sévérité. Ils furent déclarés esclaves publics et employés comme licteurs ou serviteurs des magistrats.



Bruttium.

Brutus (-i), famille de la *gens Junia*.

1) L. Junius Brutus, fils de M. Junius et de Tarquinia, sœur de Tarquin le Superbe. Son frère aîné avait été mis à mort par Tarquin, et lui-même n'échappa au même sort qu'en feignant la folie: de là le surnom de Brutus. Quand Lucrece se fut poignardée, Brutus excita les Romains à chasser les Tarquins, après le bannissement desquels il fut élu consul avec Tarquinius Collatinus pour collègue. Il préféra son pays à ses enfants, dont il mit deux à mort, coupables d'avoir voulu ré-

tablir les Tarquins. Il tomba sur le champ de bataille la même année, en combattant contre Aruns, fils de Tarquin. Brutus est le grand héros des légendes sur l'expulsion des Tarquins. — 2) D. Junius Brutus, surnommé Gallæcus ou Callaicus, consul en 138, conquiert une grande partie de la Lusitanie. Ce fut de ses victoires sur les Gallæci qu'il tira son surnom. Il était le patron du poète L. Accius, et il était très-versé dans les littératures grecque et romaine. — 3) D. Junius Brutus, consul en 77, mari de Sempronia qui eut une intrigue avec Catilina. — 4) D. Junius Brutus, adopté par A. Postumius Albinus, d'où son nom de Brutus Albinus. Il fut consul en 99. Il servit sous César dans la Gaule et pendant les guerres civiles; cependant il prit part à la conspiration contre la vie de César. Après la mort de ce dernier (44), il se rendit dans la Gaule Cisalpine qui lui avait été promise par César et qu'il refusa de rendre à Antoine, qui obtint du peuple cette province. Antoine marcha contre lui et l'assiégea dans Modène jusqu'en avril 43, où les consuls Hirtius et Pansa, réunis à Octave, firent lever le siège. Brutus obtint seulement la vie sauve. Antoine se préparait à marcher contre lui par le N. avec une grande armée; Octave, qui avait déserté le sénat, devait l'attaquer par le S. Il fut trahi par Camillus, chef gaulois, et mis à mort par Antoine, 43. — 5) M. Junius Brutus, marié à Servilia, la belle-sœur de Caton d'Utique. En 77 il épousa la sœur de Lépide et fut mis à la tête des forces de la Gaule Cisalpine, où il fut tué par ordre de Pompée. — 6) M. Junius Brutus, appelé aussi Tyrannicide, fils du n° 5 et de Servilia. Il perdit son père, quand il n'avait encore que huit ans; son oncle Caton l'entraîna dans le parti aristocratique. Aussi, dans la guerre civile, 49, il suivit Pompée, le meurtrier de son père. Après la bataille de Pharsale, 48, il fut non-seulement pardonné par César, mais il en reçut de grandes marques de confiance et de faveur. César le fit gouverneur de la Gaule Cisalpine en 46 et préteur en 44 et lui promit le gouvernement de la Macédoine. Malgré tant de motifs de reconnaissance, il se laissa persuader par Cassius d'entrer dans la cons-

piration contre César, sous le prétexte illusoire de rétablir la république. Après le meurtre de César, Brutus resta quelque temps en Italie et alla ensuite prendre possession de son gouvernement de Macédoine. Il fut rejoint par Cassius, qui commandait en Syrie, et leurs forces unies furent opposées à celles d'Octavien et d'Antoine. Deux batailles furent livrées dans le voisinage de Philippes (42); dans la première Brutus fut vainqueur, quoique Cassius eût été vaincu; mais dans la deuxième Brutus fut défait et il mit fin à ses jours. L'épouse de Brutus, Porcia, était fille de Caton. Brutus fut un grand amateur des belles-lettres et de la philosophie, mais il paraît n'avoir eu que peu de jugement et d'originalité. Il écrivit plusieurs ouvrages qui tous ont péri. Il fut amicalement en correspondance avec Cicéron, qui lui dédia plusieurs de ses ouvrages et donna même le nom de Brutus pour titre à un de ses livres sur l'art oratoire.

Brÿgi (-orum) ou **Bryges (-um)**, peuple barbare dans le N. de la Macédoine. Les Phrygiens passèrent chez les anciens pour être une fraction de ce peuple, qui dans les temps primitifs émigra en Asie (voy. *Phrygia*).

Būbassus (-i), ancienne ville de Carie, à l'E. de Cnide; elle donna son nom à une baie (*Bubassius sinus*) et à la péninsule sur laquelle elle s'élève.

Būbastis (-is) ou **Bubastus (-i)**, capitale du nome appelée *Bubastites* dans la basse Égypte, sur le bord oriental de l'embouchure Pélusienne du Nil; elle fut le siège principal du culte de la déesse Bubastis, que les Grecs identifièrent avec Artémis (Diane).

Būcēphāla ou **-ia (-æ)** Jhelum : ville sur l'Hydaspe dans le N. de l'Inde, bâtie par Alexandre, après la bataille contre Porus, en mémoire de Bucéphale, qui y mourut après avoir fait toutes les campagnes. Ce cheval fut acheté 13 talents par Philippe, et personne ne pouvait le monter qu'Alexandre.

Bucephalus (-i), nom du cheval d'Alexandre (voy. *Bucephala*).

Būdīni (-orum), peuple scythe, qui habitait au N. des *Sauromatæ* dans les steppes méridionales de la Russie.

Bullis (-idis), ville d'Illyrie, sur la côte, au S. d'Apollonia.

Buprāsium (-i), ancienne ville d'Élis, mentionnée dans l'Iliade (2, 615).

Būra (-æ), une des douze villes d'Achaïe, détruite par un tremblement de terre, avec Hélice; mais plus tard elle fut rebâtie.

Burdigala (voy. *Bituriges*).

Burgundiones (-um) ou **Burgundii** (-orum), puissante nation de Germanie, établie originairement entre le Viadus (Oder) et la Vistule; de la même race que les Vandales et les Goths. Ils furent chassés de leur demeure primitive par les Gépides; la plus grande partie de cette tribu s'établit dans le pays baigné par le *Main*. Au V^e siècle, ils passèrent en Gaule où ils fondèrent le puissant royaume de Bourgogne. Leurs principales villes étaient Genève et Lyon.

Bursa (voy. *Plancus*).

Būsīrīs (-idis), 1) roi d'Égypte, qui sacrifiait des étrangers à Jupiter (Zeus), mais il fut tué par Hercule. — 2) ville de la basse Égypte, bâtie au milieu du Delta, sur la rive occid. du Nil; elle avait un grand temple d'Isis, dont on voit encore les ruines.

Būthrōtum (-i) (Butrinto), ville d'Épire et florissant port de mer, sur une petite péninsule, en face de Corcyre.

Būtō, 1) divinité égyptienne, nourrice d'Horus et de Bubastis, enfants d'Osiris et d'Isis, qu'elle sauva de la poursuite de Typhon en les cachant dans l'île flottante de Chemnis. Les Grecs l'identifièrent avec Léto (Latone) et la représentèrent comme la déesse de la nuit. — 2) ville de la basse Égypte, près de l'embouchure Sébennytique du Nil, sur le lac Buto. Elle était célèbre par un oracle de la déesse Buto, en l'honneur de laquelle on célébrait une fête tous les ans.

Buxentum (-i): Policastro, originairement *Pyxus*, ville sur la côte occid. de la Lucanie et sur le Buxentius; fondée par Micythus, tyran de Messine, 471 av. J.-C. et plus tard colonie romaine.

Byblis (-idis), fille de Milétus et d'Idothéa; aime son frère Caunus, qu'elle poursuit à travers diverses contrées, jusqu'à ce qu'enfin, excédée de fatigue, elle fut changée en fontaine.

Byblus (-i): Jebeil, ville très-ancienne sur la côte de Phénicie, entre Béryte et Tripolis, un peu au N. de la rivière Adonis; elle était le centre principal du culte d'Adonis.

Byrsa (-æ), citadelle de Carthage.

Byzacium (-i) ou **Byzacena regio** (la partie S. de la régence de Tunis), partie méridionale de la province romaine d'Afrique.

Byzantium (-i) (Constantinople), ville sur le Bosphore de Thrace, fondée par les Mégariens en 656 av. J.-C.; son nom dérive, dit-on, de Byzas, fondateur de la colonie et fils de Poséidon (Neptune). Elle était située sur deux montagnes; elle avait 40 stades de circonférence, et sa citadelle était sur l'emplacement du sérail actuel. Sa position favorable (car elle commandait l'entrée du Pont-Euxin) rendait cette place d'une grande importance commerciale. Une nouvelle ville fut bâtie sur son emplacement (330) par Constantin, qui en fit une des capitales de l'empire et changea son nom en celui de *Constantinopolis*.



Byzantium.

C

Cabalia (-æ), petit district de l'Asie Mineure, entre la Lycie et la Pamphylie, avec une ville de même nom.

Cabellio (-ōnis), Καβαλλίον, Strab. p. 179, Cavaillon, v. de la Gaule sur la *Druentia* (Durance), sur une route entre *Vapincum* (Gap) et *Arelate* (Arles). C'était une v. des *Cavares*, sur la rive orientale du Rhône; Pline (3, 4) l'appelle *Oppidum Latinum*, et Ptolémée, une colonie.



Cabellio.

Cabillōnum (-i), ville des *Ædui* sur l'Arar (Saône) dans la Gaule Lyonnaise, auj. Chalon sur Saône, *Cæs. B. G.* 7, 42, 90.

Cābīra (-ōrum), τὰ Κάβειρα, Cabires, v. du Pont, sur les frontières de l'Arménie. Mithridate, qui en fit souvent sa résidence, y fut battu par Lucullus, 71 av. J.-C.

Cābīri (-ōrum), Κάβειροι, les Cabires, divinités mystérieuses honorées d'un culte dans diverses parties de l'ancien monde. On ne sait rien de précis sur leur nom, leur caractère, leur nature et leur origine. Les honneurs divins leur étaient rendus à Samothrace, à Lemnos, à Imbros, et leurs mystères étaient célébrés à Samothrace avec une grande pompe. Les Cabires étaient aussi honorés à Thèbes, Anthédon, Pergame et ailleurs (*Herodot.* 2, 51; *Strab.* 10, etc.; *Pausan.* 9, 22, etc.; *Cic. de N. D.* 1; voy. Schelling, sur les divinités de Samothrace, et surtout le savant travail de M. Rossignol, sur les origines religieuses de la métallurgie, dans le *Journal général de l'Instr. publ.* 1862, p. 130, 171, 238, etc.). Les fêtes célébrées en leur honneur s'appelaient Cabiries.

Cācus (-i), fils de Vulcain, était un énorme géant, qui habitait une caverne du mont Aventin et pillait le pays environnant. Quand Hercule vint en Italie avec les bœufs qu'il avait dérobés à Géryon en Espagne, Cacus enleva une partie de ce bétail pendant le sommeil du héros, et, comme il avait emmené ces animaux dans sa caverne en les tirant par la queue et les faisant marcher à reculons, il était impossible de découvrir leur trace. Mais, quand le troupeau passa devant la caverne, les bœufs volés se mirent à beugler et furent ainsi découverts. Hercule tua Cacus. En l'honneur de cette victoire, Hercule éleva un monument nommé *Ara Maxima*, qui existait encore à Rome plusieurs siècles après (*Ovid. Fast.* 1, 551; *Virg. Æn.* 8, 194; *Prop.* 4, 10; *Juven.* 5, 125; *Liv.* 1, 7; *Dion. Hal.* 1. 9).

Cādi (-orum), ville de la Phrygia Epictetus, sur les frontières de la Lydie.

Cadmea, voy. *Thebæ*.

Cadmus (-i), Κάδμος, 1) fils d'Agénor, roi de Phénicie, et de Telephassa,

et frère d'Europe. Une autre légende le fait naître à Thèbes en Égypte. Quand Jupiter enleva Europe et l'emmena en Crète, Agénor envoya Cadmus à la recherche de sa sœur, lui enjoignant de ne point revenir sans elle. Ne pouvant la retrouver, Cadmus s'établit en Thrace; mais, ayant consulté l'oracle de Delphes, il reçut du dieu l'ordre de suivre une vache qu'on lui dépeignit et de fonder une ville à l'endroit où elle tomberait de fatigue. Cadmus trouva la vache en Phocide, et la suivit en Béotie, où elle s'arrêta épuisée, à l'endroit où Cadmus bâtit *Cadmea*, qui fut plus tard la citadelle de Thèbes. Voulant offrir cette vache en sacrifice à Minerve, il envoya quelques-uns de ses compagnons puiser de l'eau à la source voisine consacrée à Mars. Mais cette source était gardée par un dragon, fils de Mars, qui dévora les envoyés de Cadmus. Cadmus tua le dragon, et, sur l'avis de Minerve, sema les dents du monstre. Il en naquit aussitôt des hommes armés, nommés *Sparti* (σπείρω) c.-à-d. hommes semés, qui s'entretenaient, à l'exception de cinq, qui furent les ancêtres des Thébains. Minerve assigna à Cadmus le gouvernement de Thèbes et Jupiter lui donna pour femme Harmonia. La solennité du mariage fut honorée par la présence de tous les dieux de l'Olympe dans la Cadmea. Cadmus donna à Harmonia le fameux péplum et le collier qu'il avait reçus de Vulcain ou d'Europe, et il eut d'elle Autonoé, Ino, Sémélé, Agavé, Polydore et, plus tard, Illyrius. A la fin, Cadmus et Harmonia furent changés en serpents et reçus par Jupiter aux champs Élysées. On attribue à Cadmus l'introduction en Grèce de l'alphabet phénicien de seize lettres (*Ovid. Met.* 3 fab. 1, 2, etc.; *Herodot.* 2, 49; 4, 147; *Hygin. Fab.* 6, 76; 155; *Diod. Sic.* 1, etc.; *Pausan.* 9, 5, etc. *Hesiod. Theog.* 937, etc.). — 2) Cadmus de Milet, le plus ancien historien ou logographe grec, vivait vers 540 av. J.-C. (*Diod.* 1; *Dionys. Hal.* 2; *Clement. Alex.* 3; *Strab.*; *Plin.* 5, 29).

Cādurci (-ōrum), peuple de la Gallia Aquitanica, dans la province appelée plus tard le Querci (corruption de *Cadurci*). Leur capitale était *Divona*,

plus tard *Civitas Cadurcorum*, auj. Cahors, où l'on trouve des restes d'un amphithéâtre et d'un aqueduc romain (*Cæs. B. G.* 7, 4; *Plin.* 4, 19).

Cādūsii (-ōrum) ou **Gelæ** (-ārum), puissante tribu scythique dans les montagnes situées au S.-O. de la mer Caspienne, sur les frontières de la *Media Atropatene*.

Cadytis. Selon Hérodote (2, 159) c'était une grande ville des Syriens de Palestine, presque aussi considérable que Sardes. Elle fut prise par Nécho, roi d'Égypte, après la défaite des Syriens à Magdolus. Il est aujourd'hui parfaitement établi que par Cadytis il faut entendre Jérusalem, et que la bataille mentionnée par Hérodote est celle où Nécho battit et tua le roi Josiah à Mègiddo (608 av. J.-C.).

Cæcilia (-æ), — 1) *Caia*, nom romain de *Tanaquil*, femme de Tarquin l'Ancien. — 2) *Metella*, fille de L. Metellus Dalmaticus, consul l'an 119 av. J.-C., fut mariée d'abord à M. Æmilius Scaurus, consul en 115, puis au dictateur Sylla. — 3) fille de T. Pomponius Atticus, appelée *Cæcilia*, parce que son père prit le nom de son oncle Q. Cæcilius, qui l'avait adopté. Elle épousa M. Vipsanius Agrippa (voy. *Atticus*).

Cæcilius (-i), *Metellus*, nom d'une très-étendue et très-célèbre famille plébéienne qui se distingua particulièrement dans le troisième siècle av. J.-C. (voy. pour le détail des personnages de cette famille l'article *Metellus*). — 1) Q. Cæcilius, riche chevalier romain qui adopta son neveu Atticus par testament et lui laissa une fortune de 10 millions de sesterces. — 2) *Cæcilius Calactinus*, rhéteur grec qui vivait à Rome du temps d'Auguste. — 3) *Cæcilius Staius*, Stace, poète comique romain, prédécesseur immédiat de Térence, était né dans la Gaule insubrienne, à Milan. Étant esclave, il porta le nom servile de Staius, qui, plus tard, apparemment lorsqu'il reçut la liberté, devint une sorte de surnom, et il fut dès lors connu sous les noms de Cæcilius Staius. Il mourut en 168 av. J.-C.

Cæcina (-æ), nom d'une famille de la ville de Volaterra en Étrurie, et probable-

ment dérivé de la rivière *Cæcina* qui traverse la ville. — 1) *A. Cæcina*, que Cicéron défendit dans un procès, 69 av. J.-C. — 2) *A. Cæcina*, fils du précédent, publia un libelle contre César et fut par suite envoyé en exil après la bataille de Pharsale, 48 av. J.-C. — 3) *A. Cæcina Alienus*, était questeur dans la Bétique, en Espagne, à la mort de Néron, et fut un des premiers à se joindre au parti de Galba. Il servit d'abord sous Galba, puis il passa du côté de Vitellius, et, trahissant ce dernier, il se joignit à Vespasien, contre lequel il conspira aussi. Il fut tué par ordre de Titus.

Cæcūbus ager, pays marécageux du Latium, qui s'étendait du golfe d'Amyclæ jusqu'à Fundi; il était renommé pour son vin du temps d'Horace (*Cæcūbum*, s.-ent. *vinum*). Du temps de Plin (14, 6), cette réputation avait entièrement disparu.

Cæcūlus (-i), ancien héros italien, fils de Vulcain, passait pour le fondateur de Préneste (*Virg. Æn.* 7, 680).

Cæles, ou **Cælius Vibenna**, vint, dit-on, à Rome, à la tête d'une armée étrusque, sous le règne de Romulus ou de Tarquin l'Ancien, et s'établit avec ses troupes sur la colline appelée de son nom *Cælius mons*.

Cælia, **Cælium** ou **Celia** (Καλιζα ou Κελίζα) 1), v. dans le S. de l'Apulie, mentionnée par Strabon et Ptolémée; située entre *Egnatia* et *Canusium*, sur la route directe de Brindes à Rome (*Strab.* VI, p. 282; *Ptol.* III, 1, § 73) auj. le village de Ceglie, à 5 milles au S. de Bari. — 2) autre v. de Calabre, à environ 27 milles à l'O. de Brindes et à 20 au N.-E. de Tarente; elle a conservé jusqu'à nos jours le nom de Ceglie et compte environ 6,000 habitants; elle est située sur une hauteur à 12 milles en-

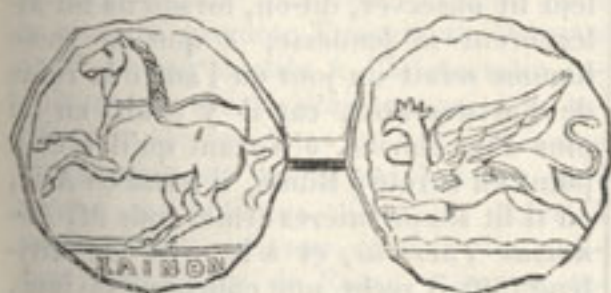


Cælia.

viron de l'Adriatique (Mommsen, *Unter-Ital. Dialekte*, p. 62; Tomasi, *Bullet. dell' Inst.* 1834, p. 54, 55). C'est évidemment la *Cælia* indiquée par Pline (III, 11, 16), en même temps que Lupiæ et Brundisium, parmi les villes de Calabre.

Cælius ou **Cælius Mons**, voy. *Roma*.

Cæna, v. de Sicile, mentionnée seulement dans l'Itinéraire d'Antonin, où le nom est écrit *Cena*, et où elle est donnée comme située sur la côte S.-O. de l'île, à 18 milles à l'O. d'Agrigente (*Itin. Anton.*, p. 88).



Cæna.

Cæneus (-eos ou -ei), Cænée, un des Lapithes, fils d'Élatus ou de Coronus, était dans l'origine une fille nommée *Cænis* (-idis), qui fut aimée de Neptune et changée par ce dieu en un jeune homme invulnérable. Dans le combat entre les Lapithes et les Centaures aux noces de Pirithoüs, il fut enseveli par les Centaures sous une masse d'arbres, parce qu'ils ne pouvaient le tuer; mais il fut alors métamorphosé en oiseau. Aux enfers Cænée recouvra sa première forme féminine (Ovid. *Met.* 12, 172 et suiv.; 470 et suiv.; Virg. *Æn.* 6, 447).

Cæni ou **Cænici**, peuple thrace, entre la mer Noire et le Panysus.

Cænina (-æ), ancienne ville sabine du Latium, sur la route de Tibur; sous son roi Acron, elle fit la guerre contre les Romains, mais elle succomba et ses habitants furent transplantés à Rome (Liv. 1, 9 et suiv.).

Cænis (voy. *Cæneus*).

Cæpio, **Cn. Servilius**, consul l'an 106 av. J.-C., fut envoyé dans la Gaule Narbonnaise, pour s'opposer aux Cimbres. En 105, il fut défait par les Cimbres, avec le consul Cn. Mallius ou

Manlius; 80,000 soldats et 40,000 suivants d'armée, périrent, dit-on, dans cette rencontre. Cépion échappa au carnage. Mais dix ans après (95) il fut traduit en justice, par le tribun C. Norbanus, pour rendre compte de sa conduite dans la guerre. Condamné, il fut jeté en prison, où il mourut selon qqs-uns. Mais il est plus généralement établi qu'il s'échappa de prison, et vécut en exil à Smyrne (Just. 32-3; Paterc. 2-12).

Cære (Cervetri), appelée par les Grecs *Agylla* (*Agyllina urbs*, Virg.). Ville d'Étrurie, située sur une petite rivière à l'O. de Véies, et à 50 stades de la côte. C'était une ancienne cité pélasgique, cap. du cruel Mézence, et plus tard une des 12 cités étrusques, avec un territoire qui s'étendait probablement aussi loin que le Tibre. Dans les premiers temps, Cære était étroitement unie à Rome; et, quand cette dernière ville fut prise par les Gaulois (390 av. J.-C.), Cære donna asile aux Vestales. Les Romains, par reconnaissance, conférèrent, dit-on, aux Cérètes, la franchise romaine, sans le droit de suffrage, bien qu'il soit assez probable que les Cérètes jouissaient antérieurement de cet honneur; les Cérètes paraissent avoir été la première classe de citoyens romains exclue du droit de suffrage. Ainsi, quand un citoyen romain était chassé de sa tribu par les censeurs, et renvoyé dans la classe des *Ærarii*, on disait qu'il devenait Cérète, puisqu'il avait perdu le droit de suffrage. De là vient que nous trouvons les expressions *in tabulas cæritum referre*, et *ærarium facere*, employées comme synonymes (Virg. *Æn.* 8 et 10; Liv. 1, 2; Strab. 5).

Cæsar (-ãris), nom d'une famille patricienne, de la *gens Julia*, qui faisait remonter son origine à *Iulus*, fils d'Énée. Diverses étymologies de ce nom sont données par les écrivains anciens. Mais il se rattache probablement au mot latin *Cæ-sa-ries* et au sanscrit *Késa* (chevelure): car il est conforme aux habitudes romaines que le surnom donné à un individu rappelle quelque particularité extérieure de sa personne. Ce nom fut pris par Auguste comme fils adoptif du dictateur *C. Julius Cæsar*, et transmis par Auguste à son fils adoptif Tibère.

Il continua d'être porté par Caligula, Claude et Néron, comme membres, soit par adoption, soit par descendance féminine, de la famille de César. Mais, bien que la famille se fût éteinte avec Néron, les empereurs qui succédèrent retinrent toujours ce nom comme faisant partie de leur titre; et il était d'usage de le placer devant leur propre nom, comme, par exemple : *Imperator Cæsar Domitianus Augustus*. Lorsque Adrien adopta *Ælius Verus*, il lui permit de prendre le titre de César; et, à partir de cette époque, bien que le titre d'Augustus continuât d'être donné au prince régnant, celui de César fut maintenu à la seconde personne de l'État, et à l'héritier présomptif du trône. — 1) *L. Julius Cæsar*, consul, l'an 90 av. J.-C., combattit contre les *Socii* (guerre sociale), et, dans le cours de la même année, proposa la loi *Julia de Civitate*, qui maintenait le droit de cité aux Latins et aux alliés (*Socii*) demeurés fidèles à Rome. Il fut censeur en 89; il appartenait au parti aristocratique, et fut mis à mort par Marius, en 87. — 2) *C. Julius Cæsar Strabo Vopiscus*, frère du n° 1, fut édile curule en 90, candidat au consulat en 88, et mis à mort avec son frère par Marius en 87. Il fut un des principaux orateurs et poètes de son temps, et un des interlocuteurs dans le dialogue de Cicéron, *de Oratore*. — 3) *L. Julius Cæsar*, fils du n° 2, et oncle par sa sœur Julia de M. Antoine le triumvir. Il fut consul en 64, et appartenait, comme son père, au parti de l'aristocratie. Il paraît avoir abandonné plus tard ce parti. Nous le trouvons en Gaule, en 52, parmi les lieutenants de César, et il l'est encore en Italie, durant la guerre civile. Après la mort de César (44), il se mit, avec le sénat, en opposition avec son neveu Antoine, et fut en conséquence proscrit par ce dernier en 43; mais il obtint son pardon, par l'influence de sa sœur Julia. — 4) *L. Julius Cæsar*, fils du n° 3, ordinairement distingué de son père par l'addition à son nom du mot *filius* ou *adolescens*. Il s'unit à Pompée, lorsqu'éclata la guerre civile en 49, et fut envoyé par Pompée à César, avec des propositions de paix. — 5) *C. Julius Cæsar*, le dicta-

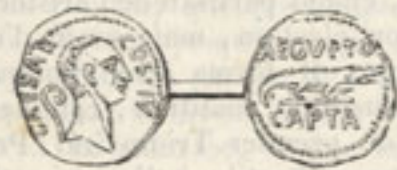
teur, était né le 12 juillet, de l'an 100, sous le consulat de *C. Marius* (6^e) et de *L. Valerius Flaccus*; il était par conséquent plus jeune de six ans que Pompée et Cicéron. César était entièrement lié au parti populaire, par le mariage de son aieule Julia avec le grand Marius, et, en 83, n'étant encore âgé que de dix-sept ans, il épousa Cornélia, fille de L. Cinna, chef principal du parti de Marius. Sylla lui ordonna de répudier sa femme, mais il refusa de lui obéir, et fut proscrit. Il se cacha pendant quelque temps dans le pays des Sabins, jusqu'à ce que ses amis eurent obtenu son pardon de Sylla, qui leur fit observer, dit-on, lorsqu'ils lui alléguèrent sa jeunesse, « que ce jeune homme serait un jour ou l'autre la ruine de l'aristocratie, car il y avait en lui plus d'un Marius. » Voyant qu'il n'était point en sûreté à Rome, il passa en Asie, où il fit ses premières armes sous *M. Minucius Thermus*, et à la prise de Mitylène (80) il reçut une couronne civique, pour avoir sauvé la vie à un compagnon d'armes. A la mort de Sylla, en 78, il retourne à Rome et, l'année suivante, acquiert une grande renommée comme orateur, bien qu'il n'eût encore que vingt-deux ans, dans le procès qu'il intenta à *Cn. Dolabella*, à cause de ses exactions dans sa province de Macédoine. Pour se perfectionner dans l'art oratoire, il résolut d'aller étudier à Rhodes, sous Apollonius Molo, mais pendant son voyage il fut pris par des pirates, et n'obtint sa liberté que moyennant une rançon de 50 talents. A Milet, il équipa quelques vaisseaux, battit les pirates, et, les emmena prisonniers à Pergame, où il les mit en croix, supplice dont il les avait souvent menacés en plaisantant, lorsqu'il était en leur pouvoir. De retour à Rome, il employa toute son énergie à gagner la faveur du peuple. Ses libéralités n'avaient pas de bornes, et, comme sa fortune privée n'était pas considérable, il eut bientôt contracté des dettes énormes. Mais il atteignit son but, devint le favori du peuple, et fut élevé par lui, successivement, aux plus hautes dignités de l'État. Il fut questeur en 68, édile en 65, dépensa alors d'énormes sommes d'argent en jeux publics et en construc-

tions, et fut élu grand pontife en 63. Dans les débats qui eurent lieu dans le sénat, sur la peine à infliger aux complices de Catilina, il s'opposa à leur exécution, par un discours très-habile, qui fit une telle impression que leur vie eût été épargnée, sans la réplique de Caton. En 62, il fut préteur, et l'année suivante il passa comme propréteur dans l'Espagne ultérieure, où il remporta des victoires signalées sur les Lusitaniens. A son retour à Rome, il fut élu consul avec Bibulus, chaud partisan de l'aristocratie. Après son élection, mais avant d'entrer en charge, il forma avec Pompée et M. Crassus une coalition, connue sous le nom de premier Triumvirat. Pompée était devenu hostile à l'aristocratie depuis que le sénat s'était opposé à la ratification de ses actes en Asie, et à une distribution de terres qu'il avait promise à ses vétérans. Crassus, grâce à ses immenses richesses, était le plus puissant personnage de Rome, mais un ennemi personnel de Pompée. Ils furent réconciliés par l'intermédiaire de César, et tous les trois convinrent de se soutenir mutuellement et de partager entre eux la puissance publique. En 59, César fut consul, et, soutenu par Pompée et Crassus, il put faire passer toutes ses mesures. Bibulus, de qui le sénat avait tant attendu, ne put faire aucune opposition efficace, et, après de vains efforts pour résister à César, il se retira dans sa maison, et ne reparut plus en public, jusqu'à l'expiration de son consulat. César continua de prendre des mesures qui lui assurèrent l'affection des plus pauvres citoyens, des chevaliers et du puissant Pompée. Cela fait, il lui fut facile d'obtenir pour lui-même les provinces qu'il désirait. Par un vote du peuple, proposé par le tribun Vatinius, les provinces de la Gaule Cisalpine et l'Illyricum furent assurées à César, avec trois légions pour cinq ans; et le sénat ajouta à son gouvernement la province de la Gaule Transalpine, avec une autre légion pour cinq ans aussi, parce qu'il voyait qu'une proposition allait être faite au peuple à cette fin, s'il ne prenait lui-même l'initiative. César prévint que les luttes entre les différents partis à Rome se termineraient peut-être

par l'épée, et il avait en conséquence résolu d'obtenir une armée qu'il pût s'attacher par des victoires et des récompenses. Dans le cours de la même année, il s'unit plus étroitement à Pompée, en lui donnant sa fille Julie en mariage. Durant les neuf années qui suivirent, César s'occupa de soumettre la Gaule. Il conquiert toute la Gaule Cisalpine, qui jusque-là avait été indépendante des Romains, à l'exception de la partie S.-E. appelée Provincia (la Provence). Il traversa deux fois le Rhin, et deux fois débarqua dans la Bretagne, auparavant inconnue des Romains. Sa première invasion en Bretagne eut lieu à la fin de l'été de 55, mais plutôt en vue d'acquérir quelques connaissances sur cette île par son observation personnelle, qu'avec l'intention d'en faire pour le moment la conquête permanente. Il partit du port Itius (probablement Wissant, entre Calais et Boulogne) et effectua son débarquement près du cap South-Foreland, après une lutte acharnée avec les indigènes. La dernière période de cette année l'obligea de retourner dans la Gaule, après un court séjour dans l'île. Cette année-là, conformément à ses conventions avec Pompée et Crassus, alors consuls, son gouvernement des Gaules et de l'Illyrie fut prolongé pour cinq ans, à savoir : du 1^{er} janvier 53 à la fin décembre 49. Durant l'année suivante (54), il envahit la Bretagne pour la seconde fois. Il débarqua dans l'île au même endroit, battit les Bretons dans une série d'engagements, et traversa la Tamise (*Tamesis*). Les Bretons se soumirent, et s'engagèrent à payer un tribut annuel. Mais leur soumission fut purement nominale. Les succès de César en Gaule excitèrent la jalousie de Pompée, et la mort de Julie, qui mourut en couches en 54, brisa un des faibles liens qui les unissaient. Pompée fut alors porté à se joindre au parti aristocratique, à l'aide duquel il espérait garder sa position de principal personnage dans le gouvernement de Rome. Le grand objet de ce parti était de retirer à César son commandement, et de l'obliger à rentrer à Rome comme simple particulier pour y briguer le consulat. César offrit de résigner son commandement, à

la condition que Pompée en ferait autant. Mais le sénat ne voulut se prêter à aucun compromis. En conséquence, le 1^{er} janvier 49, le sénat décréta que César devait licencier son armée, et que, s'il s'y refusait, il serait considéré comme ennemi de l'État. Deux des tribuns, Marc Antoine et Quintus Cassius, opposèrent leur veto à cette résolution, mais leur opposition fut réduite à néant, et ils allèrent chercher un refuge dans le camp de César. Sous prétexte de protéger les tribuns, César passa le Rubicon, qui séparait sa province de l'Italie, et marcha sur Rome. Pompée, à qui le sénat avait confié la conduite de la guerre, s'aperçut bientôt combien il avait compromis sa popularité et son influence. Ses propres troupes passaient par bandes du côté de son rival; toutes les villes de l'Italie, l'une après l'autre, ouvraient leurs portes à César, dont la marche fut un véritable triomphe. Cependant Pompée, avec les magistrats et les sénateurs, avait fui de Rome, dans le sud de l'Italie, et le 17 mars il s'embarqua pour la Grèce. César poursuivit Pompée jusqu'à Brindes, mais il ne put le suivre en Grèce, faute de vaisseaux. Peu de temps après, il partit pour l'Espagne, où les lieutenants de Pompée, Afranius, Pétréius et Varron, étaient à la tête d'une puissante armée. Après avoir défait Afranius et Pétréius, et reçu la soumission de Varron, César retourna à Rome, où il avait été, pendant ce temps, nommé dictateur par le préteur M. Lépидus. Il se démit de la dictature au bout de onze jours, après avoir tenu les comices consulaires, où lui-même et P. Servilius Vatia Isauricus furent nommés consuls pour l'année suivante. — Au commencement de janvier 48, César passa en Grèce, où Pompée avait réuni une armée formidable. Le début de la campagne fut d'abord favorable à Pompée; César fut repoussé devant Dyrrachium, avec une perte considérable, et obligé de se retirer en Thessalie. Une bataille décisive y fut livrée, dans les plaines de Pharsale, entre les deux armées, le 9 août 48. Pompée fut complètement battu, et s'enfuit en Égypte, poursuivi par César; mais il fut assassiné dans ce pays, avant l'arrivée de César

(voy. POMPEIUS). A son arrivée en Égypte, César fut engagé dans une guerre, ordinairement désignée sous le nom de guerre d'Alexandrie; elle eut sa cause dans la résolution prise par César, que Cléopâtre, dont les charmes l'avaient fasciné, partageât le trône avec son frère Ptolémée. Mais cette décision fut combattue par les tuteurs du jeune roi, et la guerre qui éclata alors ne se termina qu'à la fin de mars 47. Ce fut bientôt ensuite que



Jules César.



Jules César.

Cléopâtre eut un fils de César (voy. CÆSARION). César retourna à Rome, par la Syrie et l'Asie Mineure, et dans sa marche à travers le Pont il attaqua Pharnace, fils de Mithridate le Grand, qui avait secondé Pompée. Il défait Pharnace, près de Zéla, avec tant de facilité qu'il informa le sénat de sa victoire en ces termes : « *Veni, vidi, vici*, je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu. » Il arriva à Rome en septembre 47, et, avant la fin du mois, il faisait voile pour l'Afrique, où Scipion et Caton avaient réuni une nombreuse armée. Cette guerre se termina par la défaite de l'armée des Pompéiens, à la bataille de Thapsus, le 6 avril 46. Caton, ne pouvant défendre Utique, se donna la mort; César retourna à Rome à la fin de juillet. Il fut alors le maître incontesté du monde romain, mais il usa de sa victoire avec la plus grande modération. Bien différent des autres vainqueurs dans les guerres civiles, il pardonna généreusement à tous ceux qui avaient porté les armes contre lui, et déclara qu'il ne faisait aucune différence entre Pompéiens

et Césariens. La clémence était un des traits les plus brillants de son caractère. Une des mesures les plus importantes qu'il prit cette année-là (46) fut la réforme du calendrier.

Comme l'année romaine était alors de trois mois en avance sur le temps réel, César ajouta 90 jours à cette année, qui se composa ainsi de 445 jours, et il prévint le retour de semblables erreurs, pour l'avenir, en réglant l'année sur le cours du soleil. — Cependant les deux fils de Pompée, Sextus et Cnéius, avaient réuni une nouvelle armée en Espagne. César partit pour l'Espagne vers la fin de l'année, et mit fin à la guerre par la bataille de Munda, livrée le 17 mars 45, et dans laquelle l'ennemi ne céda qu'après la résistance la plus opiniâtre. Cnéius Pompée fut tué peu de temps après, mais Sextus parvint à s'échapper. César revint à Rome, en septembre, et y fit une entrée triomphale. En possession du pouvoir royal, il souhaitait maintenant d'obtenir le titre de roi, et Antoine, en conséquence, lui offrit le diadème, publiquement, pendant la fête des Lupercales (15 février). Mais, voyant que cette proposition n'était pas favorablement accueillie par le peuple, il la refusa pour le moment. Toutefois la puissance de César n'était pas vue sans envie; l'aristocratie romaine résolut de se débarrasser de lui par un assassinat. La conspiration contre la vie de César avait été ourdie par Cassius, ennemi personnel de César, et plus de soixante personnes étaient complices. Un grand nombre d'entre elles avaient été élevées par César à la richesse et aux honneurs. Quelques-unes même, comme Marcus Brutus, vivaient avec lui dans les termes de la plus intime amitié. Il a été d'usage, dans les écoles des rhéteurs, de parler du meurtre de César, comme d'une action glorieuse, et de représenter Brutus et Cassius comme des patriotes; mais il faut arracher le masque à ces prétendus amis de leur pays, qui songeaient fort peu à la république, et beaucoup à eux-mêmes, et leur but en assassinant César était de s'emparer du pouvoir pour eux et leur parti. César eut plus d'un avertissement du sort qui l'attendait, mais il

n'en tint pas compte, et tomba sous les poignards de ses assassins, le jour des Ides, c'est-à-dire le 15 de mars 44. A un signal convenu, les conjurés l'entourèrent. Casca frappa le premier coup, et les autres tirèrent tranquillement leur glaive et l'attaquèrent; César se défendit d'abord, mais, quand il vit que Brutus son ami et son favori avait aussi tiré son épée, il s'écria : *Tu quoque, Brute* (Et toi aussi, Brutus)! Il se couvrit le visage avec sa toge, et tomba percé de coups, aux pieds de la statue de Pompée. Jules César fut un des plus grands hommes de l'antiquité. Il avait été doué par la nature des talents les plus variés, et il s'était distingué par des succès extraordinaires dans les carrières les plus différentes. Pendant tout le cours de sa vie si remplie, il trouva le temps de s'occuper de littérature, et écrivit divers ouvrages, dont le plus grand nombre est perdu. La pureté de sa langue et la clarté de son style ont été célébrées par les anciens eux-mêmes, et éclatent dans ses commentaires (*Commentarii*), le seul ouvrage de lui qui nous soit parvenu. Ils renferment l'histoire des sept premières années de la guerre des Gaules, en sept livres, et celle de la guerre civile, jusqu'au commencement de la guerre d'Alexandrie, en trois livres. Ni l'un ni l'autre de ces deux ouvrages ne complète l'histoire de la guerre des Gaules et de la guerre civile. L'histoire de la première fut complétée dans un huitième livre, ordinairement attribué à Hirtius, et l'histoire de la guerre d'Alexandrie, d'Afrique et d'Espagne, a été écrite en trois livres séparés, qui sont aussi attribués à Hirtius, mais leur auteur est incertain (*voy.* Suétone et Plut. Dion; Appien; Orose; Diod., 16 et ecl. 31 et 37; Virg. *G.* 1. 466; Ovid. *Met.* 15, 782; Marcell. *Flor.*, 3 et 4). — *C. Cæsar* et *L. Cæsar*, fils de *M. Vipsanius Agrippa* et de Julie, et petits-fils



C. Cæsar et L. Cæsar, petits-fils d'Auguste.

d'Auguste. *L. Cæsar* mourut à Marseille, en se rendant en Espagne l'an 2 après J.-C., et *C. Cæsar*, en Lycie, l'an 4, d'une blessure qu'il avait reçue en Arménie.

Cæsaraugusta (-æ : *Zaragoza* ou *Saragosse*), plus anciennement *Salduba*, ville des Edetani, sur l'Èbre, dans l'Espagne Tarraconaise, colonisée par Auguste, l'an 27 av. J.-C.

Cæsārēa (-æ), nom donné à plusieurs villes de l'empire romain, en l'honneur de quelque César. 1) *C. ad Argeum*, primitivement *Mazāca*, et aussi *Euzēbia* (*Kesarieh*), une des plus anciennes villes de l'Asie Mineure, située au sud du mont Argæus, vers le centre de la Cappadoce. Quand cette contrée devint province romaine, sous Tibère, l'an 18, la ville reçut le nom de *Cæsarea*. Elle fut détruite par un tremblement de terre.



Cæsarea Mazaca.

— 2) *C. Philippi*, ou *Paneas* (*Banias*), ville de Palestine, au pied méridional du mont Hermon, sur le Jourdain, juste au-dessous de sa source, bâtie par le tétrarque Philippe, l'an 3 av. J.-C. Le roi Agrippa la nomma *Neronias*, mais elle perdit bientôt ce nom. — 3) *C. Palæstinae*, primitivement *Stratonis Turrus*, ville importante de Palestine, sur le bord de la mer, exactement au-dessus de la ligne frontière, entre la *Samaria* et la *Galilæa*. Elle fut entourée d'un mur et ornée de splendides constructions par Hérode le Grand (13 av. J.-C.) qui la nomma *Cæsarea*, en l'honneur d'Auguste. Il fit aussi creuser devant la ville un magnifique port. Sous les Romains, elle fut la capitale de la Palestine et la résidence du procurateur. — 4) *C. Mauretaniae*, d'abord *Iol* (*Cherchell*), ville phénicienne, sur la côte N. avec un port, résidence du roi *Juba*, qui la nomma *Cæsarea*, en l'honneur d'Auguste. Il y a encore plusieurs autres villes mieux connues sous un autre nom.

Cæsārion (-ōnis), fils de *C. Julius Cæsar* et de Cléopâtre, nommé d'abord Ptolémée, comme prince égyptien, était né l'an 47 av. J.-C. Après la mort de sa mère (an 50), il fut mis à mort par ordre d'Auguste (Suet. *Aug.* 17; *Cæs.* 52).

Cæsarodunum (-i : *Tours*), ville principale des *Turōnes*, ou *Turōni*, appelée plus tard *Turoni*, sur la Loire, dans la Gaule Lyonnaise.

Cæsia (-æ), forêt de la Germanie, entre la Lippe et l'Yssel.

Cāicus (-i), rivière de Mysie, a sa source dans le mont *Temnus*, et coule au-delà de Pergame, dans le golfe Cumméen.

Caiēta (-æ : *Gaeta*), ville du Latium, sur la côte de Campanie, située sur un promontoire de même nom, et sur une baie qui a reçu d'elle le nom de *Sinus Caietanus*. Elle possédait un excellent port, et tirait, disait-on, son nom de *Caieta*, la nourrice d'Énée (Virg. *Æn.* 7, 1).

Caiūs, jurisconsulte (voy. *Gaius*).

Caius Cæsar (voy. *Caligula*).

Cālāber (voy. *Quintus Smyrnaeus*).

Cālābria (-æ), la Calabre, presque île, dans le S.-E. de l'Italie, s'étendant de Tarente au promontoire Iapygien, formait une partie de l'Apulie.

Calacte (-es), était, dans l'origine, le nom d'une partie de la côte, et plus tard une ville, sur la côte N. de la Sicile, fondée par Ducétius, chef des Sicules, vers l'an 447 avant J.-C.



Calacté en Sicile.

Cālāgurrīs (-is : *Calahorra*), ville des *Vascones* dans l'Espagne Tarraconaise, près de l'Èbre, lieu de naissance de Quintilien.

Cālāis, frère de *Zetes* (voy. *Zetes*).

Calānus (-i), gymnosophe de l'Inde, qui se brûla vif, en présence des Macédoniens, trois mois avant la mort

d'Alexandre (323 av. J.-C.), à qui il avait prédit sa fin prochaine (Strab. 15; Cic. *Div.* 1-23; Arrien et Plut. *Alex.*; Val. Max. 1-8).

Cālātia (-æ : *Cajazzo*), ville du *Samnium*, sur la voie Appienne, entre Capoue et Bénévent.

Cālātīnus, A. Atilīus, consul, l'an 258 av. J.-C. et dictateur en 249, époque où il porta la guerre en Sicile : ce fut le premier dictateur qui commanda une armée hors de l'Italie.

Cālaurēa ou **ia** (-æ : *Poro*), petite île du golfe Saronique, sur la côte de l'Argolide, et vis-à-vis de Trézène, possédait un célèbre temple de Neptune, qu'on regardait comme un asile inviolable. Ce fut là que se réfugia Démosthène, pour échapper à Antipater, et qu'il s'empoisonna (322 av. J.-C.).

Calchas (-antis), fils de *Thestor*, le plus habile devin des Grecs devant Troie, les aida de ses conseils dans les circonstances critiques. Un oracle avait déclaré qu'il mourrait, s'il rencontrait un devin supérieur à lui : ce qui arriva à Claros, près de Colophon, où il rencontra le devin Mopsus, qui prédit des événements qui avaient échappé à Calchas. Celui-ci en mourut de chagrin. Après sa mort, il eut un oracle en Daunie.

Calē (-es : *Oporto*), ville et port des *Callæci* dans l'Espagne Tarraco-naise, à l'embouchure du *Durius* (Douro). On croit que de « Porto Cale » vient le nom du pays : « Portugal. »

Cālēdōnia. Voy. *Britannia*.

Cālēnus, Q. Fufius, tribun du peuple (av. J.-C. 61), qui réussit à sauver P. Clodius de la condamnation qui allait le frapper comme coupable d'avoir violé les mystères de la Bonne Déesse. Il fut préteur en 59, et de ce moment on le trouve partisan très-actif de César qu'il servit jusqu'à la mort du dictateur (44). Après cet événement Calenus alla se joindre à Antoine et eut ensuite le commandement des légions de ce dernier dans le nord de l'Italie.

Cāles (-is, ordin. au plur. **Cales, ium** : *Calvi*), v. principale des *Caleni*, peuple ausonien de Campanie, sur la voie Latine (*via Latina*); fut, dit-on,

fondée par Calais, fils de Borée, et appelée de là *Threicia* par les poètes; elle était fameuse pour son excellent vin.



Calès en Campanie.

Calètes (-um) ou **Calēti** (-orum), peuple de la Gaule Belgique, près de l'embouchure de la Seine.

Cālīgūla (-æ), empereur romain (ap. J.-C. 37-41), fils de Germanicus et d'Agrippine, était né l'an 12 ap. J.-C., et avait été élevé au milieu des légions de Germanie. Son véritable nom était *Caius Cæsar* et ses contemporains ne l'appelaient jamais que *Caius*; *Caligula* était un surnom que lui avaient donné les soldats, parce que, dans son enfance, il portait toujours de petites *caligæ*, chaussure militaire. Il gagna la faveur de Tibère, qui l'éleva aux honneurs et l'entretint dans l'espérance de lui succéder. A la mort de Tibère (37), qui fut ou causée ou hâtée par Caligula, ce dernier lui succéda sur le trône. Il fut salué par le peuple avec le plus grand enthousiasme comme le fils de Germanicus. Ses premiers actes annoncèrent un règne juste et bienfaisant. Mais à la fin du huitième mois sa conduite changea tout à coup. Après une maladie sérieuse, qui probablement affaiblit ses facultés mentales, il n'agit plus que comme un fou licencieux et sanguinaire. Dans sa folie il se fit lui-même élever un temple sous le nom de *Jupiter Latiaris* et nomma des prêtres chargés des soins de ce nouveau culte. Ses extravagances furent monstrueuses : un seul exemple donnera une idée de sa prodigalité et de sa cruauté. Il construisit un pont de bateaux entre *Baïæ* et *Puteoli*, sur une étendue d'environ 3 milles, et après l'avoir recouvert de terre il y bâtit des maisons. Quand il fut terminé, il donna un splendide banquet au milieu de ce pont, et, à la fin de la fête, il fit précipiter dans la mer bon nombre de con-

vives. Pour remplir le trésor, il épuisa l'Italie et Rome à force d'extorsions, puis il se rendit dans la Gaule (40), qu'il pillait dans tous les sens. Il se dirigea avec ses troupes vers l'Océan comme pour passer en Bretagne; il les fit ranger en bataille, puis il leur donna le signal de ramasser des coquillages, qu'il appelait les dépouilles de l'Océan conquis. Le monde romain se fatigua enfin de ce fou couronné. Quatre mois après son retour à Rome, le 24 janv. 41, il fut assassiné par *Cassius Chærea*, tribun de la cohorte prétorienne, Cornélius Sabinus et autres. Sa femme *Cæsonia* et sa fille furent également mises à mort (Dion; Suet. *Calig.*; Tac. *Ann.*).



Caligula.

Callaïci, Callæci. Voy. *Gallæci*.

Callatis (-is), v. de Mésie, sur la mer Noire, originairement colonie de Milet, et plus tard d'Héraclée.

Callias (-æ), et **Hipponicus (-i)**, noble famille athénienne, célèbre par son opulence. Ils jouissaient de la dignité héréditaire de porte-torches dans les mystères d'Éleusis, et prétendaient descendre de Triptolème. Le premier membre de cette famille qui acquit quelque célébrité fut Callias, qui combattit à Marathon (490). Il fut ensuite ambassadeur d'Athènes auprès d'Artaxerxès, et, suivant quelques relations, il négocia avec la Perse (449) un traité de paix des plus humiliants pour cette puissance. A son retour à Athènes, il fut accusé d'avoir reçu des présents et condamné à une amende de 50 talents (Herodt. 7, 151; Plut. *Arist.* 25; *Cim.* 13). Son fils Hipponicus fut tué à la bataille de Delium en 424 (Thuc. 3, 91). Ce fut sa femme divorcée et non sa veuve que Périclès épousa. Sa fille Hipparète épousa Alcibiade. Callias, fils de cet Hipponicus par la femme qu'épousa Périclès, dissipa tout son patri-

moine avec des sophistes, des parasites, des flatteurs et des femmes. La scène du *Banquet* de Xénophon, ainsi que celle du Protagoras de Platon, se rapporte à cette maison.

Callias, Athénien opulent, qui, à la condition d'épouser *Elpinicé*, sœur et femme de Cimon, délivra ce dernier de sa prison, en payant pour lui l'amende de 50 talents à laquelle son père Miltiade avait été condamné (Nep. et Plut. *Vie de Cimon*).

Callidromus ou **-um (-i)**, la partie du mont OËta, située le plus au S.-O., près des Thermopyles.

Callifæ, v. du Samnium, dont la position est incertaine.

Callimachus (-i), Καλλίμαχος, Callimaque, célèbre grammairien et poète d'Alexandrie, né à Cyrène en Afrique, vécut à Alexandrie sous Ptolémée Philadelphé et Ptolémée Evergète, et fut le principal conservateur de la fameuse bibliothèque d'Alexandrie, depuis environ l'an 260 av. J.-C. jusqu'à sa mort arrivée vers 240. Parmi ses disciples on compte Ératosthène, Aristophane de Byzance et Apollonius de Rhodes (il eut plus tard querelle avec ce dernier). Il a composé un grand nombre d'ouvrages sur une foule de sujets divers, mais nous ne possédons que quelques-uns de ses poèmes, qui révèlent plus de travail et d'érudition que de véritable génie poétique. *Ingenio non valet, arte valet*, a dit Ovide (*Ann.* 1, 15, 14). Voy. Cic. *Tusc.* 1, 84; Hor. *Ep.* 2, 2, 109; Quintil. 10, 1).

Callinus (-i), d'Éphèse, le plus ancien poète élégiaque grec, florissait probablement vers l'an 700 av. J.-C. On n'a de lui que quelques fragments conservés par Athénée et Stobée.

Calliöpe. Voy. *Musæ*.

Callipölis (-is), 1) v. sur la côte orientale de Sicile, non loin de l'Etna. — 2) (Gallipoli), v. de la Chersonèse de Thrace, en face de Lampsaque. — 3) v. d'Étolie (voy. *Callium*).

Callirrhöë (-ës), 1) fille d'Achéloüs et femme d'Alcméon; elle exigea de son mari qu'il lui donnât le peplum et le collier d'Harmonia qu'il dut reprendre à Ériphyle, sa première femme, au

moyen d'un mensonge qui lui coûta la vie (Pausan. 8, 24). Voy. *Alcmæon*. — 2) fille de Scamandre, femme de Tros, et mère d'Illus et de Ganymède.

Callirrhōē (-ēs), fontaine appelée plus tard *Enneacrunus* (ἐννεάκρουνος, c.-à-d. aux neuf sources, parce que ses eaux étaient distribuées en neuf canaux). C'était la plus célèbre d'Athènes; elle était située dans la partie S.-E. de la ville, et conserve encore son ancien nom de *Callirrhōē*.

Callisthēnēs (-is), d'Olymthe, parent et disciple d'Aristote, accompagna Alexandre le Grand en Asie. Il se rendit si insupportable à ce prince par la hardiesse et l'indépendance avec laquelle il lui exprima son opinion en plusieurs circonstances, qu'il fut accusé d'avoir trempé dans le complot ourdi par Hermolaüs contre la vie d'Alexandre; et, après avoir été tenu sept mois dans les fers, il fut mis à mort ou emporté par la maladie. Il avait écrit plusieurs ouvrages dont aucun ne nous est parvenu (Q. Curt. 8, 6; Plut. *Alex.*; Arrian. 4; Justin. 12, 6 et 7).

Callistō (-ūs; acc. -ō); Καλλιστώ, nymphe d'Arcadie, appelée de là *Nonacrina virgo*, de *Nonacris*, montagne d'Arcadie. Elle accompagnait Artémis (Diane) à la chasse. Elle fut aimée de Jupiter qui la métamorphosa en ourse, afin que Junon ne soupçonnât point son amour, mais Junon apprit la vérité et fit tuer Callisto par Diane dans une chasse. Jupiter plaça Callisto parmi les astres sous le nom d'*Arctos* (ourse). Elle avait eu de lui un fils nommé *Arcas*. Voy. *Arctos*.

Callisträtia (-æ), v. de Paphlagonie, sur les bords de l'Euxin.

Callium (-i), v. d'Étolie dans la vallée du Sperchius. Tite-Live (36, 30) la nomme *Callipölis*.

Calor (-ōris), riv. du Samnium, qui coule au-delà de Bénévent et se jette dans le Vulturne (Liv. 24, 14).

Calpē (-es : Gibraltar), 1) montagne dans le S. de l'Espagne sur le détroit qui sépare l'Atlantique et la Méditerranée. Cette montagne et celle d'*Abyla*, qui lui fait face sur la côte africaine, étaient appelées les Colonnes

d'Hercule (voy. *Abyla*). — 2) riv., promont. et v. sur la côte de Bithynie.

Calpurnia (-æ), fille de L. Calpurnius Piso, consul 58 av. J.-C., et dernière femme du dictateur César, qu'elle avait épousé en 59. Elle survécut à son mari.

Calpurnia gens, famille plébéienne de Rome, qui prétendait descendre de *Calpus*, fils de Numa (Plut. *Num.*). Elle se divisait en deux branches principales, celle des *Bibulus* et celle des *Piso*.

Calvīnus, Cn. Domitius (-i), tribun du peuple en 59 av. J.-C., lorsqu'il défendit Bibulus contre César, fut préteur en 59, et consul en 53, par l'influence de Pompée. Il prit une part active à la guerre civile parmi les généraux de César.

Cālŷcadnæ (-ārum), 1) deux petites îles près de la côte de la Troade. — 2) groupe d'îles de la côte de Carie, faisant partie des Sporades. La plus grande s'appela d'abord Calydna, puis Calymna, aujourd'hui Kalimno.

Cālŷcadnus (-i), riv. considérable de la *Cilicia Trachea*, navigable jusqu'à Séleucie, aujourd'hui Chiuk Sooyoo.

Cālŷdon (-ōnis), Καλυδών, ancienne ville d'Étolie, à l'O. de l'*Evenus*, dans le pays des Curètes, avait été fondée, dit-on, par *Ætolus* ou par son fils Calydon. Elle fut célèbre dans l'âge héroïque; mais dans les temps historiques il en est rarement fait mention. Ce fut dans les montagnes environnantes qu'eut lieu la fameuse chasse, dite de Calydon, contre le sanglier qui les infestait (voy. *Meleager*). Du temps de César elle fut fortifiée (Cæs. *B. G.* 3, 45), mais Auguste la détruisit et en transporta les habitants à *Nicopolis*. On voit encore les ruines des murs, des portes, de l'acropole et du théâtre. — Dans les poètes romains nous trouvons *Cālŷdonis*, la Calydonienne, c.-à-d. Déjanire, fille d'OEnée, roi de Calydon; Ov. *Met.* 9, 4. — *Calydonius heros*, le héros de Calydon, c.-à-d. Méléagre; *Calydonius amnis*, c.-à-d. l'Achéloüs, qui sépare l'Acarnanie et l'Étolie, parce que Calydon était la principale ville d'Étolie;

Calydonia regna, c.-à-d. l'Apulie, parce que Diomède, petit-fils d'OËnée, roi de Calydon, fut dans la suite roi d'Apulie (Apollod. 1, 8; Paus. 8, 45; Strab. 8; Hom. *Il.* 9, 577; Hygin. *Fab.* 174; Ovid. *Met.* 8, 4).

Cālypsō (-us; acc. -ō), Καλυψώ, nymphe, fille d'Atlas ou de l'Océan et de Téthys; elle régnait sur l'île d'Ogygie, dans la mer Ionienne, lorsqu'Ulysse fut jeté sur la côte par les vents contraires. Elle accueillit favorablement le héros, l'aima et s'efforça de se l'attacher à jamais en lui promettant l'immortalité. Ulysse refusa. Mais elle le retint sept ans auprès d'elle et ne le laissa partir pour regagner sa patrie que sur l'ordre formel de Jupiter (Hom. *Od.* 7 et 15; Hésiod. *Theog.* 360; Ovid. *de Pont.* 4, *Ep.* 18; *Am.* 2, 17; Propert. 1, 15).



Calypso
(tiré d'un vase peint).

Camalodūnum (Colchester), capitale des Trinobantes dans la Grande-Bretagne, et la première colonie romaine fondée dans l'île, par l'empereur Claude en 43 apr. J.-C. (*Tac. Ann.* 12, 32).

Cāmārīna (-æ), v. sur la côte S. de la Sicile, à l'embouchure de l'Hipparis, fondée par Syracuse, l'an 599 av. J.-C. Elle fut, quelque temps après, détruite par les Syracusains eux-mêmes, et, dans la première guerre punique, ayant été prise par les Romains, la plupart de ses habitants furent vendus comme esclaves. Il y avait près de la ville un lac que les habitants voulaient dessécher. L'oracle consulté répondit : *Μὴ κίνει Καμαρίναν, ἀκίνητο; γὰρ ἀμείνων* (Ne touche point à Camarine); mais ils ne tinrent pas

compte du conseil, et, par le dessèchement de ce lac, ils rendirent plus facile l'approche de l'ennemi. De là le proverbe : *Μὴ κίνει Καμαρίναν*, pour engager à éviter un péril (Hérod. 7, 154; Luc. *Pseudol.* 32; cf. Serv. sur Virg. *Æn.* 3, 700).



Camarina en Sicile.

Cambūni (-ōrum) montes, montagnes qui séparent la Macédoine et la Thessalie.

Cambysēs (-is), 1) père de Cyrus le Grand. — 2) second roi de Perse, succéda à son père Cyrus, et régna de 529 à 522 av. J.-C. En 525 il fit la conquête de l'Égypte; mais il échoua dans ses expéditions contre les Ammoniens et les Éthiopiens. A son retour à Memphis il traita les Égyptiens avec une cruauté inouïe; il insulta leur religion, et tua de ses propres mains leur bœuf Apis. Sa conduite ne fut pas moins tyrannique avec sa propre famille et les Perses en général. Il fit mettre à mort son frère Smerdis; mais un mage, qui ressemblait d'une manière frappante au prince assassiné, se fit passer pour lui et réclama le trône (voy. *Smerdis*). Cambyse partit aussitôt d'Égypte pour combattre ce prétendant, mais il mourut en Syrie, à l'endroit nommé Echatane, d'une blessure accidentelle à la cuisse (Herodt. 2, 1, 3, 2, 17, 26, 30; Justin. 1, 9; Val. Max. 6, 3).

Cāmēnæ (-ārum), les Camènes, nymphes prophétiques (*cano*, je prédis en vers), appartenant à l'ancienne religion de l'Italie, bien que des traditions plus récentes représentent leur culte comme introduit d'Arcadie en Italie et que quelques récits les identifient avec les Muses. La plus importante de ces déesses était *Carmenta* ou *Carmentis*, qui avait un temple au pied du mont Capitolin, et des autels près de la *porta Carmentalis*. Les traditions qui assi-

gnent à son culte une origine grecque établissent que son nom était primitivement *Nicostraté* et qu'elle fut la mère d'Évandre, avec lequel elle vint en Italie.

Cāmēria (-æ), ancienne v. du Latium, soumise par Tarquin l'Ancien.

Cāmērīnum ou **Cāmārīnum** (-i), anciennement **Camers** (-rtis : aj. Camerino), v. de l'Ombrie, sur les confins du Picenum, plus tard colonie romaine (Liv. 9, 36).

Cāmērīnus (-i), poète romain, contemporain d'Ovide, a composé un poème sur la prise de Troie par Hercule (Ovid. *ex Pont.* 4, 16, 19).

Cāmīcus (-i), anc. v. des *Sicani*, sur la côte S. de la Sicile, et sur une riv. de même nom; elle occupait l'emplacement où fut bâtie la citadelle d'Agrigente.

Cāmilla (-æ), fille de *Metabus*, roi de la v. volsque de *Privernum*, fut une des agiles suivantes de Diane, accoutumée à la chasse et à la guerre. Elle aida Turnus contre Énée, et, après avoir tué nombre de guerriers troyens, elle périt elle-même de la main d'Arms (Virg. *Æn.* 7, 803; 11, 453).

Cāmillus, **M. Furius**, un des plus grands héros de la république romaine. Il fut censeur en 403 av. J.-C., année où Tite-Live place, par erreur, son premier tribunat consulaire. Il fut tribun consulaire six fois et cinq fois dictateur. Dans sa première dictature (396), il remporta une victoire signalée sur les Falisques et les Fidénates, prit Véies, et rentra triomphalement à Rome. Cinq ans après (391), il fut accusé d'avoir fait une distribution coupable du butin pris sur les Véiens et s'exila volontairement à Ardée. L'année suivante (390) les Gaulois prirent Rome et allèrent assiéger Véies. Les Romains, retranchés au Capitole, rappelèrent Camille et le nommèrent dictateur en son absence. Camille leva une armée, attaqua les Gaulois et les défit complètement (voy. *Brennus*). Ses concitoyens le saluèrent du titre de second Romulus. En 367 il fut dictateur pour la cinquième fois, et, quoique octogénaire, il fit encore essuyer aux Gaulois une défaite complète.

Il mourut de la peste en 365. Camille fut le plus grand capitaine de son temps et le champion résolu de l'ordre des patriciens (Plut. *Cam.*; Liv. 5; Flor. 1, 13; Diod. 14; Virg. *Æn.* 6, 825).

Cāmīrus (-i), v. dorienne sur la côte O. de l'île de Rhodes, et la principale de l'île avant la fondation de Rhodes.

Campānia (-æ), district de l'Italie, dont le nom dérive de *campus* (plaine) ou plutôt du mot grec *καμπή* (courbure), à cause des nombreuses sinuosités de ses côtes. Il était séparé du Latium par le fl. *Liris*, et de la Lucanie, plus tard, par le fl. *Silarus*, bien qu'à l'époque d'Auguste il ne s'étendit pas au-delà du cap *Minerva*. A une époque encore plus ancienne, le territoire campanien, *ager Campanus*, ne comprenait que le pays qui environne Capoue. La Campanie est un terrain volcanique, circonstance à laquelle elle est principalement redevable de l'extraordinaire fertilité qui, dans l'antiquité, la faisait considérer et célébrer comme le plus riche et le plus beau pays du monde. La fécondité du sol, qui en certains endroits donne trois moissons par an, la beauté des sites, et la douceur du climat, dont la chaleur était tempérée par les délicieuses brises de la mer, lui valurent l'épithète de *Felix* (heureuse), qu'elle a conservée à juste titre. C'était en été la retraite favorite des nobles Romains, dont les villas couvraient une partie considérable de ses côtes, particulièrement dans le voisinage de *Baiæ* (Baia). Les premiers habitants du pays furent les *Ausones* et les *Osci* ou *Opici*. Ils furent fournis par les Étrusques, qui devinrent les maîtres de la plus grande partie de la contrée. Du temps des Romains, nous y trouvons, indépendamment de la population grecque de *Cumæ*, trois peuples distincts : 1) les *Campani* proprement dits, race mixte, composée d'Étrusques et des habitants primitifs du pays, établis le long de la côte depuis *Sinuessa* jusqu'à *Pæstum*. C'était la race dominante (voy. *Capua*). — 2) les *Sidicini*, peuple ausonien, dans le N.-O. du pays, sur les confins du *Samnium*. —

3) les *Picentini*, dans le S.-E. du pays (Strab. 5; Cic. *de Leg. agr.* 35; Justin. 20, 1, 22, 1; Plin. 3, 5; Mela, 2, 4; Flor. 1. 16).

Campi Raudii, plaine dans le N. de l'Italie, près de *Vercellæ*, où Marius et Catulus défirent les Cimbres, 101 av. J.-C.

Campus Martius, le champ de Mars, souv. appelé *Campus* tout court, partie N.-O. de la plaine située au coude formé par le Tibre, hors des murs de Rome. Le *circus Flaminius* donnait son nom à une partie de cette plaine. Le champ de Mars appartenait, dit-on, originellement aux Tarquins et il fut consacré à Mars après l'expulsion des rois. C'est là que la jeunesse romaine se livrait à ses exercices gymnastiques et militaires, et que se tenaient les comices par centuries. Plus tard il fut entouré de portiques, de temples et autres monuments publics. Il fut enclavé dans l'enceinte de Rome par Aurélien.



Personnification du Champ de Mars.
(Visconti, *Mus. Pio Clem.* vol. 6. tav. 1.)

Cănăcē (-es) entretenait avec son frère *Macareus* un commerce illégitime. Son père l'obligea, pour ce crime, à se donner la mort (Apollod. 1; Hygin. *Fab.* 238 et 247; Ovid. *Her.* 11; *Trist.* 2, 384).

Candācē (-es), reine des Éthiopiens de Méroé, envahit l'Égypte (22 av. J.-C.), mais elle fut repoussée et vaincue par Pétronius, gouverneur romain de l'Égypte. Son nom paraît avoir été commun à toutes les souveraines de l'Éthiopie (Plin. 6, 29; Dion. 54; Strab. 17).

Candaules, appelé aussi **Myrsi-**

lus, dernier roi Héraclide de Lydie. Il eut le fol amour-propre d'exposer sa femme nue aux regards de Gygès, un de ses ministres, afin qu'il pût de ses propres yeux juger de sa beauté. Cette imprudence lui coûta la vie. Sa femme, instruite du fait, engagea Gygès à le mettre à mort (Herodot. 1, 7; Plut. *Symp.*; Justin. 1, 7).

Candāvia (-æ), **Candāvii montes**, montagnes qui séparent l'*Illyricum* de la Macédoine, et que traversait la *via Egnatia*, frayée à travers un pays très-sauvage (Cæs. *B. C.* 3, 11, 79; Cic. *ad Att.* 3, 7, 3; Plin. 3, 23, 26).

Cănīdia (-æ), dont le véritable nom était *Gratidia*, était une courtisane napolitaine, aimée d'Horace. Ce poète ayant été quitté par elle, il se vengea de cet abandon en la livrant au mépris comme une vieille sorcière (Hor. *Epod.*).

Cănīs (-is), la constellation du « grand Chien. » L'astre le plus important de ce groupe d'étoiles était spécialement nommé *Canis* ou *Canicula* et aussi *Sirius*. Les Romains disaient proverbiallement « des jours caniculaires, *dies caniculares*, » pour dire « une température excessivement chaude, » parce que la Canicule se montrait à l'époque des grandes chaleurs. La constellation du « petit Chien » s'appelait *Procyon*, littér. l'Avant-Chien, *Antecanis*, parce que, en Grèce, cette constellation se lève avant le grand Chien. Quand le Bouvier, *Bootes*, devint l'astre d'Icare, *Icarius* (voy. *Arctos*), *Procyon* devint *Mæra*, le chien d'Icare.

Cannæ (-ārum), village de l'Apulie, situé dans une vaste plaine, et mémorable par la bataille où Annibal défit les Romains av. J.-C. 216 (Polyb. 3, 113 et suiv.; Liv. 22, 44; Flor. 2, 6; Plut. *Ann.*).

Cănōbus ou **Cănōpus (-i)**, v. importante sur la côte de la basse Égypte, à 2 milles géogr. à l'E. d'Alexandrie. Elle était près de l'embouchure la plus occidentale du Nil, appelée de là « bouche Canopique » (*Canopicum ostium*). Elle était fameuse par un grand temple de Sérapis, par son commerce et son luxe. Près de ses ruines a été bâtie la v.

d'Aboukir (Ital. 11, 433; Mela 1, 9; Strab. 17; Plin. 5, 31; Virg. *G.* 4, 247).

Cantabri (-ōrum), peuple farouche et belliqueux du N. de l'Espagne, borné à l'E. par les *Astures*, et à l'O. par les *Autrigones*. Ils furent soumis par Auguste après une lutte de plusieurs années, 25-19 av. J.-C. (Hor. *Od.* 2, 6 et 11).

Cantium (-i), district de la Gr.-Bretagne, maintenant nommé « Kent. » Il renfermait *Londinium*, Londres (Cæs. *B. G.* 5).

Cānūsium (-i : Canosa), v. importante de l'Apulie, sur l'Aufide, fondée, suivant la tradition, par Diomède. C'était, en tout cas, une colonie grecque, et, du temps d'Horace, on y parlait à la fois grec et osque. Elle était célèbre par ses mulets et ses manufactures de lainage. Mais l'eau lui faisait défaut (Liv. 25, 12; 22, 50-54; Hor. *Sat.* 1, 10, 30).

Cāpāneus (-cōs ou cēi), Capanée, fils d'Hipponoüs, et un des sept héros qui marchèrent contre Thèbes. Il fut foudroyé par Jupiter, pour s'être vanté que le tonnerre même du dieu ne l'empêcherait pas d'escalader les murs de la ville. Pendant qu'on brûlait son corps, sa femme Évadné se jeta dans les flammes du bûcher et y périt (Eurip. *Suppl.* 987; Apollod. 3, 7, 1).

Cāpella, la Chèvre, étoile. Voy. *Capra*. — Nom d'un poète élégiaque du temps de Jules César, Ovid. *Pont.* 4, 16, 36. — Marcianus Capella (apr. J.-C. 490), Carthaginois, a écrit sur le mariage de Mercure, et des ouvrages philologiques.

Cāpēna (-æ), anc. v. étrusque fondée par les Véliens, et qui devint dans la suite un municipe romain (Liv. 5, 8). Une des portes de Rome lui devait son nom. Dans son territoire se trouvait la grotte célèbre et le temple de Feronia, sur la petite rivière *Feronia* (voy. *Feronia*).

Cāpētus Silvius. Voy. *Silvius*.

Cāphāreus (Capo d'Oro), promontoire rocheux dans le S.-E. de l'Eubée, où la flotte grecque fit naufrage à son retour de Troie (Herdt. 8, 7; Virg. *Æn.* 11, 260; Sen. *Agam.* 558).

Cāpīto, C. Atēius, éminent jurisconsulte romain, qui gagna les bonnes grâces d'Auguste et de Tibère par ses flatteries et son obséquiosité. Capiton et son contemporain Antist. Labéon sont regardés comme les autorités les plus imposantes de leur temps en fait de droit, et ils furent les fondateurs de deux écoles auxquelles les plus grands juristes appartiennent.

Capito, C. Fonteius, ami de M. Antoine, accompagna Mécène à Brindes, (37 av. J.-C.), quand ce dernier partit pour réconcilier Octave et Antoine (Hor. *Sat.* 1, 5, 32).

Cāpītōlinus, Manlius. Voy. *Manlius*.

Cāpītōlinus mons. Voy. *Capitolium*.

Cāpītōlinus Julius, historien du temps de Dioclétien, a écrit les vies de Vêrus, d'Antonin le Pieux, des Gordiens, etc. Plusieurs de ces biographies sont perdues.

Cāpītōlium (-i), le Capitole, temple de *Jupiter Optimus Maximus* à Rome, était situé sur le sommet méridional du mont Capitolin, ainsi nommé à cause de ce temple. L'emplacement de cet édifice est maintenant en partie couvert par le « palazzo Caffarelli, » tandis que le sommet septentrional, qui était anciennement la citadelle (*arx*), est occupé par l'église « Ara Celi. » Selon la tradition, ce temple aurait dû le nom de Capitole à la découverte d'une tête humaine (*caput*) dans le terrain creusé pour les fondations. La construction en fut commencée par Tarquin l'Ancien, et terminée par Tarquin le Superbe. Mais la dédicace n'eut lieu que dans la troisième année de la république (507 av. J.-C.), par le consul M. Horatius. Il fut brûlé pendant les guerres civiles (83) et deux fois encore sous les empereurs. Après sa troisième destruction sous Titus, il fut rebâti par Domitien avec plus de magnificence qu'auparavant. Le Capitole contenait trois sanctuaires distincts sous le même toit. Celui du milieu était le temple de Jupiter, d'où : *media qui sedet vde deus*; ceux des côtés étaient consacrés aux deux divinités qui l'ac-

compagnent, Junon et Minerve. Le Ca-



Temple de Jupiter Capitolin (tiré d'une médaille de Vespasien).



Temple de Jupiter Capitolin restauré.

pitole était un des plus imposants édifices de Rome; il était orné comme l'exigeait la majesté du roi des dieux. Il était de forme carrée, avait 200 pieds sur chaque face; on y arrivait par un escalier de cent marches. Les portes étaient de bronze, les plafonds et la cou-

verture dorés. La seule dorure de l'édifice coûta à Domitien 12,000 talents. Dans le Capitole on conservait les livres sibyllins. Les consuls, à leur en-



Arc du Tabularium sur la colline du Capitole.

trée en charge, y offraient des sacrifices et y faisaient leurs vœux; les généraux victorieux, qui entraient à Rome en triomphe, y étaient conduits sur leur char pour rendre des actions de grâces au père des dieux. La colline entière était appelée quelquefois *arx*, quelquefois *Capitolium*, mais la dénomination la plus complète et la plus correcte était: *arx Capitoliumque*. Quelquefois aussi on l'appelait *arx Tarpeia* ou *Capitolina*. De la roche dite Tarpéienne (voy. *Tarpeius*) on précipitait souvent les malfaiteurs.



Roche Tarpéienne (supposée).

racalla fut marquée par une suite de cruautés. Il assassina son frère, et, avec lui, plusieurs des personnages les plus distingués de l'État, s'assurant ainsi le gouvernement sans partage. Le célèbre jurisconsulte Papinien fut une de ses victimes. Il ajoutait l'extravagance à la cruauté; et, après avoir épuisé les ressources de l'Italie, il visita les provinces orientales et occidentales de l'empire, dans des vues d'extorsion et de pillage, et quelquefois de cruauté insensée. Il était sur le point d'entreprendre de nouvelles expéditions au-delà du Tigre, mais il fut tué à Edessa par Macrin, préfet du prétoire. Caracalla avait donné à tous les habitants libres de l'empire le titre et les privilèges de citoyens romains (Herodian. 4, 1; Dion. Cass. 76, 77; 78; Spart. Sev. 10, 14, 18; Car. 2, 3, 7; Gel. 6.)



Caracalla, emper. rom., 211-217 après J.-C.

Caractacus (-i), roi des *Silures* en Bretagne, défendit bravement son pays contre les Romains, sous le règne de Claude. Il fut enfin défait et se réfugia sous la protection de *Cartismandua*, reine des *Brigantes*; mais elle le livra aux Romains qui le conduisirent à Rome (51 ap. J.-C.). Amené devant Claude, il lui tint un langage si noble que l'empereur lui pardonna ainsi qu'à ses amis (Tac. Ann. 12, 33 et 37).

Cārālis (-is) ou **Cārāles (-ium)**,auj. Cagliari, v. principale de la Sardaigne, avec un excellent port (Pausan. 10, 17).

Cārāmbis (-idis), promontoire avec une ville de même nom, sur la côte de Paphlagonie (Mela, 1, 19).

Cārānus (-i), descendant d'Hercule, s'établit, dit-on, à *Edessa*, en Macédoine, avec une colonie argienne, vers l'an 750 av. J.-C., et fonda la dynastie des rois de Macédoine (Justin. 7, 1; Patere. 1, 6).

Carausius, né chez les *Menapii* en Gaule, fut investi par Maximien du

commandement de la flotte qui devait protéger les côtes de la Gaule contre les incursions des Francs. Mécontent, de ses services, Maximien donna ordre de l'exécuter. Mais *Carausius* passa en Bretagne où il prit le titre d'Auguste, 287 apr. J.-C. Après plusieurs tentatives pour le soumettre, Dioclétien et Maximien le reconnurent pour leur collègue, et il continua de régner en Bretagne jusqu'en 293, où il fut assassiné par son premier officier, *Allectus* (Eutrop. 9, 25; Aur. Vict. 39).



Carausius, emper. rom., 287-293 après J.-C.

Carbo (-ōnis), nom d'une famille de la *gens Papiria*. 1) *C. Papirius Carbo*, orateur distingué, homme de grands talents, mais sans principes. Il fut un des trois commissaires ou triumvirs chargés de mettre à exécution les lois agraires de Tib. Gracchus. Tribun du peuple (131 av. J.-C.), il se signala par la plus violente opposition à l'aristocratie. Mais, après la mort de C. Gracchus (121), il abandonna subitement le parti populaire, et, lors de son consulat (120), il entreprit la défense d'Opimius, meurtrier de C. Gracchus, en 119. Carbo fut accusé par L. Licinius Crassus; et, comme il pressentait sa condamnation, il mit fin à ses jours (Cic. Brut.). — 2) *Cn. Papirius Carbo*, un des soutiens du parti de Marius. Il fut trois fois consul, en 85, 84 et 82. En 82, il dirigea la guerre contre Sylla, mais il finit par être obligé de se réfugier en Sicile, où il fut mis à mort par Pompée à Lilybée (Val. Max. 9, 13).

Carcāso (-ōnis : Carcassone), ville des Tectosages, dans la Gaule Narbonnaise.

Cardāmyle (-es), ville de Messénie.

Cardēa (-æ), divinité romaine, qui présidait aux gonds des portes (*cardines*), c.-à-d. à la vie de famille. Sa fête tombait le 1^{er} juin; elle avait été

établie par Jun. Brutus (Ov. *Fast.* 6, 101 et sq.; Augustin. *Civ. D.* 4, 8).

Cardia (-æ, 'auj. *Karidia*), v. de la Chersonèse de Thrace, sur le golfe Mélas, lieu de naissance du roi Eumène. Elle fut détruite par Lysimaque, qui bâtit la ville de *Lysimachia* dans son voisinage immédiat (Plin. 4, 11).



Cardia dans la Chersonèse de Thrace.

Cardūchi (-ōrum), *Καρδοῦχοι*, nation belliqueuse, probablement les Kurdes des temps modernes; ils habitaient les montagnes qui séparaient l'Assyrie de l'Arménie, monts du Kurdistan (Xen. *Anab.*, 3, 5, 15; Diod. 14).

Caria (-æ), la Carie, district de l'Asie Mineure, à son extrémité S.-O. Elle est coupée par des chaînes de montagnes peu élevées, qui s'avancent dans la mer en longs promontoires, formant des golfes le long de la côte et des vallées intérieures très-fertiles et bien arrosées. Les principaux produits du pays étaient les céréales, le vin, l'huile et les figes. La côte était habitée en grande partie par des colons grecs. Les autres habitants de la contrée étaient des Cariens, peuple récemment allié aux Lydiens et aux Mysiens. Les Grecs considéraient ce peuple comme vil et stupide, à peine propre à fournir des esclaves. Il était gouverné par des princes héréditaires, qui avaient leur résidence à Halicarnasse. Ces princes étaient des alliés soumis de la Lydie et de la Perse, et quelques-uns se distinguèrent dans la guerre et dans la paix (voy. *Artemisia*, *Mausolus*). Sous les Romains, la Carie faisait partie des provinces d'Asie (Herodot. 1, 146 et 171; Pausan. 1, 40; Strab. 13; Curt. 6, 3; Justin. 13, 4; Virg. *Æn.* 8, 725).

Carinus, M. Aurelius, empereur romain (284-285 ap. J.-C.), l'aîné des deux fils de *Carus*, fut associé à l'empire par son père (283). C'était un prince débauché et cruel. Il fut tué dans une ba-

taille contre Dioclétien avec quelques-uns de ses officiers (Eutrop. 9, 18-20; Vopisc. *Carin.* 15).



Carin, emp. rom., 283-285 après J.-C.

Carmānia (-æ), province de l'ancien empire de Perse, bornée à l'O. par la Perse, au N. par la Parthie, à l'E. par la Gédrosie et au S. par l'Océan Indien.

Carmēlus et **Carmēlum** (-i), 1), chaîne de montagnes en Palestine, commence à la frontière N. de la Samarie, traverse la partie S.-O. de la Galilée et se termine en un promontoire du même nom (cap Carmel). — 2) *Carmelus*, divinité syrienne qui avait un autel, mais point de temple, près du mont Carmel. Selon Tacite (*Hist.* 2, 78) un prêtre de cette divinité prédit à Vespasien qu'il serait empereur (Suet. *Vesp.* 5).

Carmenta, Carmentis, voy. *Carmenæ*.

Carmo, aj. **Carmona**, v. forte de l'Hispania Bætica, au N.-E. d'Hispalis.



Carmo en Espagne.

Carna (-æ), divinité romaine, dont le nom se rattache probablement au mot *caro*, chair, car elle était regardée comme veillant au bien-être physique de l'homme. Sa fête se célébrait le 1^{er} juin et avait été, dit-on, instituée par Brutus la première année de la république. Ovide confond cette déesse avec *Cardea*.

Carnéades (-is), célèbre philosophe, né à Cyrène vers l'an 213 av. J.-C., fut le fondateur de la troisième ou Nouvelle Académie et un vaillant ad-

versaire des Stoïciens. En 155 il fut envoyé à Rome, avec Diogène et Critolaüs, par les Athéniens, pour solliciter la remise de l'amende de 500 talents imposée à la v. d'Athènes après la destruction d'*Oropus*. A Rome il acquit un grand renom par ses éloquentes déclamations sur des sujets philosophiques. Il mourut en 129, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans (Cic. *ad Att.* 12, 23; *de Orat.* 1 et 2; Plin. 7, 30; Lactant. 5, 14; Val. Max. 8, 8; Luc. Macrob. 20; Diog. L. 4, 62 et sq.).

Carni (-ōrum), peuple celtique, au N. des Vénètes, dans les Alpes Carniques (voy. *Alpes*).

Carnuntum (-i), ancienne v. celtique de la Pannonie supérieure, sur le Danube, à l'E. de *Vindobona* (Vienne), et, plus tard, municipe ou colonie des Romains.

Carnūtes (-um) ou -i (-ōrum), peuple puissant de la Gaule centrale, entre la Loire et la Seine; leur capitale était *Genabum* (Orléans).

Carpates (-um), et aussi *Alpes Bastarnicæ*, les Carpathes, montagnes qui séparaient la Dacie de la Sarmatie.

Carpāthus (-i : Scarpanto), ile entre la Crète et Rhodes, dans la mer qui lui doit son nom (mer Carpathienne).

Carpētāni (-ōrum), peuple puissant de l'*Hispania Tarraconensis*, avec un territoire fertile sur les fl. *Anas* et *Tagus*. Leur capitale était *Toletum* (Tolède).

Carpi ou **Carpiāni** (-ōrum), peuple germanique entre les monts Carpathes et le Danube.

Carræ ou **Carrhæ** (-ārum), v. de l'Osroène, en Mésopotamie, où Crassus trouva la mort après sa défaite par les Parthes (53 av. J.-C.). C'est la v. d'Haran ou Charan des saintes Écritures (Lucan. 1, 105; Plin. 5, 14).

Carsēōli (-ōrum : Carsoli), v. des *Æqui* dans le Latium, colonisée par les Romains (Ovid. *Fast.* 4, 683).

Carteia (-æ; nommée aussi **Carthæa**, **Carpia**, **Carpessus**), plus anciennement *Tartellus*, v. et port célèbres dans le S. de l'Espagne; au fond du golfe dont le mont *Calpe* forme un côté, fondée par les Phéniciens, et colonisée en 170 av. J.-C. par 4,000 soldats romains (Pausan. 6, 19; Liv. 38, 30; 43, 3).



Carteia en Espagne.

Carthæa (-æ), v. sur la côte S. de l'île de Céos (Ovid. *Met.* 7, 368).



Carthæa dans l'île de Céos.

Carthāgo (-īnis), *Magna Carthago* (près d'El-Marsa, au N.-E. de Tunis), Carthage, une des plus célèbres cités de l'ancien monde; elle était située au fond d'une large baie, au milieu de la partie la plus septentrionale de la côte N. de l'Afrique. La côte de cette partie de l'Afrique a été considérablement altérée par les dépôts du fl. Bagradas et par le sable que les vents du N.-O. y roulent avec les flots de la mer. L'ancienne presque-île sur laquelle était bâtie Carthage avait environ 30 milles de circonférence, et la ville elle-même, au temps de sa plus grande splendeur, ne mesurait pas moins de 15 milles de tour; mais, en raison des influences que nous venons d'indiquer, les lieux présentent aujourd'hui un aspect très-différent. Carthage fut fondée par les Phéniciens de Tyr, suivant la tradition, environ 160 ans avant la fondation de Rome, c.-à-d. vers l'an 853 av. J.-C. Nous donnons, à l'article *Dido*, les récits fabuleux relatifs à sa fondation. La partie de la ville qui fut construite la première était appelée, en langage phénicien, *Betzura* ou *Bosra*, c.-à-d. château; ce nom, altéré par les Grecs, devint *Byrsa*, c.-à-d. « une peau », et de là naquit probablement l'histoire de la manière dont les indigènes furent trompés sur l'étendue de l'emplacement. Quand la ville se fut agrandie, *Byrsa* forma la citadelle. Le

Cothon fut le port intérieur, réservé aux vaisseaux de guerre. Le port extérieur, séparé du *Cothon* par une langue de terre large de 300 pieds, était la station des navires marchands. Au-delà des fortifications était un vaste faubourg, appelé *Magara* ou *Magalia*. — La population de Carthage, au temps de la 3^e guerre punique, était de 700,000 habitants. La constitution était une oligarchie. Les deux principaux magistrats, nommés *suffètes*, paraissent avoir été élus à vie; car les écrivains grecs et romains les appellent *rois*. Les généraux et gouverneurs des provinces étaient ordinairement tout à fait distincts des *suffètes*. Mais les deux offices étaient quelquefois réunis dans la même personne. Le corps dirigeant était le sénat, en partie héréditaire, en partie électif, qui se composait de 100 ou 104 membres; il s'appelait *Gerusia*, et sa principale attribution était de contrôler la gestion des magistrats et spécialement la conduite des généraux qui pouvaient, à leur retour de leurs expéditions à l'étranger, être suspects de vouloir établir une tyrannie. Les questions importantes, et particulièrement celles sur lesquelles le sénat et les *suffètes* n'étaient pas d'accord, étaient soumises à une assemblée générale des citoyens; mais, quant à la manière de procéder dans cette assemblée et à l'étendue de ses pouvoirs, nous ne savons que très-peu de chose. Les peines étaient très-sévères, et la manière ordinaire de donner la mort était le crucifiement. Les principales occupations du peuple étaient le commerce et l'agriculture, et ils s'y acquirent, parmi les nations de l'ancien monde, le rang le plus distingué. Les Carthaginois trouvèrent des rivaux dans les Romains avec lesquels ils eurent à soutenir trois guerres connues sous le nom de guerres puniques. La première dura de 265 à 242 av. J.-C., et le résultat fut pour Carthage la perte de la Sicile et des îles Lipari. La deuxième, qui fut la lutte décisive, débuta par le siège de Sagonte (218) et se termina, en 201, par une paix qui dépouilla Carthage de toute sa puissance (voy. *Hannibal*). La troisième commença et finit en 146, par la prise et la destruction de Carthage. Cette ville

resta en ruines pendant trente ans. A la fin de ce laps de temps, une colonie, établie sur l'ancien emplacement par les Gracques, se soutint dans une faible condition jusqu'au temps de César et d'Auguste, où une nouvelle cité fut construite sous le nom de *colonia Carthago*. Elle devint la première cité de l'Afrique et occupa une place importante tant dans l'histoire ecclésiastique que dans l'histoire civile. Elle fut prise par les Vandales (439 ap. J.-C.), reprise par Bélisaire (533), et détruite par les conquérants arabes en 698. Les Carthaginois sont souvent nommés *Pani* par les écrivains latins à cause de leur origine phénicienne (des fouilles intéressantes dirigées par M. Beulé viennent de mettre à découvert une partie considérable de Carthage). Voir Strab. 17; Virg. *Æn.* 1, etc.; Mela 1, etc.; Ptol. 4; Justin; Liv. 4, etc.; Paterc. 1 et 2; Plut. *Ann.*, etc.; Cic. *passim*.



Carthage.



Carthage.

Carthāgo (-inis), *Nova*, auj. Carthagena, v. importante sur la côte E. de l'*Hispania Tarraconensis*, fondée par les Carthaginois sous Hasdrubal (243 av. J.-C.), puis vaincue et colonisée par les Romains. Elle est située sur un promontoire qui s'avance dans la mer, et possède un des plus beaux ports du monde (Polyb. 10; Liv. 26, 43 et pass.; Sil. 15, 220).

Cārus, M. Aurelius, empereur romain, 282-283 ap. J.-C., succéda à Pro-

bus. Il était engagé dans une expédition militaire très-heureuse en Perse, quand il fut tué par un coup de tonnerre, vers la fin de 283. Il eut pour successeurs ses deux fils *Carinus* et *Numerianus*. Carus fut un général victorieux et un administrateur capable (Eutrope; Vopisc. *Car.*).



Carus, imper. rom., 284-283 ap. J.-C.

Carventum (-i), v. des Volques, à laquelle appartenait l'*arx Carventana*, mentionnée par Tite-Live; elle était située entre *Signia* et les sources du *Trerus*.

Carvilius Maximus, 1) *Spurius*, deux fois consul (293 et 273 av. J.-C.), en même temps que *Papirius Cursor*. Dans leur premier consulat, ils remportèrent de brillantes victoires sur les Samnites, et, dans le second, ils mirent fin à la guerre samnite (Liv. 10, 33, 46). —) *M. Carv. Max. Rugas*, fils du précédent, deux fois consul (234, 238), fut, dit-on, le premier Romain qui divorça avec sa femme. Il vainquit les Sardes et les Corses, et mourut augure en 212 (Liv. 26, 23).

Cārṽæ (-ārum), Καρύαι, v. de Laconie, près des frontières d'Arcadie, appartenait dans l'origine au territoire de Tégée en Arcadie. Les figures de femme qui, en architecture, supportent les fardaux ont été appelées *Caryatides* en signe de l'abject esclavage auquel les femmes de cette ville furent soumises par les Grecs, en punition de son alliance avec les Perses dans l'invasion de la Grèce (Pausan. 3, 10, 7; Xén. *Hell.* 7, 1, 28; Thuc. 5, 55; Athen. 6, 241; Vitruv. 1, 1).

Cāryandā (-ōrum), Καρύανδα,auj. Karakojan, v. de Carie, sur une petite île, probablement jointe autrefois au continent; patrie du géographe Scylax (Strab. 14, 658).

Caryatides. Voy. *Caryæ*.

Cārystus (-i), Κάρυστος, auj. Karysto, v. sur la côte S. de l'Eubée, fondée par les Dryopes, célèbre par ses

carrières de marbre (Il. 2, 539; Stat. *Sylv.* 2, 93; 1, 2, 149; Mart. 9, 76).



Caryste en Eubée.

Casca, P. Servilius, tribun du peuple (44 av. J.-C.) et un des assassins de César.

Cāsīlīnum (-i), v. de Campanie sur le Vulture, et sur le même emplacement que la moderne Capoue; elle est célèbre par son héroïque défense contre Hannibal (216 av. J.-C.). Liv. 22, 15; 23, 49; Strab. 5; Cic. *Inv.* 2, 57; Plin. 3, 5).

Cāsīnum (-i : S. Germano), v. du Latium, sur le fl. *Casinus*. Sa citadelle occupait le même emplacement que le célèbre couvent du mont Cassin (Monte Cassino) (Liv. 9, 28).

Cāsīōtis. Voy. *Casius*.

Cāsīus (-i), 1) auj. Ras Kasaroun, montagne sur la côte d'Égypte, à l'E. de *Pelusium*, avec un temple de Jupiter à son sommet. Là était aussi le tombeau de Pompée (Lucan. 8, 858). — 2) auj. Jebel-Okrah, montagne sur la côte de Syrie, au S. d'Antioche et de l'Oronte. On appelait *Casiotis* tout le district de la côte au S. du Casius jusqu'à la frontière N. de la Phénicie (Plin. 5, 22; Mela, 1 et 3).

Casmēna (-æ), v. de Sicile, fondée par les Syracusains vers l'an 643 av. J.-C. (Herodt. 7, 155).

Caspēria ou **Caspērūla (-æ)**, v. des Sabins, sur le fl. *Himella* (Virg. *Æn.* 7, 714).

Caspīæ Portæ ou **Pylæ**, les Portes Caspiennes, nom donné à plusieurs défilés à travers les montagnes qui entourent la mer Caspienne. Le principal était vers l'ancienne v. de *Rhagæ* ou *Arsacia*. Il avait 8 milles de long et ne livrait passage qu'à un seul char. Comme c'était un point central et important, les distances étaient calculées à partir de ce point (Tac. *Hist.* 1, 6; Ar-

rian. 3, 19, 2; 20, 2, 4; 7, 10, 6; Plin. 5, 27; 6, 13; Diod. 1).

Caspīi (-ōrum), nom de certaines tribus scythiques aux environs de la mer Caspienne, entre les fl. *Cambyses* et *Cyrus* (Herodt 3, 92; 7, 67; Virg. *Æn.* 6, 708).

Caspīi montes, Κάσπια ὄρη, auj. Elburz, nom qui s'appliquait en général à toute la chaîne de montagnes qui environne la mer Caspienne, au S. et au S.-O., à la distance de 15 à 30 milles de ses rives, et plus spécialement à la partie de cette chaîne où se trouvait le défilé appelé *Caspīæ Pylæ*.

Caspīri ou **Caspīræi**, peuple de l'Inde, dont la position exacte est incertaine : il était généralement établi dans le Cachemire et le Nepaul.

Caspium mare, ἡ Κασπία θάλασσα, la mer Caspienne, appelée aussi *Hyrceanum*, *Albanum* et *Scythicum mare*, tous noms tirés des peuples qui habitaient sur ses bords, grand lac d'eau salée en Asie. Il est probable qu'à une époque très-reculée la mer Caspienne était unie au lac Aral et à l'océan Arctique. Ces deux lacs ont leur surface considérablement au-dessous du niveau de l'Euxin ou mer Noire, la mer Caspienne d'environ 350 pieds et le lac Aral d'environ 200, et tous les deux baissent toujours par l'évaporation de leurs eaux. Tout le pays environnant indique que cet abaissement graduel a lieu depuis des siècles. Outre un certain nombre de petits cours d'eau, deux grands fleuves se déversent dans la mer Caspienne; le Rha (Volga) au N., et le Cyrus uni à l'Araxe (Kour) à l'O.; mais il perd plus par l'évaporation qu'il ne reçoit par le tribut de ces fleuves (Herodt 1, 102, 103; Arrian. 5, 5, 4; 7, 16, 1; Strab. 11; Mela, 1, 2; 3, 5 et 6; Plin. 6, 13; Dionys. P. 50; Curt. 3, 2; 6, 4; 7, 3).

Cassander (-dri), Cassandre, fils d'Antipater. Son père, à son lit de mort (319 av. J.-C.), institua Polysperchon régent et ne conféra à Cassandre que la dignité secondaire de chiliarque. Mécontent de ces dispositions, Cassandre prit différents moyens pour se mettre en état de faire la guerre à Polysper-

chon. Il commença par faire alliance avec Ptolémée et Antigonus, défit Olympias et la fit mettre à mort. Il s'unit ensuite à Séleucus, Ptolémée et Lysimaque dans leur guerre contre Antigonus. Cette guerre fut en général peu favorable à Cassandre. En 306, il prit le titre de roi, à l'imitation d'Antigonus, de Lysimaque et de Ptolémée. Mais ce ne fut qu'en 301 que la bataille d'Ipsus, par un succès décisif, lui assura la possession de la Macédoine et de la Grèce. Il mourut d'hydropisie en 297 et eut pour successeur son fils Philippe (Paus. 1, 25; Diod. 19; Justin. 12, 13; Plut. *Alex.* 74; *Phoc.* 31; *Demetr.* 18).

Cassandra (-æ), Cassandre, fille de Priam et d'Hécube, et sœur jumelle d'Hélénus. Dans sa jeunesse, elle fut l'objet de l'attention d'Apollon. Devenue grande, sa beauté fit une si vive impression sur ce dieu qu'il lui accorda le don de prophétie, sur la promesse qu'elle lui fit de céder à ses desirs. Mais, une fois en possession de l'art divinatoire, elle refusa de tenir sa promesse. Apollon, indigné et ne pouvant lui retirer le don de prophétie, le rendit inutile, en ordonnant que ses prophéties seraient toujours regardées comme fausses. A la prise de Troie, qu'elle avait vainement prédite, elle se réfugia dans le temple de Minerve, mais elle fut arrachée de la statue de la déesse qu'elle tenait embrassée par Ajax, fils d'Oïlée, qui lui fit violence. Dans le partage du



Cassandre et Apollon.
(Pittura d'Ercolano, vol. 2, tav. 17.)

butin, elle échut à Agamemnon, qui l'emmena à Mycènes. Là elle fut tuée par Clytemnestre (Hom. *Il.* 13, 363-365; *Od.* 11, 421 sq.; Virg. *Æn.* 2, 246, 348; *Æsch. Agam.*; Eurip. *Troad.*; Hygin. *Fab.* 117.; Q. Calab. 13, 421; Pausan. 1, 16; 3, 19).

Cassandrēa. Voy. *Potidæa*.

Cassiōpēa, Cassiōpēa (-æ) ou **Cassiōpē** (-es), femme de Céphée, roi d'Éthiopie, et mère d'Andromède; elle proclamait sa beauté supérieure à celle des Néréides (voy. *Andromeda*). Elle fut placée après sa mort parmi les astres de la voie lactée, où elle forme une constellation composée de treize étoiles (Cic. *N. D.* 2, 43; Apollod. 2, 4; Ovid. *Met.* 4, 738; Hygin. *Fab.* 64; Propert. 6, 17, 3; Manil. 1).

**Cassiōdōrus, Magnus Aurē-
Iūs**, homme d'État distingué, du petit nombre de ceux qui, à la chute de l'empire d'Occident, possédaient encore quelque savoir. Il était né vers 468 ap. J.-C. Il jouit de la confiance de Théodoric le Grand et de ses successeurs, et dirigea pendant longues années le gouvernement du royaume ostrogothique. Il nous reste plusieurs de ses ouvrages. Fatigué de la vie publique, il s'était retiré dans un monastère, où il passa le reste de ses jours. Il mourut âgé de cent ans.

Cassiōpēa. Voy. *Cassiepea*.

Cassitērides, Voy. *Britannia*.

Cassius (-i), nom d'une des familles romaines les plus distinguées; elle était originairement patricienne, mais était devenue plébéienne. 1) *Sp. Cassius Viscellinus*, qui fut trois fois consul (502, 493, 486 av. J.-C.); il se distingua par la proposition de la première loi agraire à Rome. Cette loi lui attira l'inimitié des patriciens; ils l'accusèrent d'aspirer au pouvoir royal et le firent mettre à mort. Il laissa trois fils; mais, comme tous les Cassius qui vinrent après étaient plébéiens, peut-être ses fils furent-ils chassés de l'ordre des patriciens, ou passèrent-ils volontairement dans l'ordre plébéien, pour protester contre le meurtre de leur père. — 2) *C. Cass. Longinus*, le meurtrier de Jules César. L'an 53 av. J.-C. il fut questeur de Crassus, dans son expédition contre

les Parthes, où il se distingua beaucoup tant pendant sa questure que durant les deux années qui suivirent, en remportant sur l'ennemi deux importantes victoires (52 et 51). En 49 il fut tribun du peuple, s'attacha au parti de l'aristocratie pendant la guerre civile, s'enfuit de Rome avec Pompée, et, après la bataille de Pharsale, se rendit à César. César ne se contenta pas de lui pardonner; en 44, il fut fait préteur, et la province de Syrie lui fut promise pour l'année suivante. Mais Cassius n'avait jamais cessé d'être l'ennemi de César; ce fut lui qui forma la conspiration contre la vie du dictateur et gagna M. Brutus au complot. Après la mort de César, le 15 mars 44 (v. *Cæsar*), Cassius passa en Syrie, qu'il réclamait comme sa province, bien que le sénat l'eût donnée à Dolabella et eût assigné Cyrène à Cassius. Il défit Dolabella, qui mit lui-même fin à ses jours, et, après avoir pillé sans pitié la Syrie et l'Asie, il passa en Grèce avec Brutus en 42, afin de combattre Octave et Antoine. A la bataille de Philippes, il fut battu par Antoine, tandis que Brutus, qui commandait l'autre aile de l'armée, chassait Octave du champ de bataille; mais Cassius, ignorant le succès de Brutus, ordonna à son affranchi de mettre fin à ses jours. Brutus pleura son compagnon d'armes, l'appelant le dernier des Romains. Cassius avait épousé *Junia Tertia* ou *Tertulla*, demi-sœur de M. Brutus. Il était très-versé dans la langue et dans la littérature des Grecs; il était, en philosophie, partisan de la doctrine d'Épicure; il avait de grands talents, mais il était plein de vanité, d'orgueil et très-vindicatif (Suet. *Cæs.* et *Aug.*; Plut. *Brut.* et *Cæs.*; Paterc. 2, 46, 69; Justin. 42, 4; Flor. 4, 7; Dio, 40, 28; 42, 13; Cic. *ad fam.* 15, 15, 2; 15, 16 sq.; 11, 3, 1). — 3) *C. Cass. Longinus*, célèbre jurisconsulte, gouverneur de Syrie (50 ap. J.-C.), sous le règne de Claude. Il fut banni par Néron (66), parce qu'il avait parmi les images de ses ancêtres la statue de Cassius, le meurtrier de César. Il fut rappelé de son exil par Vespasien. Cassius a écrit dix livres sur les lois civiles et quelques

autres ouvrages; il était de l'école d'Atteius Capito; et, comme il ramena les principes de Capito à une forme plus scientifique, les partisans de cette école reçurent le nom de *Cassiani* (Tac. *Ann.* 16, 7; Suet. *Ner.* 37; Cic. *Rosc.* 30). — 4) *Cass. Parmensis*, ainsi nommé de Parme, sa patrie, fut un des meurtriers de César (43 av. J.-C.); il prit une part active à la guerre civile qui suivit; et, après la bataille d'Actium, il fut mis à mort par ordre d'Octave, 30 av. J.-C. Cassius était poète et Horace faisait cas de ses productions (Hor. *Sat.* 1, 4, 3; Appian. *B. C.* 5, 2; Vell. 2, 87). — 5) *Cass. Etruscus*, poète critiqué par Horace (*Sat.* 1, 10, 61); il ne faut pas le confondre avec le n° 4. — 6) *Cass. Avidius*, général de mérite, né en Syrie. Il servit sous M. Aurèle, et, dans la guerre contre les Parthes (162-165 ap. J.-C.), il commanda l'armée romaine sous les ordres de Vêrus; il fut ensuite nommé gouverneur de toutes les provinces d'Orient, et s'acquitta loyalement de sa mission pendant plusieurs années; mais en 175 il se proclama lui-même empereur. Il ne régna que quelques mois, et fut tué par ses propres officiers, avant l'arrivée de M. Aurèle en Orient (v. *Aurelius*). (Dio. Cass. 71, 2, 22 et suiv.). — 6) — *Cass. Dion*. Voy. *Dion Cassius*.

Cassivelaunus (-i), chef breton, qui régnait sur la contrée N. de la Tamise (Thames) et avait été investi par les Bretons de la souveraine autorité lors de la deuxième invasion de la Bretagne par César (54 av. J.-C.). Il fut défait par César et obligé de demander la paix (Cæs. *B. G.* 5, 11, 19, 22 et suiv.).

Cassopē (-ēs), v. de Thesprotie, près de la côte.



Cassope en Thesprotie.

Castālia (-æ), célèbre fontaine sur le mont Parnasse, dans laquelle la Pythie avait coutume de se baigner. Elle était

consacrée à Apollon et aux Muses, qui de là étaient appelées *Castālides*.

Castor (-ōris), frère de Pollux (voy. *Dioscuri*).

Castrum (-i) ~ *Inui*, v. des Rutules, sur la côte du Latium, confondue par quelques écrivains avec la suivante (Virg. *Æn.* 6, 775). — 2) ~ *Novum* (Torre di Chiaruccia), v. d'Étrurie, et colonie romaine, sur la côte (Liv. 36, 3). — 3) ~ *Novum* (Giula Nova), v. du Picenum, probablement à l'embouchure de la petite rivière de *Batinum* (Salinello), Cic. *ad Att.* 8, 12.

Castūlo (-ōnis : Cazlona), v. des Oretani dans l'*Hispania Tarraconensis*, sur le *Bætis*, et place importante sous les Romains. Dans les montagnes des environs il y avait des mines d'argent et de plomb (Plut. *Sert.*; Liv. 24, 41; Sil. Ital. 3, 99 et 391). La femme d'Hannibal y était née.

Cātābathmus Magnus, Καταβαθμός (c.-à-d. la grande descente), montagne et port de mer, au fond d'une baie profonde sur la côte N. de l'Afrique; formait la limite entre l'Égypte et la Cyrénaïque (Sall. *Jug.* 17 et 19; Plin. 5, 5).

Cātādūpa ou **Cātādūpi (-ōrum)**, καταδουπα, nom donné aux cataractes du Nil, et à la partie de l'Éthiopie qui les avoisine. Voy. *Nilus* (Cic. *Somm. Scip.* 5).

Catalauni (-ōrum : Châlons-sur-Marne), v. de la Gaule, près de laquelle Attila fut défait par Aëtius et Théodoric, 451 ap. J.-C.

Catamītus. Voy. *Ganymedes*.

Cātāna ou **Catīna (-æ** : Catania), Catane, v. importante de Sicile, au pied du mont Etna, fondée, en 730 av. J.-C., par les Naxiens. En 476, elle fut prise par Hiéron 1^{er}, qui en transporta les habitants à *Leontini*, et y établit 5,000 Syracusains et 2,000 Péloponnésiens. La ville prit alors le nom d'*Etna*. Les anciens habitants, après la mort d'Hiéron, reprirent possession de leur ville et lui rendirent son premier nom. Catane subit dans la suite des fortunes diverses; elle finit par tomber sous la domination romaine, dans la première guerre punique (Liv. 27, 8; Cic. *Verr.* 3, 83, 192; 4, 23, 50).



Catane en Sicile.

Cātāōnia (-æ), district fertile dans la partie S.-E. de la Cappadoce, à laquelle il ne fut adjoint que sous les Romains, avec la *Melitene*, située à l'E. de la Cataonie (Nep. *Dat.* 4).

Cātarrhactēs (-æ 1), riv. de Pamphylie, qui descend du mont Taurus en grande chute d'eau, d'où son nom; *auj.* Dodensui. — 2) ce nom est aussi appliqué, la première fois par Strabon, aux cataractes du Nil, qu'on distingue en ~ *Major* et ~ *Minor* (voy. *Nilus*).

Cathæi (-ōrum), peuple considérable et guerrier de l'Inde en-deçà du Gange, à qui Alexandre fit la guerre.

Cātīlīna, **L. Sergius**, d'une ancienne famille patricienne ruinée, né en 108 av. J.-C., montra de bonne heure, par le meurtre de son frère, de quoi il était capable. Devenu grand, il prit une part très-active aux horreurs de la guerre civile sous Sylla, fit périr sa femme et son fils, ce dernier paraissant être un obstacle à une nouvelle union; se rendit coupable d'un commerce sacrilège avec une vestale, et déploya dans la gestion des affaires publiques la plus cruelle cupidité. Il fut questeur en 77, préteur en 69, et administra l'année suivante la province d'Afrique, où il commit les plus criantes exactions; une accusation fut portée contre lui, mais il fut absous. Le poids de ses dettes, non moins que l'ardeur de son ambition, le poussa à conspirer contre l'État. Doué d'une constitution robuste, endurci aux fatigues, aux privations et aux excès de tout genre qui semblaient n'altérer en rien la vigueur de son esprit, il était capable des entreprises les plus terribles (voy. *Sall. Bell. Catil.*). Il trouva des complices pour le renversement de l'ordre établi dans *Autronius Pætus* et *P. Cornel. Sulla*, frère du dictateur; ils achetèrent les suffrages

pour obtenir le consulat; mais le choix tomba néanmoins sur *L. Aurelius Cotta* et *L. Manlius Torquatus*; et une tentative de meurtre dirigée contre leurs personnes échoua. *Catilina* différa l'exécution de son plan, et, en 64, il se porta de nouveau candidat au consulat, après s'être fait de nouveaux partisans par de grandes promesses et avoir noué des relations avec les vétérans de *Sylla* en *Étrurie*. *César* et *Crassus* le favorisaient, ainsi que *C. Antonius*, dans sa candidature, peut-être aussi dans ses projets coupables. Le choix tomba sur *Cicéron* et sur *C. Antonius*. Mais *Cicéron* gagna son collègue à la cause de l'ordre, en lui cédant la riche province de *Macédoine*, et suivit pas à pas le progrès de la conjuration au moyen de *Fulvie*, maîtresse de *Q. Curius*. Le sénat investit *Cicéron* d'une autorité illimitée. Aux nouvelles élections, sur lesquelles *Catilina* avait reporté toutes ses espérances, et qui avaient été renvoyées au mois d'octobre 63, *Cicéron* parut au milieu des conjurés armés, armé lui-même et protégé par une escorte de cavaliers en armes. Les mesures de précaution furent doublées. Le meurtre de *Cicéron* échoua le jour de l'élection; et, par la vigilance du consul, la ville de *Préneste*, choisie par les conjurés comme quartier général, leur fut enlevée. *Catilina* réunit alors ses complices dans la nuit du 6 au 7 nov. chez *Porcius Læca* et leur distribua les rôles. Le chevalier *Cornélius* et le sénateur *Varguntéius* se chargèrent du meurtre de *Cicéron*; le préteur *P. Lentulus Sura* eut pour mission de mettre le feu à Rome et de tuer les principaux adversaires. *Catilina* devait se rendre au camp de *C. Manlius* près de *Fésules* en *Étrurie*. Mais *Cicéron* fut instruit de tout; ses meurtriers trouvèrent sa porte fermée; le sénat fut immédiatement (7 nov.) rassemblé dans le temple de *Jupiter Stator*, où *Cicéron* prononça sa première *Catilinaire*. *Catilina* parut, voulut répondre avec dédain, mais il fut obligé de quitter Rome et courut cette même nuit au camp. Dans son second discours (8 nov.) *Cicéron* exposa tout le plan des conjurés; *Catilina* et *Manlius* furent bannis, et le consul *Antonius* envoyé

contre eux. Lentulus différa l'exécution de son projet jusqu'à la nuit des Saturnales (19-20 déc.); mais, comme par hasard il mit dans sa confiance les envoyés allobroges, son dessein fut révélé à Cicéron par leur patron Q. Fabius Sanga. Comme ils portaient porteurs de lettres des chefs de la conjuration et accompagnés d'un conjuré, Volturcius, ils furent arrêtés dans le voisinage de Rome et ramenés. Le 3 déc. réunit le sénat dans le temple de la Concorde. Lentulus, Céthégus, Gabinius et Statilius furent traduits devant lui et convaincus. Le sénat décerna en l'honneur de Cicéron une fête de remerciements. Dans sa troisième Catilinaire, Cicéron, le soir même, donna encore au peuple des détails sur ce qui s'était passé. Comme on craignait une tentative violente pour délivrer les prisonniers, le sénat fut de nouveau convoqué le 5 déc. dans le temple de la Concorde. Silanus demanda l'application du dernier supplice. Jul. César contesta le droit d'appliquer la peine de mort, et conclut à la prison perpétuelle avec confiscation des biens; mais Cicéron dans son quatrième discours et Caton firent prévaloir la résolution la plus sévère. Les conjurés désignés ci-dessus, et Céparius avec eux, furent étranglés dans le Tullianum par la main du bourreau. A la nouvelle de cette exécution une grande partie des partisans de Catilina l'abandonnèrent. L'occupation des défilés des Apennins par Métellus Céler lui interdisait le passage en Gaule. Le 6 janvier il rencontra près de Pistoria M. Pétréius, lieutenant d'Antonius. On se battit de part et d'autre avec le plus grand acharnement. Catilina, voyant sa cause perdue, se précipita au plus fort de la mêlée et y périt (Sall. *Catil.*; Cic. *Catil.*).

Cato (-ōnis), nom d'une branche célèbre de la *gens Porcia*. — 1) *M. Porcius Cato*, surnommé l'Ancien (*Priscus, Major, Superior*, Hor. *Od.* 3, 21, 11), ou « le Censeur » (*Censor, Censorius*, Tac. *Ann.* 3, 66), pour le distinguer de son arrière-petit-fils Caton d'Utique (*Uticensis*), était né à Tusculum, en 234 av. J.-C. (Plut. *Cat. Maj.* 1). Il fut élevé dans la ferme de son père, située dans le pays des Sabins. En 217, il fit ses

premières armes à l'âge de dix-sept ans, contre Hannibal, et, plus tard, en 214, il servit, sous Fabius Maximus, devant Tarente (Plut. *Cat.* 2; Nep. *Cat.* 1). Durant les 26 premières années de sa vie publique (217-191), il consacra son énergie à la carrière des armes et se distingua en maintes occasions, dans la deuxième guerre punique, en Espagne, et dans la campagne contre Antiochus, en Grèce. La victoire sur Antiochus aux Thermopyles en 191 fut le dernier exploit de sa vie militaire. Il prit alors une part active aux affaires civiles et se fit remarquer par sa vive opposition à la noblesse, qui avait introduit à Rome le luxe et les raffinements de la Grèce. Ce fut spécialement contre les Scipions qu'il dirigea ses plus violentes attaques et qu'il déploya la plus ardente animosité (voy. *Scipio*). En 184, il fut élu censeur avec L. Valérius Flaccus. Sa censure fut une grande époque dans sa vie. Il s'appliqua courageusement aux devoirs de sa charge, sans se préoccuper des inimitiés que lui suscitait sa sévérité; fit tous ses efforts pour lutter contre le torrent du luxe qui allait envahissant toute la société romaine, et particulièrement les femmes (Liv. 39, 42; Cic. *de Or.* 2, 64. Plut. *Cat.* 19). Ses préjugés nationaux paraissent s'être affaiblis à mesure qu'il avançait en âge et en expérience. Il s'appliqua dans sa vieillesse à l'étude de la littérature des Grecs, qu'il avait dédaignée dans sa jeunesse, bien qu'il ne fût point étranger à leur langue. Il conserva jusqu'à un âge extrêmement avancé toute sa vigueur de corps et d'esprit; et, une année avant sa mort, il fut un des plus ardents promoteurs de la troisième guerre punique. Il avait été un des commissaires romains envoyés en Afrique pour régler le différend entre Massinissa et les Carthaginois, et il avait été si frappé de l'état florissant de Carthage qu'à son retour il soutenait qu'il n'y avait de salut pour Rome que dans la destruction de Carthage. A dater de ce moment, toutes les fois qu'il avait à donner son vote au sénat dans une question quelconque, bien que le sujet du débat n'eût aucun rapport avec Carthage, sa conclusion invariable était : « Il faut anéantir Car-

thage. » *Ceterum censeo Carthaginem esse delendam* (Liv. 34, 62; Plut. *Cat.* 26, 27). Il mourut en 149, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Simple dans sa manière de vivre, dur envers lui-même, ennemi de toute ostentation, spirituel et piquant dans son langage (Plut. *Cat.* 8; Cic. *Off.* 2, 25; Liv. 39, 40; Hor. *Sat.* 1, 2, 32), sévère avec ses gens, ce fut en tout un véritable Romain. Mais il avait aussi ses défauts, qui souvent étaient en contradiction avec son zèle et ses discours. Affectueux pour les plébéiens, il était souvent amer avec la noblesse. Sa culture littéraire était remarquable. Outre ses écrits sur le droit qui sont perdus, ses discours, dont il nous est parvenu quelques fragments, et ses ouvrages didactiques, destinés à l'instruction de son fils, il avait composé des *Origines*, espèce d'annales allant de la fondation de Rome jusqu'à son temps, en sept livres (Cic. *Brut.* 23; *de Orat.* 2, 12; Liv. 45, 25), et un traité d'agriculture, *de Re rustica*, que nous possédons encore. — 2) M. PORCIUS CATO, arrière-petit-fils de Caton le Censeur, et surnommé *Uticensis*, parce qu'il mourut à Utique, était né en 95. Dès sa plus tendre enfance il perdit son père et sa mère, et fut élevé dans la maison de son oncle maternel, M. Livius Drusus, avec sa sœur Porcia et les enfants que sa mère avait eus de son second mari, Q. Servilius Cæpio. Dès ses premières années il annonça un caractère austère et inflexible. Il s'appliqua avec beaucoup de zèle à l'étude de l'art oratoire et de la philosophie, devint un des plus chauds partisans du stoïcisme, et parmi la noblesse si dissolue de cette époque il se fit bientôt remarquer par la rigidité de ses principes et de ses mœurs. En 63 il fut tribun du peuple et soutint avec Cicéron que les complices de la conjuration de Catilina devaient être mis à mort. Il devint alors un des chefs principaux du parti aristocratique et s'opposa avec la plus grande véhémence aux mesures de César, de Pompée et de Crassus. Lorsque la guerre civile éclata, il se rangea du côté de Pompée (49). Après la bataille de Pharsale, il passa d'abord à Coreyre et de là en Afrique, où il rejoignit Métellus Sci-

pion. Quand Scipion fut vaincu à Thapsus et que toute l'Afrique se fut soumise à César, à l'exception d'Utique, il résolut de mourir plutôt que de tomber entre les mains du vainqueur. Il mit fin à ses jours, après avoir passé une grande partie de la nuit à lire le *Phédon* de Platon où il est traité de l'immortalité de l'âme. Caton devint bientôt le sujet de biographies et de panégyriques. Peu de temps après sa mort, Cicéron publia son « Caton » auquel César répondit par son « Anticaton ». Dans Lucain le caractère de Caton est la personnification de la vertu dans ce qu'elle a de plus divin. Dans les temps modernes les derniers événements de sa vie ont été souvent mis en drame, et de ces drames le plus célèbre est le *Caton* d'Addison (Plut. *Cat. Min.*; *Brut.* 2, 13; Sall. *Catil.* 54; Cic. *Att.* 7, 1, 4; 3, 3, 3; 13, 19; *Vat.* 16; *Cæs. B. C.* 1, 30; 3, 4; Lucan. 1, 128 et suiv.; Val. Max. 2, 10; Hor. *Od.* 13, 21; Virg. *Æn.* 6, 841; 8, 670). Il nous reste de lui une lettre (voy. Cic. *ad Fam.* 15, 5).

Catti ou **Chatti** (*-ōrum*), les Cattes, une des nations les plus considérables de la Germanie, bornée à l'E. par le *Visurgis* (Weser), au S. par les *agri Decumates*, à l'O. par le Rhin, et établie dans la Hesse moderne et les pays adjacents. Ils étaient une branche des *Hermiones* et sont mentionnés pour la première fois par César, qui les nomme faussement *Suevi*. Ils ne furent jamais complètement soumis par les Romains, et leur puissance augmenta considérablement par la ruine des Chérusques. Leur capitale était *Mattium*,auj. Maden. (Tac. *Ann.* 1, 55, 56; 2, 7; 12, 27; *Germ.* 30-32).

Catullus, Q. Valerius, Catulle, poète romain, né à Vérone ou dans le voisinage immédiat de cette ville, en 87 av. J.-C., et mort âgé de trente ans. On ne connaît de sa vie que fort peu de chose. Très-jeune encore, il était à Rome en relation avec les hommes les plus polis de son temps et se lia même d'étroite amitié avec quelques-uns d'entre eux, par ex. avec le poète C. Licinius Calvus (voy. *Carm.* 50), avec Cornélius Népos (*Carm.* 1), avec l'orateur Hortensius (*Carm.* 65) et autres. Il possédait dans le

territoire de Vérone, sur la presqu'île de Sirmio, une villa qui s'étendait de la rive S. jusqu'au *lacus Benacus* (lac de Garde) et passait pour la plus belle de l'endroit (C. 31); il en avait une autre près de Tibur (C. 44). Toutefois il ne paraît pas avoir été fort à l'aise (C. 10 et 13). Il accompagna le préteur L. Memmius Gemellus en Bithynie (C. 28 et 10) et alla visiter pendant ce voyage le tombeau de son frère enterré dans la Troade (C. 101), et dont il déplora vivement la perte (C. 65. 68). Il aimait passionnément *Clodia*, femme de Métellus Céler et sœur du fameux tribun P. Clodius; il la nomme *Lesbia* dans ses vers. Lorsque plus tard elle prostitua ses faveurs, le poète s'en sépara complètement (C. 76). Catulle n'occupa aucune charge publique et montra toujours une profonde aversion pour les puissances de son temps, et particulièrement contre César qu'il blâme amèrement et accuse de tous les crimes, notamment d'entretenir un commerce honteux avec Mamurra, à qui il prodiguait en retour les trésors de toutes les provinces pressurées (C. 29. 57. 102). L'époque où le génie de Catulle fut le plus fécond fut le petit nombre d'années pendant lesquelles ses relations avec *Clodia* furent sans nuage; par conséquent beaucoup de ses poésies ont été composées avant l'âge de vingt ans. Nous possédons de lui en tout 116 pièces dont les dix-huitième, dix-neuvième et vingtième manquent dans les meilleurs manuscrits. Mais nous n'avons ni la totalité de ses œuvres, ni leur ordre original; de plus un certain nombre de pièces offrent des lacunes plus ou moins considérables, relativement à la nature des sujets. On les partage en deux groupes: 1) les pièces épiques et polémiques; — 2) les poésies lyriques. Des premières une partie roule sur des matières politiques, une partie exprime en termes mordants ou la vive indignation qu'inspire l'immoralité de certains personnages et de certaines actions, ou des plaisanteries sur les folies et les sottises de l'époque. Les poésies lyriques sont ou des pièces d'une certaine étendue, dans le genre élégiaque ou narratif, le plus souvent imitées des modèles grecs, comme l'élégie imitée de

Callimaque sur la chevelure de Bérénice (C. 66), les chants d'hyménée (C. 61. 62) et l'épithalame de Pélée et Thétis (C. 64), ou de petits poèmes, appartenant à la lyrique érotique et sociale, dans lesquels Catulle déploie une grâce et une profondeur de sentiment, une originalité d'invention poétique, où se révèlent la plus heureuse veine et le talent le plus remarquable. Dans ce domaine poétique non-seulement aucun Romain ne l'a surpassé, mais il est sous tous les rapports l'égal des Grecs. Ajoutons que Catulle excelle à un haut degré dans la forme lyrique; il est le premier qui ait su employer avec succès les divers mètres grecs. Sa langue est simple et naturelle; seulement quelques formes et expressions sentent l'archaïsme (Mart. 1, *Ep.* 62; Ovid. *Trist.* 2, 47).

Catulus, nom d'une famille distinguée de la *gens Lutatia*. — 1) *C. Lutatus Catulus*, consul l'an 242 av. J.-C., défait, l'année suivante, en qualité de proconsul, la flotte carthaginoise composée de 400 voiles aux îles *Ægates*; et mit fin par cette victoire à la première guerre punique (241) (Liv. 21, 18; 22, 14; *Nep.* Ham. 1). — 2) *Q. Lutatus Catulus*, consul en 102 avec G. Marius, remporta l'année suivante, avec son collègue, en qualité de proconsul, une victoire décisive sur les Cimbres près de *Vercellæ* (Vercelli), dans l'Italie du N. (Plut. *Mar.* 14 suiv., 23 suiv.). Catulus appartenait au parti de l'aristocratie; il embrassa la cause de Sylla, fut enveloppé par Marius dans la proscription de l'an 87, et, comme il ne pouvait échapper, il s'asphyxia par la vapeur du charbon de bois (Cic. *de Or.* 3, 3, 9; Plut. *Mar.* 44). Il était versé dans la littérature grecque et avait écrit plusieurs ouvrages, entre autres: *De consūlatu suo et rebus gestis*, dont il ne nous est rien parvenu (Cic. *Brut.* 74, 259; *de Or.* 3, 8, 29). — 3) *Q. Lutatus Catulus Capitolinus*, fils du précédent, homme d'une grande droiture, appartenait au parti des *Optimates*, sans en être le partisan aveugle (Cic. *Sest.* 57, 222). Il le montra notamment dans les troubles des années 78 et 77, dans lesquels, après avoir combattu et vaincu avec Pompée le parti populaire, il em-

ploya son influence pour empêcher Pompée d'abuser de la victoire (Plut. *Pomp.* 10). Plus tard nous le trouvons constamment à Rome, où il siège comme juge dans le procès de Verrès (Cic. *Verr.* 3, 90, 210), consacre le Capitole reconstruit après une incendie (d'où son surnom de *Capitolinus*); donne, à cette occasion, de magnifiques fêtes; et, lors de la proposition de confier à Pompée le commandement en chef contre Mithridate, il combat la loi Manilia (Cic. *de Imp. Cn. Pomp.* 17, 51), d'où il ressort que la puissance toujours croissante de Pompée commençait à l'inquiéter. Il fit aussi de l'opposition à César, qui lui avait été préféré pour le souverain pontificat (Sall. *Cat.* 49). Dans le procès des complices de Catilina, il vota pour la peine de mort (Plut. *Cæs.* 8). Il mourut en 61. Il parlait avec une grande pureté; toutefois Cicéron ne fait pas grand cas de son talent oratoire (Cic. *Sest.* 57, 121).

Caturiges (-um), peuple ligurien de la Gaule Narbonnaise, près des Alpes Cottiennes (Cæs. *B. G.* 1, 10; Plin. 3, 20).

Caucasiæ Pylæ, voy. *Caucasus*.

Caucasus (-i) et **Caucasii montes**, ὁ Καύκασος, le Caucase, grande chaîne de montagnes d'Asie, s'étendant de la rive orientale du Pont-Euxin (mer Noire) jusqu'à la rive occidentale de la mer Caspienne. Cette chaîne offre deux principaux passages, tous deux connus des anciens: l'un, près de Derbent, était appelé *Albanix* et quelquefois *Caspix Pylæ*; l'autre, à peu près au centre, portait le nom de *Caucasiæ Pylæ* (passage de Dariel). Les Grecs eurent dès les temps les plus anciens quelque vague connaissance du Caucase; c'est ce que prouvent les mythes relatifs à Prométhée et aux Argonautes, desquels il semble résulter qu'ils considéraient le Caucase comme situé à l'extrémité de la terre, sur les bords du fleuve Océan. — Quand les soldats d'Alexandre approchèrent de cette grande chaîne de montagnes qui formaient la limite N. de l'*Ariana*, et qui s'appelait le *Paropamisus*, ils lui donnèrent le nom de *Caucasus*; plus tard on lui donna, pour la distinguer, le nom de *Caucasus Indicus* (voy. *Paropamisus*). Ce ne fut qu'à

l'époque de la guerre de Pompée contre Mithridate en Asie que les Romains se firent des idées un peu plus claires sur ces contrées (Plin. 6, 11; Strab. 11; Herodt. 4, 203 et suiv.; Virg. *Ecl.* 6; *Georg.* 2, 440; *Æn.* 4, 366; Val. Flacc. 5, 155).

Cauci, voy. *Chauci*.

Caucōnes (-um), Καύκωνες, les Caucones, peuple qu'Homère nomme avec les Lélèges et les Pélasges (*Il.* 10, 429), comme alliés des Troyens, tandis qu'ils manquent dans le catalogue des vaisseaux, à moins qu'ils ne soient compris sous le nom de Paphlagoniens. On trouve aussi en Grèce des Caucones qui étaient d'origine arcadienne et, divisés en deux branches, s'étaient établis en Triphylie et dans l'Élide Creuse, sur l'Alphée, d'où ils s'étendaient jusqu'à l'Achaïe. Ils furent chassés de la Triphylie par les Minyens (Hom. *Od.* 3, 366; Herodt. 4, 148).

Caudium (-i), v. du Samnium, sur la route de Capoue à Bénévent. Dans le voisinage étaient les célèbres Fourches Caudines (*furculæ Caudinæ*), étroits défilés où l'armée romaine se rendit aux Samnites et passa sous le joug, en 321 av. J.-C. Le nom moderne est la vallée d'Arpaia. *Caudium* s'appelle aujourd'hui Maria di Goti (Liv. 9, 2. 7. 16 et suiv.; Cic. *Off.* 3, 30).

Caulon (-ōnis) ou **Caulōnia (-æ)**, v. du Bruttium, au N.-E. de Locres; elle s'appelait dans l'origine *Aulon* ou *Aulonia*, et fut fondée par les Crotoniates ou par les Achéens. Elle fut détruite par Denys de Syracuse, rebâtie et détruite de nouveau dans la guerre avec Pyrrhus et pour la troisième fois dans la deuxième guerre punique (Liv. 27, 12. 15).



Caulon ou Colonia dans le Bruttium.

Caunus (-i), Καῦνος, v. de Carie,

fondée par les Crétois, à l'E. de l'embouchure du Calbis, avec citadelle, port militaire et rade, mais dans un pays malsain. Elle faisait principalement le commerce de figues sèches, nommées *Cannæ*. Patrie du peintre Protogène. Auj. le village de Kaigues (Cic. *Div.* 2, 4; Strab. 14; Herodt. 1, 176).

Caurus (-i), l'*Argestes*, Ἀργέστης, des Grecs, nom du vent du N.-O., l'Autan ou *Notus* qui, en Italie, souffle en tempête.

Cāystēr et **Cāystrus (-tri)**, Κάυστρος, le Caystre, fl. de l'Asie Mineure (auj. Kara-su ou Kutschuk Meinder), coulait de la chaîne du Tmolus, traversait la Lydie et l'Ionie, et notamment la fertile plaine située entre le Tmolus et le Messogis, nommée Κάυστριον πεδίων, et se jetait dans la mer Égée, un peu au N.-O. d'Éphèse. Auj. comme du temps d'Homère on y rencontre des bandes de cygnes. La vallée du Caystre est appelée par ce poète « la plaine Asienne » (Ἀσίω ἐν λειμῶνι, *Il.* 2, 461) et c'est peut-être le district qui reçut le premier le nom d'Asie.

Cēa, voy. *Ceos*.

Cēbenna, **Gēbenna (-æ** : les Cévennes), τὸ Κέμμενον ὄρος, chaîne de montagnes dans le S. de la Gaule, s'étendait au N. jusqu'à *Lugdunum* (Lyon) sur une longueur de 2,000 stades et séparait les Arvernes des *Helvii* (Cæs. *B. G.* 7, 8, 56).

Cēbēs (-ētis), Κέβης, de Thèbes, disciple de Socrate et témoin de sa mort (Xen. *Mem.* 1, 2, 48; 3, 10, 17; Plat. *Phædon*), auteur de trois dialogues philosophiques (Πίναξ ou le Tableau, Ἐδδόμη, Φρόνιχος), dont le premier seul nous est parvenu. Ce tableau est une peinture allégorique de la vie humaine et de l'état de l'âme avant son union avec le corps; des jeunes gens le considèrent; un vieillard l'explique, et la morale qui en ressort, c'est qu'il n'y a de bonheur pour l'homme que dans la culture de l'esprit et dans la conscience de la vertu. Ce livre a été très-populaire. On en conteste l'authenticité, et on l'attribue, non au disciple de Socrate, mais à un stoïcien de Cyzique, portant le même nom et qui vivait au deuxième siècle de notre ère.

Cēbrēnis (-īdos, acc. -īda), nom donné à Oēnone, fille de Cēbren, dieu du

fleuve de ce nom dans la Troade (Ovid. *Met.* 11, 769; Stat. *Sylv.* 1, 5, 21).

Cēcrōpīa, voy. *Athenæ*.

Cēcrops (-ōpis), Κέκροψ, héros autochthone, c.-à-d. indigène de l'Attique, dont il fut, dit-on, le premier roi. Il avait épousé *Agraulos*, fille d'*Actæus*, dont il eut un fils, Érysichthon, qui lui succéda sur le trône, et trois filles, *Agraulos*, *Herse* et *Pandrosos*. Sous son règne, Posidon (Neptune) et *Athene* (Minerve) se disputèrent la possession de l'Attique; mais Cécrops décida en faveur de la déesse (voy. *Athene*). Il fut, dit-on, le fondateur d'Athènes, dont la citadelle fut appelée de son nom *Cecropia*, divisa les habitants en douze tribus ou communes, et introduisit les premiers éléments de la vie civilisée; il institua le mariage, abolit les sacrifices sanglants et enseigna à ses sujets le culte des dieux. Les derniers écrivains grecs disent que Cécrops naquit à Saïs en Égypte, qu'il conduisit dans l'Attique une colonie d'Égyptiens, et importa ainsi d'Égypte en Grèce les arts de la civilisation; mais ces assertions sont contredites par quelques-uns des anciens eux-mêmes et par les critiques modernes les plus éminents (Pausan. 1, 5; Strab. 9; Justin. 2, 6; Herodt. 8, 44; Apollod. 3, 14; Ovid. *Met.* 11, 561; Hygin. *Fab.* 166).

Cēlænæ (-ārum), Κελαιναί, grande v., située dans le S. de la Phrygie, aux sources du Méandre et du Marsyas. Au milieu était la citadelle, bâtie par Xerxès sur un rocher à pic, au pied duquel le Marsyas prenait naissance, et près de la source de cette rivière était une grotte célébrée par la tradition comme le lieu où Marsyas avait été châtié par Apollon. Le Méandre avait sa source dans le palais même et coulait à travers le parc et la ville, au-dessous de laquelle il recevait le Marsyas. Il ne reste plus de *Celænæ* que des ruines près de Dineir (Herodt. 7, 26; Arrian. 1, 29, 1; Strab. 12; Liv. 38, 13; Xenoph. *Anab.* 1).

Cēlænō (-ūs), Κελαινώ, une des Harpyes. Voy. *Harpyiæ*.

Cēlendræ (-ārum), *Celendris* ou *Celenderis*, colonie samienne dans la *Cilicia Trachea*, au S.-O. de *Seleucia*. Auj. Kelnar (Lucan. 8, 250).



Celenderis.

Celetrum (-i), v. de Macédoine, sur la presqu'île du *lacus Castoris*; probabl. auj. Castoria (Liv. 31, 40).

Céléus (-i), Κελεύς, roi d'Éleusis, mari de Métanire, père de Démophon et de Triptolème. Il donna l'hospitalité à Demeter (Cérès) à Éleusis, quand elle allait à la recherche de sa fille. La déesse, pour l'en récompenser, voulut donner l'immortalité à son fils Démophon, et le plaça sur un bûcher allumé afin de détruire ses éléments mortels; mais Métanire, à cette vue, jeta des cris perçants et Démophon fut dévoré par les flammes. Cérès alors accorda de nombreuses faveurs à Triptolème (voy. *Triptolemus*). Céléus fut, dit-on, le premier prêtre et ses filles les premières prêtresses du culte de Cérès à Éleusis (Virg. *G.* 1, 165; Apollod. 1, 5; Pausan. 1, 14).

Celsus, A. Cornélius, vivait probablement sous Auguste; on ne sait s'il était médecin praticien ou seulement écrivain. Il écrivit son célèbre ouvrage sur la médecine sous Tibère et ne mourut qu'après la mort de ce prince, vers l'an 38; cet ouvrage est intitulé : *de Artibus*, ou *Artes*, et se compose de huit livres, reste de vingt qu'il avait écrits et où il traitait aussi, selon toute apparence, de matières philosophiques et militaires (Quintil. 3, 1, 21; 12, 11, 24). Ce que nous possédons ne roule que sur l'art médical et émane en partie des ouvrages grecs d'Hippocrate, Asclépiade et autres. Columelle (*de Re rust.* 1, 1 et passim), ainsi que d'autres, le louent avec raison.

Celtæ (-ārum), Κέλται, les Celtes, race puissante qui occupait anciennement la plus grande partie de l'Europe occidentale. Les écrivains grecs et romains leur donnent trois noms qui ne sont probablement que des variantes du même : *Celtæ*, *Galatæ*, *Galli*. La partie la plus puissante de la nation paraît avoir établi sa demeure dans le centre du pays nommé

d'elle *Gallia*, entre la Garonne au S. et la Seine et la Marne au N. De là ils se répandirent dans diverses parties de l'Europe. Outre les Celtes de Gaule, il y avait encore huit autres établissements de cette nation : — 1) les *Celtes ibériens*, qui franchirent les Pyrénées et se fixèrent en Espagne (voy. *Celtiberi*); — 2) les *Celtes bretons*, les plus anciens habitants de la Bretagne (voy. *Britannia*); — 3) les *Celtes belges*, les premiers habitants de la Gaule Belgique, plus tard considérablement mêlés de Germains; — 4) les *Celtes italiens*, qui passèrent les Alpes à diverses époques, et occupèrent éventuellement la plus grande partie de l'Italie septentrionale, appelée de là *Gaule Cisalpine*; — 5) les *Celtes des Alpes et des bords du Danube*, nommément les *Helvetii*, les *Gothini*, les *Osi*, les *Vindelici*, les *Bæti*, les *Norici* et les *Carni*; — 6) les *Celtes illyriens*, qui, sous le nom de *Scordini*, s'établirent sur le mt *Scordus*; — 7) les *Celtes macédoniens et thraces*, qui s'étaient arrêtés en Macédoine, lors de l'invasion des Celtes en Grèce, et qui sont rarement mentionnés; — 8) les *Celtes asiatiques* (*Tolistobogi*, *Trocmi*, et *Tectosages*) qui fondèrent le royaume de *Galatie*. — Quelques écrivains anciens divisent les Celtes en deux grandes races, l'une comprenant les Celtes du sud et du centre de la Gaule, d'Espagne, et de l'Italie septentrionale, qui étaient proprement les *Celtes*; l'autre composée des tribus celtiques établies sur les bords de l'Océan et à l'E. jusqu'en Scythie, et qu'on appelait *Galli*; à cette dernière race appartenaient les Cimbres, et ils sont considérés par quelques auteurs comme identiques aux *Cimmerii* des Grecs. Cette double division des Celtes paraît correspondre aux deux races dans lesquelles sont aujourd'hui divisés les Celtes dans la Grande-Bretagne : à savoir les Gaëls et les Kymrys, qui diffèrent de langue et de mœurs, les Gaëls habitant l'Irlande et le N. de l'Écosse, et les Kymrys le pays de Galles (Wales). — Les Celtes sont représentés par les anciens écrivains comme des hommes de haute stature, de bonne complexion, ayant les cheveux blonds ou rouges. Ils furent longtemps la terreur des Romains; ils prirent Rome

une fois et la brûlèrent (390 av. J.-C.) voy. *Gallia* (Caes. *B. G.* 1, 1, etc; Mela 3, 2; Herodt. 4, 49; Murray; Mannert).

Celtibēri, Κελτίβηρες, peuple puissant d'Espagne, composé de Celtes, qui passèrent les Pyrénées à une époque très-reculée, et se mêlèrent aux Ibères, habitants primitifs du pays. Ils étaient établis principalement dans la partie centrale de l'Espagne (il y en avait aussi en Lusitanie et sur la côte N.). Les Celtibériens étaient le peuple le plus brave de ces contrées. Les habitants de Numance sont célèbres par leur héroïque résistance (voy. dans Diod. Sic. 5, 33, la description de leur caractère et de leurs mœurs). Aussi leur amitié fut-elle pour les Romains le plus puissant appui contre Carthage; leur hostilité amena la perte des deux Scipions (Liv. 25, 33). Ce ne fut qu'à la mort de Sertorius (72) que leur puissance fut entamée. Ils se divisaient en plusieurs peuplades, savoir : les *Celtiberi* dans le sens restreint au S.; les *Arevaci* au N.-O.; les *Pelendones* à l'E.; les *Berones* également à l'E., avec les villes : *Clunia* au N. du *Durius*, *Numantia*, *Segontia*, *Miacum*, *Bilbilis*, *Segobriga*, *Contrebia* (Diod. 6; Flor. 2, 17; Strab. 4; Lucan. 4, 10; Sil. Ital. 3, 339).

Cenæum (-i), le promontoire N.-O. de l'Eubée, en face des Thermopyles, avec un temple de Jupiter *Cenæus* (Ovid. *Met.* 9, 136; Thuc. 3, 93).

Cenchræa (-arum), Κεγχρᾶει, Cenchrées, le principal port de Corinthe, sur le golfe Saronique, important pour le commerce avec l'Orient (Thuc. 8, 20).

Cenomāni (-orum), Κενομανοί, puissant peuple de la Gaule, passa les Alpes, 600 ans environ av. J.-C., et s'étendit en Italie au N. jusqu'à la Rhétie, au N.-O. jusqu'aux *Euganei*, à l'E. jusqu'à la Vénétie, au S. jusqu'au Pô, avec les villes de *Brixia*, *Cremona*, *Bedriacum*, *Mantua*, *Verona*.

Censōrīnus (-i), auteur d'un ouvrage intitulé *de Die natali*, qui traite de la génération de l'homme, de son heure natale, de l'influence des astres et des génies sur son avenir, et discute les diverses méthodes employées pour la division et le calcul des temps.

Centauri (-orum), Κένταυροι (de κεντεῖν et ταῦρος : tueurs de taureaux; ou de ζέντορες ἵππων, piqueurs de chevaux, c.-à-d. cavaliers). L'idée de ces monstres est née de l'usage où était un peuple sauvage de Thessalie de monter à cheval. Dans Homère (*Il.* 1, 268, 2, 743, où ils sont appelés « bêtes sauvages », Φῆρες, Θῆρες, *Od.* 21, 295 et suiv.), et dans les temps plus anciens, ils nous apparaissent comme un peuple de Thessalie, sauvage et montagnard, velu et chevelu, passionné pour le vin et les femmes. Chassés par les Lapithes, ils se retirèrent de l'OËta et du Pélion vers le Pinde et les frontières d'Épire. Vraisemblablement ce n'est qu'à dater du temps de Pindare (500 av. J.-C.) que l'on commença à se représenter les Centaures comme des monstres moitié hommes et moitié chevaux; l'art ancien les peignait sous la figure d'hommes complets ayant derrière eux le corps d'un cheval; plus tard, l'art perfectionné fond habilement les deux formes et nous montre un buste d'homme terminé par le poitrail et le corps d'un cheval.



Centaure.

Suivant la tradition ordinaire les Centaures à double corps étaient issus du commerce d'Ixion et d'un nuage (*Nephele*), façonné par Jupiter à l'image de Junon (*Hera*). Leur lutte avec les Lapithes, aux noces de Pirithoüs, était particulièrement célèbre (Ovid. *Met.* 12, 10 sq). Hercule combattit aussi les Centaures (Eurip. *Herc. fur.* 181 sq.; Soph. *Trach.* 1095). Par leur double forme ils

avaient de l'analogie avec les Satyres, et leur goût pour le vin les fit introduire dans le cortège de Bacchus; mais la douce influence de ce dieu mitigea leur férocité première. Ils marchent domptés devant le char de Bacchus, donnant du cor ou jouant de la lyre, conduits par des amours, et en compagnie de Satyres, de Nymphes et de Bacchantes. Le plus célèbre des Centaures est Chiron (voy. *Chiron*). — Nous l'avons dit, l'habileté des Thessaliens à monter à cheval a donné lieu à la fable des Centaures. C'est ce qui arriva dans le nouveau monde, quand les Américains virent les Espagnols montés sur des chevaux : ils crurent que la bête et l'homme ne faisaient qu'un.

Centrītes (-æ), auj. Khabour, petite rivière d'Arménie, qui séparait ce pays de celui des *Carduchi*, au N. de l'Asyrie (Xen. *Cyr. Exped.* 4, 3, 1).

Centumcellæ (-ārum), auj. Civita-Vecchia, ville maritime d'Étrurie, commença à devenir une place importante sous Trajan, qui y bâtit une villa et y creusa un excellent port (Plin. *Ep.* 6, 31).

Centūripæ (-ārum), auj. Centorbe, ancienne v. des Sicules, en Sicile, au pied du mont Etua, et non loin de la rivière *Symæthus*. Sous les Romains, c'était une des cités les plus florissantes de l'île (Thuc. 6, 94; Polyb.; Strab.; Diod.; Cic. *Verr.* 4, 23; Plin. 3, 8; Sil. Ital. 14, 205).



Centuripa en Sicile.

Cēos (-i) ou **Cēa** (-æ), Κέως, auj. Zea ou Zia, île de la mer Égée, une des Cyclades, entre le cap Sunium en Attique et l'île de Cythnus. Elle est célèbre pour la fertilité de son sol et la douceur de son climat. Sa v. principale était *Iulis*, Ἰουλίς, patrie des poètes Simonide et Bacchylide. On en voit encore des ruines considérables (Plin. 4, 12; Ovid.

Met. 7, 368; Hor. *Od.* 2, 1, 38; Virg. *Georg.* 1, 14, etc.; Strab. 10; Herodt. 5, 102).

Cēphallēnia (-æ), auj. Céphalonie, appelée *Same* ou *Samos* dans Homère, l'île la plus grande de la mer Ionienne, séparée d'Ithaque par un étroit canal. Elle est très-montagneuse. Ses principales villes étaient : *Same*, *Pale*, *Cranii* et *Proni*. Elle n'eut jamais d'importance politique. C'est auj. une des sept îles placées sous le protectorat de l'Angleterre (Hom. *Il.* 2, 631; Herodt. 9, 28; Thuc.; Strab.; Liv. 38, 18).

Cēphālædium (-i). v. sur la côte N. de la Sicile, dans le territoire d'*Himera*.



Cephalædium en Sicile.

Cēphālus (-i), Κέφαλος, Céphale, fils de Déion et de Diomède, et mari de Procris ou Procné. Il fut aimé d'Éos (l'Aurore); mais, comme il repoussait ses avances par amour pour sa femme, elle lui conseilla de mettre à l'épreuve la fidélité de Procris. A cet effet, la déesse le métamorphosa en étranger et l'envoya avec de riches présents près de sa femme. Celle-ci, séduite par les offres brillantes de l'étranger, allait lui céder, quand Céphale se fit connaître. Procris, honteuse, s'enfuit en Crète. Artémis (Diane) lui fit présent d'un chien et d'un épieu qui ne devait jamais manquer le but, et la renvoya auprès de Céphale sous la figure d'une jeune fille. Céphale voulut avoir ce chien et cet épieu, et, pour les obtenir, promit son amour à la jeune fille, qui alors se découvrit à son époux. Une réconciliation s'ensuivit. Mais Procris redoutait toujours l'amour d'Éos, et, de son côté, Céphale était tourmenté par la jalousie, quand il partait pour la chasse. Procris l'ayant suivi un jour, Céphale, entendant près de lui du bruit dans le feuillage, la prit pour une bête sauvage et la tua sans le vouloir, avec l'épieu inévitable qu'il tenait d'elle. Ovide raconte la

même histoire un peu différemment (Ovid. *Met.* 7, *Fab.* 26; Hygin. *Fab.* 189; Apollod. 3. 15).

Cēpheus (-ēōs ou ēi), Κηφεύς, Céphée; 1) roi d'Éthiopie, fils de Bélus, mari de Cassiopée, et père d'Andromède, fut placé parmi les astres après sa mort (Hérod. 7, 61; Paus. 4, 35; 8, 4; Ovid. *Met.* 4, 669, 5, 12). — 2) fils d'Aleus, un des Argonautes, et roi de Tégée en Arcadie. Il périt avec la plupart de ses fils dans une expédition contre Hercule (Apollod. 1, 9; 2, 1, 4, 7).

Cēphīsus ou **Cēphissus** (-ī), Κηφισός, 1) fl. qui coule en Phocide et en Béotie dans une fertile vallée et va se jeter dans le lac Copaïs, appelé pour cette raison *Cephisus* dans l'Iliade (5, 709). Voy. *Copaïs* (Strab. 9; Plin. 4, 7; Lucan. 3, 175; Ovid. *Met.* 1, 369, 3, 19.) — 2) la plus grande rivière de l'Attique, a sa source dans le versant O. du mont Pentélique, à l'O. d'Athènes, traverse les Longs Murs et se jette près de Phalères dans le golfe Saronique (Xénoph. ; Strab. ; Eurip. *Med.* 835).

Cerameicus (-ī), le Céramique, voy. *Athènes*.

Cērāmus (-ī), Κέραμος, v. doriennne et port de mer, sur le côté N. de la Chersonèse Cnidiennne, sur la côte de Carie. Elle a donné son nom au golfe Céramique (Plin. 5, 29; Mela, 1, 16).

Cērāsūs (-untis), Κερασούς, auj. Kerasoun, florissante colonie de Sinope, sur la côte du Pont-Euxin, à l'embouchure de la rivière de même nom; principalement fameuse comme le lieu d'où les cerises et leur nom ont été importés en Europe. Ce fut, dit-on, Lucullus qui en rapporta des plants à Rome; mais probablement il ne s'agit que de quelques espèces particulières, attendu que les Romains paraissent avoir connu avant Lucullus les trois espèces les plus anciennes. *Cerasus* commença à déchoir à partir de la fondation de *Pharnacia* (Marcell. 22, 13; Plin. 12, 25; 16, 18; 17, 14; Mela, 1, 19).

Cēraunī montes (Khimara), chaîne de montagnes qui s'étendent de la frontière de l'*Illyricum* le long de la côte d'Épire. Elle devait son nom à la fréquence des coups de tonnerre (κεραυνός)

qui grondaient sur ses cimes. Ces montagnes rendaient les côtes de l'Épire dangereuses pour les vaisseaux. On les appelait aussi *Acroceraunia*, bien que ce nom s'appliquât proprement au promontoire (auj. cap *Linguetta*), qui sépare l'Adriatique de la mer Ionienne. Les habitants s'appelaient *Ceraunii*.

Cerbērus (-ī), Κέρβερος, Cerbère, le chien monstrueux qui gardait l'entrée des enfers (*janitor Orci*, Virg.). Homère le place dans l'Érèbe et ne lui donne pas de nom. Hésiode, le premier, le fait fils de Typhon et d'Echidna, lui attribue une voix effrayante et lui donne 50 têtes (πεντηχοντακάρηνος). Plus tard, Cerbère apparaît avec une triple gueule et une queue de dragon; son cou est hérissé de serpents, et sa bouche, comme celle des vipères, distille un noir poison. Enfin Lycophron et Horace l'appellent le chien aux cent têtes (ἐκατοντακάρηνος, *centiceps*). Sa caverne est ordinairement placée de l'autre côté du Styx, à l'endroit où Charon dépose les ombres des morts.



Cerbère.

Cercasōrum (-ī), v. de la basse Égypte, sur le bord occidental du Nil, à l'endroit où ce fleuve se divise en ses trois bras principaux (Hérod. 2, 5).

Cercīna (-æ) et **Cercīnītis**, deux petites îles de la Méditerranée, devant la côte N. de l'Afrique, près de la petite Syrte. Elles sont jointes par un pont et possèdent un beau port (Tac. *Ann.* 1, 53; Strab. 17; Liv. 33, 48; Plin. 5, 7).

Cercōpes (-um), guomes ou dé-

mons malicieux et méchants, qui volèrent Hercule pendant son sommeil. Suivant Diodore et d'autres mythographes, c'était une peuplade entière; mais Hercule n'eut affaire qu'à deux d'entre eux, que la Fable désigne sous des noms différents. Ils étaient fils de Théia, fille de l'Océan. Quelques auteurs les placent aux Thermopyles, d'autres à Oëchalie en Eubée ou en Lydie (Herodt. 7, 216; Diod. ; Luc. *Al.* 54; Apollod. 2, 6, 3).

Cercyōn (-ōnis), fils de Neptune ou de Vulcain; tyran cruel d'Éleusis, fit mourir sa propre fille Alopé et tuait tous les étrangers qu'il avait vaincus à la lutte. Il fut enfin vaincu et tué par Thésée (Ovid. *Met.* 7, 439; Hygin. *Fab.* 187; Plut. *Thes.*; Paus. 1, 5 et 39).

Cères. Voy. *Demeter*.

Cērēs, Κήρες, les Cères ou Parques, personnification de la nécessité de la mort, et des morts particulières, par opposition à *Thanatos*, la mort en général. Homère les dépeint comme des génies formidables, sombres, haineux, qui conduisent les hommes au triste séjour de Pluton (Hadès). Suivant Hésiode, elles sont filles de la Nuit et sœurs des *Mæræ* (Μοῖραι) et punissent les hommes de leurs crimes (Hom. *Il.* 3, 32; 4, 11; 12, 402; 18, 335 et suiv.; Hésiode, *Scut. Herc.* 249; Theog. 211 et suiv.).

Cērīnthus (-i), Κήρινθος, v. sur la côte E. de l'île d'Eubée, sur le fl. *Budorus* (Hom. *Il.* 2, 558; Strab. 10, 445).

Cerrētāni (-ōrum), peuple ibérien dans l'*Hisp. Tarraconensis*, habitait la contrée appelée aujourd'hui Cerdagne, dans les Pyrénées. Ils étaient célèbres pour leurs excellents jambons (Plin. 3, 3, 4).

Certōnium (-i), v. de Mysie.

Cētēi (-ōrum), Κήταιοι, peuple de Mysie, anciens habitants du pays autour de Pergame, et sur les bords du *Cetius*. Ils sont mentionnés par Homère, *Od.* 11, 521 (Strab. 13, 616; 14, 678).

Cēthēgus (-i), nom d'une ancienne famille patricienne de la *gens Cornelia*. Il paraît que les membres de cette famille avaient conservé l'ancienne mode de porter la robe et qu'ils avaient toujours les bras nus; d'où l'allusion d'Horace : *cinctuti Cethegi* (*A. P.* 50). 1) *M.*

Cornelius Cethegus, censeur en 209 et consul en 204, distingué par son éloquence et par la pureté de son langage; il est cité avec éloge par Ennius et Horace; mort en 196 (Liv. 30, 18; Cic. *Brut.* 15). — 2).

C. Cornelius Cethegus, un des familiers et complices de Catilina, fut, dès sa plus tendre jeunesse, un débauché et un homme perdu. Lorsque Catilina quitta Rome, en 63, après le premier discours de Cicéron, Céthégus y resta sous les ordres de Lentulus. Il avait mission d'assassiner les principaux sénateurs; mais les lenteurs de Lentulus empêchèrent la réalisation de ce complot. Céthégus fut arrêté et condamné à mort avec les autres conspirateurs (Plut. *Cic.*; Sall. *Catil.*).

Cētīus (-i), petite rivière de Mysie, qui se jette dans le *Caicus* tout près de Pergame.

Ceyx. Voy. *Alcyone*.

Chabōras, le même que l'*Abor-rhas*.

Chabrias (-æ), Χαβρίας, général et philosophe athénien, se signala principalement en 378 av. J.-C. lorsqu'il fut envoyé au secours de Thèbes contre Agésilas. Dans cette célèbre campagne, il ordonna à ses soldats de mettre un genou en terre, d'appuyer fortement leur lance sur l'autre, de couvrir leur corps avec leur bouclier et d'attendre ainsi l'ennemi. Cette manœuvre le rendit célèbre et Athènes lui éleva une statue qui le représentait dans cette posture. Il secourut aussi Nectanébus, roi d'Égypte, et conquit toute l'île de Chypre. Il périt enfin au siège de Chios (357), victime de son excessive bravoure, dédaignant de quitter son vaisseau, lorsqu'il pouvait se sauver comme ses compagnons (Nep. *Chabr.*; Diod. 16; Plut. *Phoc.*).

Chærēa, C. Cassius, tribun des cohortes prétoriennes. Sa voix féminine et la douceur de ses manières lui attirèrent les lazzi de Caligula, qui l'appelait souvent Priape, Vénus, etc. Pour s'en venger, Chærea ourdit une conspiration contre l'empereur. On résolut de le frapper au milieu des jeux où il devait paraître lui-même comme danseur. Chærea lui porta le premier coup. Le dessein du meurtrier était de rétablir la république, mais il ne put la faire proclamer. Claude

fut salué empereur par les soldats et à son avènement fit mettre à mort Chærea (Suet. *Calig.* 56-58; Dio Cass. 59, 29; Suet. *Claud.* 11).

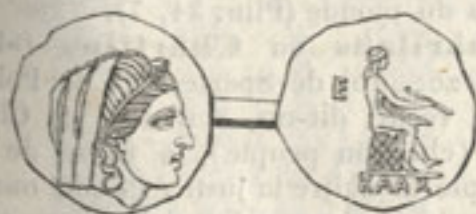
Chærōnēa (-æ), Χαίρωνεια, v. de Béotie, sur un rocher escarpé, entre le fl. Céphisse et le mont Thurion; elle est célèbre par la victoire de Philippe sur les Grecs, en 338 av. J.-C., par celle de Sylla sur Archélaüs en 86, et comme lieu de naissance du polygraphe Plutarque. De nombreuses ruines de cette antique cité se voient encore à Capurna, notamment un théâtre creusé dans le roc, un aqueduc, et les débris du lion de marbre qui ornait le tombeau des Béotiens morts à la bataille de Chéronée (Paus. 9, 40; Plut. 9, 40; Plut. *Pelop.*; Strab. 9).

Chalæum (-i), ville et port des Locriens Ozoles sur le golfe Crisséen, sur les frontières de la Phocide.

Chalashtra (-æ), v. de la Mygdonie en Macédoine, à l'embouchure de l'Axius.

Chalce (-es) ou **Chalcia** (-æ), île de la mer Carpathienne, près de Rhodes.

Chalcēdōn, mieux **Calchēdōn** (-ōnis), Καλχηδών, Chalcédoine, cité grecque de Bithynie, sur la côte de la Propontide, à l'entrée du Bosphore, tout à fait vis-à-vis de Byzance, fut fondée par une colonie de Mégariens, 685 av. J.-C. Après une longue indépendance, elle fut soumise aux rois de Bithynie et la plus grande partie de ses habitants fut transplantée dans la nouvelle ville de Nicomédie, 140 av. J.-C. Plus tard, elle s'appela *Justinianēa*, et fut le chef-lieu de la province de Bithynie ou *Pontica prima*. Il y avait un temple et un oracle célèbre d'Apollon. Le philosophe Xénocrate y était né (Strab. 7; Plin. 5, 32; Mela, 1, 19).



Chalcedon.

Chalcīdicē (-es), ἡ Χαλκιδική, presque île macédonienne, entre les golfes

Thermaïque et Strymonien, s'avance dans la mer en forme de fourche à trois dents, et se termine en trois péninsules : *Pal-lene*, *Sithonia* et *Acte* ou *Athos*. Elle doit son nom à une colonie de *Chalcis*. Voy. **CHALCIS**, n° 1.



Chalcidicē en Macédoine.

Chalcis (-īdis), ἡ Χαλκίς, 1) Égripo ou Negroponte, principale v. de l'île d'Eubée, située sur la partie O. et étroite de l'Euripe, et jointe au continent par un pont. C'était une v. très-ancienne, habitée dans l'origine par les *Abantes* ou *Curetes*, et colonisée par des Ioniens de l'Attique. Sa prospérité à une époque très-reculée est attestée par les nombreuses colonies qu'elle envoya dans diverses parties de la Méditerranée. Elle fonda tant de villes dans la péninsule de Macédoine, entre le golfe Thermaïque et Strymonien, que le nom de *Chalcidice* s'appliqua bientôt à toute la péninsule. En Italie, elle fonda Cumes, et en Sicile Naxos. Chalcis fut ordinairement sujette d'Athènes tant que dura la grandeur de cette dernière cité. L'orateur Isée et le poète Lycophron y étaient nés; Aristote y mourut (Plin. 4, 12; Strab. 10;



Chalcis en Eubée.

Paus. 5, 23; Cic. *N. D.* 3, 10). — 2) v. d'Étolie, située à l'embouchure de l'*E-venus*, au pied du mont Chalcis, et appelée de là *Hypo-chalcis*. — 3) v. de Syrie, dans une plaine fertile, près de l'embouchure du *Chalus*; chef-lieu du district de la *Chalcidice*, situé à l'E. de l'Oronte.

Chaldæa (-æ), Χαλδαία, la Chaldée, dans le sens le plus restreint, était une province de la Babylonie, longeant,

dans le cours inférieur de l'Euphrate, les frontières de l'Arabie Déserte et le fond du golfe Persique. Elle était sillonnée par de nombreux canaux et d'une fertilité remarquable. Dans un sens plus étendu, le nom de Chaldée s'applique à toute la Babylonie et même à l'empire des Babyloniens, à cause de la suprématie exercée à Babylone par les Chaldéens. Xénophon parle de Chaldéens établis dans les montagnes au N. de la Mésopotamie et de la Babylonie. Sur les Chaldéens, comme classe dominante dans la monarchie babylonienne, voy. BABYLON (Xén. *Cyr.* 3, 1, 24; Strab. 12, p. 549; Liv. 97, 46; Tac. *Ann.* 6, 21; *Hist.* 1, 22; Hor. *Od.* 1, 11, 2; Juv. 6, 576; Cic. *Div.* 2, 47).

Chālŷbes (-um), Χάλυβες, peuple remarquable de l'Asie, habitait sur la rive S. de la mer Noire, et s'occupait particulièrement du travail des mines et du fer. Xénophon mentionne des Chalybes établis dans les montagnes qui bornent l'Arménie et la Mésopotamie et qui paraissent être le même peuple qu'il appelle ailleurs *Chaldæi*; et plusieurs géographes considèrent les Chalybes et les Chaldéens comme étant dans l'origine un seul et même peuple (Virg. *Æn.* 8, 421; Strab. 12; Apollon. 2, 375.; Xénoph. *Anab.* 4; Hérod. 1, 28; Justin. 44, 3).

Chālŷbōn (Anc. Test. *Helbon*), v. considérable de la Syrie septentrionale, probablement la même que *Berœa*.

Chāmāvi (-ōrum), peuple de Germanie qui se montre d'abord dans le voisinage du Rhin, mais qui plus tard émigra à l'E., défait les Bructères, et s'établit entre le Weser et le Hartz (Tac. *Ann.* 2, 18; 13, 55; *Germ.* 33; Amm. Marc. *Rer. Gest.* 17, 8, 9).

Chāōnes (-um), Χάονες, peuple pélasge, un des trois qui habitaient l'Épire; il fut, à une époque très-ancienne, en possession de toute la contrée; mais dans la suite il habita le long de la côte depuis le fl. Thyamis jusqu'au promontoire Acrocéraunien; de là ce district reçut le nom de *Chaonia*. Chez les poètes l'épithète *Chaonius* s'emploie souvent comme équivalent d'Épirote (Thuc. 2, 80; Lucan. 6, 426; Claud. *de Rapt. Pros.* 3, 47; Virg. *Æn.* 3, 335; Propert. 1, 9; Ovid. *A. A.* 1).

Chāōs (abl. **Chāō**), τὸ Χάος, de χάω, γαίνω, être béant, c.-à-d., selon Hésiode, *Theog.* 116, « le vide, l'espace infini, » qui préexistait à toute chose, et d'où sont sortis les dieux, les hommes, en un mot toute la création. Des écrivains postérieurs, notamment les philosophes, entendirent par Chaos, en dérivant fausement ce mot de *καῖσθαι*, une masse confuse (*rudis indigestaque moles*, Ovid. *Met.* 1, 1 sq.), d'où le monde se dégagea.

Chārādra (-æ), Χαράδρα, v. de Phocide, sur le fl. *Charadrus*, située sur une hauteur, non loin de *Lilæa* (Hérod. 8, 33).

Chārax (Χάραξ, c.-à-d. camp, palissade), nom de plusieurs villes qui furent d'abord des stations militaires. La plus remarquable était située à l'embouchure du Tigre (voy. *Alexandria*).

Chārēs (-ētis), Χάρης, 1) général athénien, qui, pendant plusieurs années, réussit à se maintenir dans les bonnes grâces du peuple, au moyen de la corruption la plus éhontée, et malgré son caractère peu estimable. Dans la guerre sociale, en 356 av. J.-C., il accusa ses deux collègues Iphicrate et Timothée et obtint seul le commandement. Il entra ensuite au service d'Artabaze, satrape de l'Asie occidentale, révolté contre l'autorité de son maître; mais il fut rappelé par les Athéniens sur les réclamations d'Artaxerxès III. Il était un des généraux athéniens à la bataille de Chéronée, 338 (Xén. *Hell.* 7, 2, 18; Diod. Sic. 15, 95; 16, 85; Plut. *Phoc.* 14; Nep. *Tim.* 4). — 2) Charès, de Lindos, Rhodien, statuaire en bronze, élève favori de Lysippe, florissait 290 av. J.-C. Son principal ouvrage était la statue du Soleil, qui, sous le nom de Colosse de Rhodes, fut mise au nombre des sept merveilles du monde (Plin. 34, 7).

Chārīlaus ou **Chārillus** (-i), Χαρίλαος, roi de Sparte, fils de Polydecte, reçut, dit-on, son nom de Charilas (cher au peuple), à cause de la joie que fit naître la justice de son oncle Lycurgue, lorsque celui-ci le plaça, encore tout enfant, sur le trône des rois, et pria les Spartiates de le reconnaître pour leur souverain. Il fit la guerre aux

Argiens
qui le
priso
48).

C
Gra
Grâc
grâce
Char
cain
dieu
nous
d'Ap
troit
Grec
L'id
sonn
entr
poë
sieu
sont
filles
de
et T
suffi
les
nim
le p
sont
éta
elle
bea
enn
Tou
mer
ami
pag
les
les
exi

Argiens, ses voisins, puis aux Tégéates qui le battirent complètement et le firent prisonnier (Plut. *Lyc.* 5; Paus. 2, 36; 6, 48).

Chārītes (-um), Χάριτες, appelées *Gratie* par les Romains, et par nous les Grâces, étaient la personnification de la grâce et de la beauté. Dans l'Iliade, *Charis* est la femme d'*Hephæstus* (Vulcain); mais, dans l'Odyssée, la femme du dieu du feu est *Aphrodite* (Vénus); d'où nous pouvons inférer sinon l'identité d'*Aphrodite* et de *Charis*, du moins l'étroite liaison des notions qu'avaient les Grecs relativement à ces deux divinités. L'idée de la grâce et de la beauté personnifiées se partageait, dans l'origine, entre plusieurs êtres; et, même dans les poèmes homériques, on rencontre plusieurs fois le pluriel *Charites*. Les Grâces sont ordinairement regardées comme filles de Jupiter et elles sont au nombre de trois, savoir: Euphrosyne, Aglaé et Thalie. Le nom des Grâces exprime suffisamment leur caractère. Elles étaient les déesses qui, par le charme des raffinements et de la politesse, rehaussaient le prix des jouissances de la vie. Elles sont le plus souvent représentées comme étant au service d'autres divinités, et elles communiquent leur grâce et leur beauté à tous les objets qui charment et ennoblissent les dieux et les hommes. Toutefois la poésie leur est particulièrement chère; c'est pourquoi elles sont amies des Muses, et vivent en leur compagnie dans l'Olympe. Dans le principe les Grâces étaient vêtues; plus tard on les a représentées sans vêtement. Il existe encore des spécimens de l'une et de

l'autre représentation. Ce sont de jeunes filles, simples et sans malice, dans la fleur de l'âge, et ordinairement elles se tiennent embrassées. Leurs attributs sont des instruments de musique, le myrte, la rose et des dés (Hom. *Il.* 14, 267; 18, 382; 385; *Od.* 8, 364; Hesiod. *Theog.* 907 et suiv.; 945; Pind. *Ol.* 41, 19).



Gravure tirée d'une médaille de Germa.

Charmandē (-ēs), grande v. de Mésopotamie, sur l'Euphrate (Xén. *Anab.* 1, 5, § 10).

Charōn (-ontis), Χάρων, fils de l'Érèbe et de la Nuit, nautonnier des enfers, chargé de faire traverser dans sa barque les fleuves infernaux aux ombres des morts. Il recevait pour salaire de chaque ombre une obole ou un denier, qu'on avait soin de placer dans la bouche des morts avant de les brûler. On représente Charon sous la figure d'un vieillard portant une longue barbe négligée et des vêtements délabrés. Il ne pouvait qu'exceptionnellement et sous certaines conditions recevoir des vivants dans sa barque (Virg. *Æn.* 6, 295 et suiv.; Diod. 1; Senec. *Herc. F.* 3, 765).



Les trois Grâces ou Charites
tiré d'une peinture d'Herculanum.



Charon.

Chārondas (-æ), législateur de

Catane, qui donna des lois à sa propre ville et à d'autres cités d'origine chalcedonique en Sicile et en Italie. La date de sa naissance et celle de sa mort ne sont pas certaines. Il vivait vraisemblablement vers l'an 500 av. J.-C. Ses lois renfermaient ce qui lui avait paru de mieux dans les autres législations; ce qu'elles avaient de particulier, c'était, suivant Aristote, ἐπίσκηψις ψευδομαρτυριῶν, la plainte en faux témoignage. Pour prévenir tout changement à cette législation, il avait disposé que quiconque voudrait proposer une loi se présenterait avec une corde au cou, pour être garrotté, dans le cas où sa proposition serait rejetée. On rapporte qu'un jour, revenant d'une expédition, il parut dans l'assemblée du peuple ceint de son épée, contrairement à une disposition de ses lois. « Tu violes ta loi, Charondas, » lui dit quelqu'un. « Non, dit-il, je la confirme, » et il se perça de son épée. Ses lois étaient probablement rédigées en vers (Val. Max. 6, 7).

Charybdis, voy. *Scylla*.

Chasuari ou **Chasūarii** ou **Chaltūarii**, peuple de Germanie, allié ou sujet des Cherusques. Ils habitaient au N. des *Chatti*; et, plus tard, on les rencontre entre le Rhin et la Meuse, faisant partie des Francs (Tac. *Germ.* 34).

Chatti. Voy. *Catti*.

Chauci ou **Cauci** (-ōrum), Χαῦχοι, peuple puissant du N. E. de la Germanie, entre l'*Amisia* (l'Ems) et l'*Albis* (l'Elbe), partagé par le *Visurgis* (le Weser), qui traversait leur territoire, en *Majores* et *Minores*, les premiers à l'O., les seconds à l'E. de ce fleuve. Selon Tacite (*Germ.* 35), c'était la tribu germanique la plus juste et la plus noble. On les trouve mentionnés pour la dernière fois dans le troisième siècle, lorsqu'ils dévastèrent la Gaule, et leur nom dans la suite se trouva confondu dans la dénomination générale de *Saxons*.

Chelidōniæ insulæ, Χελιδόνια νῆσοι (c.-à-d. îles des tortues), groupe de petites îles, entourées d'écueils et de bas-fonds très-dangereux, devant le cap nommé *Hiera* ou *Chelidonium*, au S. des côtes de Lycie (Dionys. p. 506; Plin. 5, 27, 31; Liv. 33, 41).

Chēlonātas, cap de l'Élide, en face de *Zacynthus*, le point le plus occidental du cap Péloponnèse; auj. cap Tornese.

Chemmis, plus tard **Pānōpōlis**, grande v. de la Thébaidé ou haute Égypte, sur la rive orientale du Nil, célèbre pour ses manufactures de lin, ses carrières de pierre et les temples de Pan et de Persée (Herodt. 2, 91, 156).

Chēops (-pis), un des premiers rois d'Égypte, tyran et impie; il régna 50 ans, et fit construire, au moyen de corvées imposées à ses sujets, la première et la plus grande des pyramides (Herodt. 2, 124).

Chēphren (-ēnos), roi d'Égypte, frère et successeur de Chéops, dont il suivit l'exemple; tyran comme lui, il régna 56 ans et bâtit, de la même façon, la seconde pyramide (Herodt. 2, 127).

Chersonēsus (-i), Χερσονήσος, c.-à-d., île continent, presque île). Les presque îles désignées par ce nom de Chersonèse sont : 1) *Chersonesus Thracica*, la Chersonèse de Thrace, ordinairement appelée à Athènes la *Chersonèse*, sans épithète distinctive; c'est une étroite bande de terre, de 420 stades de long sur 36 de large, qui s'étend entre l'Hellespont et le golfe de Melas, et se rattache au continent de Thrace par un isthme défendu par un mur sur toute sa largeur, près de *Cardia*. Elle fut colonisée par les Athéniens sous Miltiade, contemporain de Pisistrate. Les Athéniens en furent chassés par les Perses; puis la Macédoine, Antiochus de Syrie et enfin les Romains s'en rendirent maîtres. C'est auj. la presque île des Dardanelles ou de Gallipoli (Herodt. 6, 33-36; 7, 58; Strab. 2, 92 et *passim*; Thuc. 1, 11; Pausan. *Att.* 9.; Nep. *Milt.*; Liv. 31, 16; 33, 38 et *passim*). — 2) *Chers. Taurica* ou *Scythica*, la Chers. Taurique ou Crimée, presque île entre le Pont-Euxin, le Bosphore Cimmérien et le *Palus Mæotis*, unie au continent par un isthme de 40 stades de largeur. Elle produisait une grande quantité de grains qu'on portait à Athènes et dans les autres parties de la Grèce (voy. *Bosporus*). — 3) *Chers. Cimbrica*, Chers. Cimbrique, auj. le Jutland. Voy.

Cimbri. — 4) v. de Crète (Chersoneso, près du prom. *Zephyrium*; à l'intérieur est le port de *Lyctus*.)



Chersonèse en Crète.

Cherusci, les Chérusques, branche des *Istavones*, dont la première mention se trouve dans César (*B. G.* 6, 9); plus tard, ligne de divers peuples. Il faut chercher leurs demeures dans le Braunsweig et le Nuremberg, c.-à-d. entre la *sylva Bacensis* (le Harz), qui les séparait des Suèves, l'Elbe, qui les séparait des Lombards, le Weser où ils étaient séparés des *Chauci* par les *Angrivarii*, et la Diemel, où ils se rencontraient avec les *Chamavi* et les *Chatti*. Drusus, en franchissant l'Elbe (9 av. J.-C.), pénétra le premier sur leur territoire. Dans le principe, ils étaient sous la dépendance de Rome, et se mettaient individuellement à son service. Mais, quand Quinctilius Varus commença à les pressurer, ils se liguèrent avec les Cattes, les Marses et les Bructères, déjà hostiles, et, sous la conduite d'Arminius, ils battirent les Romains dans le *Teutoburgiensis saltus*, 9 apr. J.-C. Leurs divisions intestines leur firent plus de tort que les incursions de Germanicus, en l'an 15, pendant les démêlés d'Arminius et de Ségeste, et en l'an 16, où Arminius fut défait dans l'*Idistavisus campus*. La guerre qui éclata entre Arminius et Marbod, l'an 17, détacha de leur parti les Lombards et les Sennones, et ce ne fut qu'avec l'aide des premiers qu'Italus, fils de Flavius, et neveu d'Arminius, put maintenir sa principauté. Toutefois on rencontre encore les Chérusques depuis le troisième siècle dans la ligue guerrière des Saxons (*Cæs. B. G.* 6, 9; *Tac. Germ.*).

Chilon (-ōnis), *Χεῖλων*, de Lacédémone, fils de Démagète, et un des sept sages de la Grèce. Il mourut de joie dans

les bras de son fils, vainqueur aux jeux Olympiques, 597 av. J.-C. (*Plin.* 7, 33; *Diog. Laert.*).

Chimæra (æ), *Χίμαιρα*, la Chimère, monstre fabuleux, d'une forme étrange et terrible. Il était lion par le devant du corps, dragon par la partie postérieure, chèvre par le milieu, et vomissait des torrents de feu. Suivant Homère, il avait été élevé par Amisodarus, roi de Carie, et fut tué par Bellérophon (voy. ce nom). Selon Hésiode, c'était la fille de Typhon et d'Echidna, et elle avait trois têtes, une de lion, une de chèvre et une de dragon. Les mythographes postérieurs combinent les trois formes de différentes manières. On l'a placée en Phrygie, en Lybie, en Égypte, dans l'Inde. L'origine de ce monstre ignivome est probablement le volcan nommé *Chimæra* et situé près de Phaselis en Lycie. Parmi les objets d'art récemment découverts dans cette contrée, on trouve plusieurs représentations de la Chimère sous la simple forme d'une espèce de lion (*Hom. Il.* 6, 179 et suiv.; 16, 328; *Hésiod. Théog.* 319; *Apollod.* 1, 9; 2, 3; *Lucr.* 5, 903; *Ovid. Met.* 9, 646. *Virg. Æn.* 6, 288).

Chionē (-ēs), 1) fille de Borée et d'Orithyie et mère d'Eumolpe, appelé de là *Chionides* (*Apollod.* 3, 15; *Paus.* 1, 38). — 2) fille de Dædalion, mère d'Autolycus par Mercure, et de Philammon par Apollon. Elle fut tuée par Diane pour avoir osé comparer sa beauté à celle de la déesse (*Ovid. Met.* 11, *Fab.* 8).

Chios et **Chius** (-i, *auj.* Scio), *Χίος*, Chio, une des plus grandes et des plus fameuses îles de la mer Égée, est située en face de la presqu'île de Clazomènes, devant la côte d'Ionie. Elle fut colonisée par les Ioniens au temps de leur grande migration, et demeura un État maritime indépendant et puissant jusqu'à la défaite des Grecs ioniens par les Perses (494 av. J.-C.); depuis cette époque elle fut soumise aux Perses. La bataille de Mycale (479 av. J.-C.) l'affranchit du joug; elle devint membre de la ligue athénienne et fut pendant longtemps l'alliée la plus intime et la plus chère d'Athènes; mais, en 412, une vaine ten-

tative de révolte en amena la conquête et la dévastation. Chio était célèbre pour son vin et son marbre. De toutes les cités qui se disputèrent l'honneur d'avoir donné le jour à Homère, Chio était généralement considérée par les anciens comme la mieux fondée dans ses prétentions. Elle s'enorgueillit encore d'avoir produit l'historien Théopompe, le poète Théocrite et d'autres éminents personnages. Sa capitale, Chios, auj. Khio, était située du côté oriental de l'île (Plut. *de Virt. mul.*; Hor. *Od.* 3, 19, 5; *Sat.* 1, 10, 24; Paus. 7, 4; Mela, 2, 2; Strab. 2).



Chios.

Chīrisōphus (-i), Lacédémonien, que les Spartiates envoyèrent comme auxiliaire à Cyrus dans son expédition contre son frère Artaxerxès (401 av. J.-C.). Après la bataille de Cunaxa, où périt Cyrus et où furent pris plusieurs généraux grecs, Chirisophus fut un des nouveaux généraux nommés, et il eut, conjointement avec Xénophon, le commandement de cette immortelle retraite dite des dix mille (Xen. *Anab.* 1, 4, 3 et suiv.).

Chīron (-ōnis), Χείρων, le plus savant et le plus juste de tous les Centaures, était fils de Saturne (Κρόνος) et de Philyra (d'où son nom de *Philyrides*), et habitait sur le mont Pélion. Il avait été instruit par Apollon et par Diane, et était renommé pour son habileté à la chasse, en médecine, en musique, en gymnastique et dans l'art de la divination. Les héros les plus distingués de l'histoire fabuleuse des Grecs, comme Castor et Pollux, Amphiaraüs, Pélée, Achille, Diomède, Nestor, Palamède, Ulysse, etc., lui devaient leurs connaissances dans ces divers arts. Il sauva Pélée des mains des autres Centaures, qui allaient le massacrer, et il lui rendit aussi son épée, qu'Acaste avait

cachée (voy. *Acastus*). Hercule aussi fut son ami; mais, en combattant contre les autres Centaures, une des flèches empoisonnées d'Hercule alla frapper Chiron, qui, bien qu'immortel, ne voulut pas vivre plus longtemps et donna son immortalité à Prométhée. Jupiter plaça Chiron parmi les astres sous le nom de Sagittaire (Hom. *Il.* 61; Hesiod. *Scut.*; Paus. 3, 18; 5, 19; 9, 31; Ovid. *Met.* 2, 676; Apollod. 2, 5; 3, 13; Hor. *Epod.* 13).

Chlōrīs (-īdos), Χλωρίς, 1) fille du Thébain Amphion et de Niobé; elle et son frère Amyclas furent les seuls enfants de Niobé qui ne furent point tués par Apollon et Diane. On la confond souvent avec le n° 2 (Apollod. 3, 5, 6). — 2) fille d'Amphion d'Orchomène, femme de Nélée, roi de Pylos, et mère de Nestor (Hom. *Od.* 11, 280; Apollod. 1, 9, 9). — 3) femme de Zéphyre et déesse des fleurs, la même que la *Flora* des Romains (Ovid. *Fast.* 5).

Chōaspes (-is), Χοάσπης, 1) fl. de la Susiane, auj. Kerah ou Kara-Su, coulait devant Suse, et se jetait dans l'Euphrate un peu après la réunion de ce fl. avec le Tigre. Ses eaux étaient si pures que les rois de Perse en emportaient toujours avec eux dans des vases d'argent, quand ils partaient pour une expédition lointaine (Herodt. 1, 188; Strab. 15, 728; Dion. Perieg. 1073; Χόασπις). — 2) fl. du Paropamisus, dans l'Inde, auj. Attock, se jetait dans le Cophes, affluent de l'Indus (Strab. 15, 697; Arrian. *An.* 4, 23, 2) (Χόης).

Chērīlus (-i), Χοιρίλος, Chérile d'Iasos, poète épique sans valeur de la suite d'Alexandre le Grand, qui lui donna, dit-on, un statère d'or pour chaque bon vers de son poème et un soufflet pour chaque mauvais. Le poète obtint à peine six statères. Le reste lui fut payé en soufflets (Plut. *Alex.*; Hor. *Ep.* 2, 1, 232). — 2) poète tragique d'Athènes, qui écrivit 150 tragédies, dont 13 obtinrent le prix. — 3) autre poète, ami d'Hérodote, avait chanté la victoire des Athéniens sur Xerxès, et reçut des Athéniens une pièce d'or pour chacun de ses vers.

Chōnia (-æ), Χωνία, nom que por-

taient anciennement un district de l'Italie inférieure, habité par les *Chōnes*, Χῳνες, peuple œnotrien. Ce district paraît avoir renfermé le S.-E. de la Lucanie et toute la partie E. du Bruttium jusqu'au cap *Zephyrium* (Arist. *Pol.* 7, 9; 3; Strab. 6, 1, 253 et suiv.; Lycophr. 983).

Chorasmii (-ōrum), peuple de la Sogdiane, qui habitait les rives et les îles du bas Oxus; c'était une branche des *Sacæ* ou *Massagetæ*. Leur pays s'appelle aujourd'hui Kharasm (Herodt. 3, 93).

Chrÿsa (-æ) ou **Chrÿse** (-es), v. sur la côte de la Troade, près de Thèbes, avec un temple d'Apollon *Smintheus* (Hom. *Il.* 1, 37; Strab. 13; Ovid. *Met.* 13, 174).

Chrÿsēis (-īdis ou īdos), Χρÿσηϊς, fille de Chrysès, prêtre d'Apollon à Chrysa; prisonnière d'Achille à la prise de Lyrnessus ou de Thèbe Hypoplacienne, dans le partage du butin, elle échut à Agamemnon. Chrysès, son père, vint au camp des Grecs offrir sa rançon; mais Agamemnon le repoussa durement. Apollon, irrité de l'outrage fait à son prêtre, envoya une peste qui décima l'armée des Grecs, et Agamemnon, pour faire cesser le fléau et apaiser le dieu, fut obligé de rendre sa captive, dont le véritable nom était Astynomé (Hom. *Il.* 1, 11 et suiv.).

Chrÿses. Voy. *Chryseis*.

Chrÿsippus (-i), Χρÿσιππος, célèbre philosophe stoïcien, né à Soli, en Cilicie, l'an 290 av. J.-C., étudia à Athènes sous Cléanthe. Dégouté du scepticisme de l'Académie, il devint un des plus vaillants défenseurs de ce principe, qu'il est possible d'arriver à la connaissance, et qu'on la peut asseoir sur des fondements certains. Il était d'une fécondité remarquable et ne produisit pas moins de 700 écrits (Val. Max. 8, 7; Diog. Laert.; Hor. *Sat.* 2, 3, 40).

Chrÿsōgōnus (-i), L. *Cornelius*, affranchi et favori de Sylla, homme d'un caractère infâme, accusa calomnieusement Sex. Roscius, qui fut défendu par Cicéron.

Chrÿsōpōlis (-is), place fortifiée sur le Bosphore, en face de Byzance, à l'endroit où l'on traversait généralement le Bosphore. C'était primitivement le port de *Chalcedon*.

Cibÿra (-æ), 1) *Magna*, ville considérable de la grande Phrygie, sur les confins de la Carie, passe pour avoir été fondée par les Lydiens, mais peuplée ensuite par les Pisidiens. Sous ses princes indigènes, cette cité régnait sur un vaste district nommé *Cibyrtis*. En 83 av. J.-C. elle fut annexée à l'empire romain. Elle était renommée pour ses manufactures,



Cibyra Magna en Phrygie.

surtout de fer. — 2) *Parva*, v. de Pamphylie, sur les frontières de la Cilicie.

Cicëro (-ōnis), nom d'une famille de la *Tullia gens*. 1) *M. Tullius Cicero*, l'orateur, naquit le 3 janvier, 106 av. J.-C., près d'Arpinum, dans la résidence de sa famille. Il fut élevé avec son frère Quintus, et les deux frères montrèrent tant de dispositions dans leurs études que leur père vint s'établir avec eux à Rome, où ils reçurent les leçons des maîtres les plus célèbres. De ce nombre était le poète Archias, d'Antioche. Après avoir pris la robe virile (91), le jeune Marcus étudia sous Q. Mucius Scævola, et dans les dernières années, pendant la guerre civile, sous Phèdre l'épicurien, Philon, chef de la nouvelle Académie, Diodote le stoïcien et Molon, de Rhodes. Après avoir ainsi cultivé ses facultés avec le plus grand soin, Cicéron se présenta comme avocat au barreau dès que la tranquillité eut été rétablie à Rome par le triomphe définitif du parti de Marius. Son premier plaidoyer, que nous avons encore, fut prononcé en 81, lorsqu'il avait vingt-six ans, pour la défense de P. Quintius. L'année suivante il défendit Sex. Roscius d'Amérique, accusé de parricide par Chrysogonus, l'affranchi favori de Sylla. En 79, il passa en Grèce, en partie pour éviter la vengeance de Sylla qu'il avait offensé, en partie pour affermir sa santé et compléter ses études. A Athènes il se lia avec Pom-

ponius Atticus d'une amitié qui dura jusqu'à sa mort, et à Rhodes il se plaça une fois encore sous la direction de Molon. Après une absence de deux ans, Cicéron retourna à Rome (77), après avoir rétabli sa santé et considérablement développé ses facultés oratoires. Il parut au Forum comme orateur et y acquit bientôt une haute distinction. Ses succès à la tribune politique lui frayèrent la route aux emplois les plus élevés de l'État. En 75 il fut questeur en Sicile; il rentra à Rome en 74, et pendant les 4 années qui suivirent il se consacra aux plaidoiries. En 70 il se signala par ses discours contre Verrès et, en 69, reçut l'édilité curule. En 66, il fut nommé préteur, et, pendant qu'il remplissait cette charge, il défendit Cluentius dans un plaidoyer qui nous est parvenu, et prononça sa célèbre harangue en faveur de la loi Manilia, qui conférait à Pompée le commandement de la guerre contre Mithridate. Deux années plus tard il atteignit le grand but de son ambition et, bien qu'il fût un homme nouveau, *homo novus*, il fut élu consul avec C. Antonius. Il entra en charge le 1^{er} janvier 63. N'ayant aucune sympathie réelle pour le parti populaire, il abandonna ses anciens amis, et se lia étroitement à l'aristocratie. Le consulat de Cicéron fut signalé par la conspiration de Catilina, qu'il arrêta d'abord et anéantit finalement par sa prudence et son énergie (voy. *Catilina*). En récompense de cet éminent service, Cicéron reçut les plus grands honneurs; il reçut le titre de « père de la patrie » et des remerciements publics (*supplicationes*) furent adressés aux dieux en son nom. Mais, dès qu'il eut déposé le consulat, il eut à lutter contre le parti populaire et particulièrement avec les amis des conspirateurs. Il avait aussi mortellement offensé Clodius, qui, pour se venger, proposa une loi de bannissement contre quiconque serait convaincu d'avoir mis à mort un citoyen romain sans jugement (voy. *Clodius*). Les triumvirs, César, Pompée et Crassus, abandonnèrent Cicéron à son sort; le courage de Cicéron lui fit défaut; il quitta Rome avant que la loi de Clodius fût votée et passa en Grèce. Là il se livra à un lâche désespoir et à un chagrin exces-

sif. Cependant ses amis à Rome s'employaient en sa faveur et ils obtinrent son rappel de l'exil dans le courant de l'année suivante (55). Instruit par l'expérience, Cicéron se garda bien de faire cause commune avec le sénat contre les triumvirs et il se retira à peu près complètement de la vie publique. En 52, il dut, bien contre son gré, se rendre en Orient en qualité de gouverneur de la Cilicie. Il revint en Italie vers la fin de l'an 50, et arriva dans le voisinage de Rome le 4 janvier 49, juste au moment où la guerre civile éclatait entre César et Pompée. Après de longues hésitations, il se décida enfin à opter pour la cause de Pompée, et il passa en Grèce au mois de juin. Après la bataille de Pharsale (48), non-seulement Cicéron reçut sa grâce de César, mais encore, lorsque ce dernier débarqua à Brindes, en septembre 47, il témoigna la plus grande tendresse et le plus profond respect pour Cicéron, et lui accorda de rentrer à Rome. Cicéron alors se retira dans la vie privée, et durant les 3 ou 4 années qui suivirent il composa la plus grande partie de ses ouvrages de philosophie et de rhétorique. Le meurtre de César, le 15 mars 44, ramena Cicéron à la vie publique. Il se mit lui-même à la tête du parti républicain et, dans ses Philippiques, il attaqua M. Antoine avec une violence excessive; mais ce fut là ce qui amena sa ruine. A la formation du triumvirat entre Octave, Antoine et Lépide (27 nov. 43), le nom de Cicéron fut mis sur la liste de proscription. Il essaya de se sauver, mais il fut surpris par les soldats près de Formies. Ses esclaves étaient prêts à risquer leur vie pour défendre celle de leur maître, mais Cicéron s'y opposa et présenta la gorge aux exécuteurs. Ils lui coupèrent aussitôt la tête et les mains, qui furent envoyées à Rome, et, sur l'ordre d'Antoine, clouées à la tribune aux harangues (*Rostra*). Il périt le 7 décembre, à l'âge de soixante-quatre ans accomplis. — De sa première femme, *Terentia*, Cicéron eut 2 enfants, une fille, *Tullia*, dont la mort, en 45, lui causa la plus vive douleur, et son fils Marcus (voy. n° 3). Il divorça en 46 avec sa femme *Terentia*, qu'il avait épousée trente ans auparavant, et épousa une

jeune et riche héritière, Publilia, sa pupille; mais cette nouvelle union fut bientôt dissoute. Comme homme d'État et citoyen, Cicéron fut toujours faible, changeant et excessivement vain. Son plus grand titre à la reconnaissance fut la découverte et l'anéantissement de la conspiration de Catilina. C'est comme écrivain et comme orateur qu'il mérite le plus d'admiration. Dans ses ouvrages la langue latine se montre dans sa plus haute perfection. On peut les classer, d'après la nature des sujets, de la manière suivante : — I. OUVRAGES DE RHÉTORIQUE. De cette catégorie sept nous sont parvenus plus ou moins complets. Le plus connu est son traité sur l'Orateur (*de Oratore*), en 3 livres, écrit à la prière de son frère Quintus. C'est le plus parfait de ses ouvrages en ce genre. — II. OEUVRES PHILOSOPHIQUES. 1) *Philosophie politique*. Sous ce chef, nous avons le *de Republica*, et le *de Legibus*, deux traités écrits en forme de dialogue. Une partie considérable nous en a été conservée. — 2) *Philosophie morale*. Son traité des Devoirs (*de Officiis*), en 3 livres, a été écrit pour l'instruction de son fils Marcus, qui alors résidait à Athènes. La doctrine en est pure et élevée. Il a écrit aussi sur la Vieillesse (*de Senectute*) et sur l'Amitié (*de Amicitia*) deux dialogues que nous avons. — 3) *Philosophie spéculative*. Dans cette catégorie, les plus remarquables de ses œuvres sont le *de Finibus* ou *Recherche sur le souverain bien*, en 5 livres, et les *Tusculanes* (*Tusculanæ disputationes*), en 5 livres. — 4) *Théologie*. Dans son traité « de la Nature des dieux (*de Natura deorum*) », en 3 livres, il expose les idées des anciens sur l'Être suprême; il continue cette exposition dans le traité de la Divination (*de Divinatione*), en 2 livres. — III. DISCOURS (*Orationes*). 56 sont arrivés jusqu'à nous. — IV. LETTRES. Cicéron, durant la période la plus importante de sa vie, entretenait une active et intime correspondance avec Atticus, et avec un nombre assez considérable d'amis politiques ou littéraires. Nous possédons au-delà de 800 lettres parfaitement authentiques, embrassant un espace de plus de vingt-six ans, et communément

classées en trois catégories : 1) *Epistolæ ad familiares* ou *ad diversos* (lettres à ses amis ou à divers); — 2) *Epistolæ ad Atticum*, lettres à Atticus; — 3) *Ep. ad Q. fratrem*, lettres à son frère Quintus. (Voir sa vie par Plutarque; Quintil.; Dion Cass.; Appien; Florus; Nep. *vie d'Atticus*; Eutrope; Cic., etc.) — 2) Q. TULLIUS CICERO, frère de l'orateur, naquit vers l'an 102 av. J.-C. et fut élevé avec son frère. Il fut édile en 67, préteur en 62, et, pendant les 3 années qui suivirent, gouverna l'Asie en qualité de propréteur. En 55 il passa en Gaule comme lieutenant de César, dont il mérita les éloges par ses talents militaires et sa bravoure; en 51, il accompagna son frère comme lieutenant en Cilicie, et, quand éclata la guerre civile, il se rangea du côté de Pompée. Après la bataille de Pharsale César lui pardonna. Il fut proscrit par les triumvirs et mis à mort en 43. — 3) M. TULLIUS CICERO, fils unique de l'orateur et de sa femme Terentia, naquit en 65. A la mort de César (44), il se joignit au parti républicain, servit comme tribun militaire sous Brutus en Macédoine, et après la bataille de Philippes (42) alla rejoindre Sex. Pompée en Sicile. A la conclusion de la paix, entre les triumvirs et Sex. Pompée en 39, il retourna à Rome, et fut favorablement accueilli par Octave, qui plus tard se l'adjoignit comme collègue au consulat (30 av. J.-C., à partir du 13 sept.). Par une singulière coïncidence, la dépêche qui annonçait la capture de la flotte d'Antoine, immédiatement suivie de sa mort, fut adressée au nouveau consul, en sa qualité officielle. — 4) Q. TULLIUS CICERO, fils du n° 2, et de Pomponia, sœur d'Atticus, naquit en 66 ou 67, et périt en 43 avec son père, victime des proscriptions.

Cicônes (-um), peuple de Thrace, sur l'Hèbre, et près de la côte (Ovid. *Met.* 10, 83; 15, 313; Virg. *G.* 4, 520, etc.; Mela, 2, 2).

Cilicia (-æ), ἡ Κιλικία, la Cilicie, district dans le S.-E. de l'Asie Mineure, bornée au S. par la Méditerranée, à l'E. par le mt Amanus, et au N. par le mt Taurus. La partie O. est entrecoupée par les branches du Taurus, tandis que dans

sa partie E. les chaînes de montagnes enceignent des étendues de pays beaucoup plus vastes; de là la division de la contrée en Cilicie âpre (*aspera*, τραχεῖα) et Cilicie plate (*campestris*, πεδιάς). On donnait aussi à cette dernière le nom de Cilicie propre (*propria*). On suppose que les premiers habitants étaient de race syrienne. L'histoire mythique dérivait leur nom de *Cilix*, fils d'*Agénor*, qui partit avec ses frères *Cadmus* et *Phœnix* pour l'Europe, mais s'arrêta bientôt sur les côtes de l'Asie Mineure et peupla avec sa suite la plaine de Cilicie. Mais Bochart fait venir ce nom du phénicien, Challekim, qui signifie pierre, nom qui convient très-bien à la *Cilicia Trachea*, et qui se rapporte à celui de : « Tis Weleith » c.-à-d. la province pierreuse, que lui donnent aujourd'hui les Turcs. Ce pays demeura indépendant jusqu'au temps de l'empire des Perses, sous lequel il forma une satrapie; mais il paraît avoir été gouverné encore par ses princes indigènes. Alexandre le soumit dans son expédition vers la haute Asie; et, après le partage de son empire, la Cilicie devint une partie du royaume des Séleucides. Des Grecs vinrent s'établir dans ses plaines, et les anciens habitants furent pour la plupart refoulés dans les montagnes de la Cilicie âpre, où ils demeurèrent virtuellement indépendants, se livrant au brigandage sur terre et à la piraterie sur mer, jusqu'à l'époque où Pompée les chassa de la mer dans sa guerre contre les pirates; et, après avoir arraché la partie plate à la domination de Tigrane qui l'avait envahie, l'érigea en province romaine (67-66 av. J.-C.). La partie montagneuse ne devint province romaine que sous le règne de Vespasien. Les Ciliciens passaient chez les Grecs et chez les Romains pour un peuple de caractère vil. Les Cariens, les Cappadociens et les Ciliciens étaient appelés les 3 mauvais K (Kappa, initiale de leurs noms), Τρία κάππα κάκιστα (Apollod. 3, 1; Varron, *R. R.* 2, 11; Suet. *Vesp.* 8; Herodt. 2, 17, 34; Justin, 11, 11; Curt. 3, 4; Plin. 5, 27).

Ciliciæ Portæ ou **Pylæ**, πόλαι αἱ Κιλικίαι (Strab. 12, 537), principal passage entre la Cappadoce et la Cilicie,

à travers le Taurus, sur la route de *Tyana* à *Tarsus*.

Cilicium mare (Κιλικία θάλασσα, Strab. 11, 492), la partie N.-E. de la Méditerranée, entre la Cilicie et Chypre, jusqu'au golfe d'Issus.

Cilix, voy. *Cilicia*.

Cilla (-æ), Κίλλα, aujourd'hui Celletti, petite v. de la Troade, sur le ruisseau *Cilleus*, près du golfe d'Adramytte, célèbre par son temple d'Apollon (Hom. *Il.* 1, 38; Herodt. 1, 149).

Cilnii (-ōrum), puissante famille étrusque de l'*Arretium*, chassée de sa ville natale (301 av. J.-C.), mais rétablie par les Romains. Les *Cilnii* étaient nobles (*lucumones*) dans leur patrie, et quelques-uns d'entre eux y avaient exercé anciennement l'autorité royale. Ce nom a été particulièrement illustré par *C. Cilnius Mæcenas*, ministre et favori d'Auguste (voy. *Mæcenas*).

Cimber (-ri), *L. Tillius*, ami de César, qui lui donna la province de Bithynie; mais dans la suite il fut un des meurtriers de César, 44 av. J.-C.

Cimbri (-ōrum), Κίμβροι, les Cimbres, peuple qui, avec trois autres, les Teutons, les Ambrons et les Tigurins, battit 6 armées romaines et menaça la domination de Rome au-delà des Alpes, au point que dans la suite on ne prononçait pas leur nom sans terreur. Mais autant ces événements sont certains, autant est obscure l'origine de ce peuple: son nom revient souvent dans l'histoire. On voit plus tard les Cimbres, avec d'autres peuples de l'Europe occidentale, piller le temple de Delphes; Strabon les place près de la mer du Nord et à l'embouchure du Rhin; Tacite (*Germ.* 37), Plin, Ptolémée, les citent entre la mer du Nord et la mer Baltique, et la presqu'île du Jutland reçoit d'eux le nom de « Chersonèse Cimbrique. » Les modernes historiens français donnent à tous ces peuples, de même qu'aux Cimmériens, le nom de Celtes, tandis que les écrivains romains, presque contemporains, appellent toujours Germains les Cimbres qui, à la fin du deuxième siècle ap. J.-C., attaquèrent l'Italie. L'origine germanique des Teutons n'est pas douteuse, et il est vraisemblable que les Cimbres et les Teutons

descendirent également de l'Allemagne du nord et de l'Albingie septentrionale dans le sud, où ils s'unirent aux Tigurins Galliques et aux Ambrons de même race. Plutarque (*Mar.* 11) dit que par le nom de Cimbres, Κίμβροι, les Germains entendaient des brigands (ληστᾶς). — On ignore quelle cause chassa ces peuples de leurs demeures; il est probable que ce fut cette passion des émigrations qui était naturelle aux Germains. Ils parurent dans l'Illyrie et le *Noricum* en demandant des concessions de terres, et battirent en 113, près de Noreia, le consul Cn. Papius Carbo qui avait usé à leur égard de ruse et de mauvaise foi. Malgré leur victoire, les Cimbres et les Teutons se dirigèrent vers la Gaule, qu'ils ravagèrent d'une façon terrible; les Belges seuls repoussèrent ce redoutable ennemi (*Cæs. B. G.* 7, 77; 2, 4). Après avoir déposé leur butin en sûreté dans Aduatuca (*id.* 2, 29), ils se portèrent vers le sud dans la province romaine et là renouvelèrent leur demande de terres, promettant d'aider les Romains dans leurs guerres. Refusés, ils battirent M. Julius Silanus en 109 (*Vell.* 2, 12; *Flor.* 3, 3) et, en 107, M. Aurelius Scaurus, lieutenant du consul L. Cassius, qui, peu de temps auparavant, avait été défait et tué par les Tigurins (*Cæs. B. G.* 1, 7, 12, 13, 30). Deux ans après, ils défirent une armée de 80,000 hommes sous Cn. Manlius Maximus, qui, avec Q. Servilius Cæpio, avait attaqué leurs alliés les Tectosages et leur ville de Tolosa. A peine échappa-t-il un messenger pour aller à Rome porter la nouvelle de cet affreux désastre, causé en grande partie par la mésintelligence des généraux romains (*Sall. Jug.* 114; *Justin.* 32, 3). Marius venait alors d'être nommé consul pour la troisième fois après son retour triomphant d'Afrique, et cependant les Cimbres étaient passés en Espagne. Là, battus et repoussés par les Celtibériens, ils rentrèrent en Gaule, et, tandis que les Teutons et les Ambrons cherchaient un passage à travers les Alpes Maritimes, eux se dirigèrent vers le *Noricum*. Les Teutons et les Ambrons furent battus et anéantis à *Aquæ Sextiæ* (Aix en Provence) après un combat de deux jours par Marius, en 102 (*Plut. Mar.* 15-21).

Quant aux Cimbres, Q. Lutatius Catulus ne crut pas pouvoir défendre contre eux le passage des Alpes et il s'était retranché sur l'Atthesis (l'Adige); mais il fut obligé d'abandonner son camp et alors les hordes barbares se répandirent sur ce fertile territoire, jusqu'à ce que Marius, consul par la cinquième fois, vint se joindre à Catulus et les anéantit dans la plaine Raudique près de Verceil, en 101 (*Plut. Mar.* 24-27). Par cette expédition des Cimbres, fort imparfaitement connue, et racontée avec beaucoup d'exagération par les anciens, relativement au nombre des morts, nous pouvons nous faire une idée de l'expédition d'Arioviste et des autres semblables invasions qui amenèrent plus tard la ruine de l'empire romain.

Ciminius ou **Ciminius mons**, chaîne de montagnes en Étrurie, couvertes d'épaisses forêts (*saltus Ciminius, silva Ciminia*), près d'un lac de même nom, au N.-O. de *Tarquini*, entre le lac *Fulsiniensis* et le mont *Soractes*.

Cimmerii (-ōrum), Κιμμέριοι, nom d'un peuple fabuleux et d'un peuple historique. 1) Les *Cimmerii* fabuleux, mentionnés par Homère (*Od.* 11, 14 et suiv.), habitaient la partie la plus reculée de l'Occident, sur l'Océan, enveloppés de brouillards et de ténèbres éternels. Des écrivains postérieurs ont essayé de les localiser et en conséquence les ont placés, ou en Italie près du lac Averno, ou en Espagne, ou dans la Chersonèse Taurique. — 2) Les Cimmeriens historiques habitaient sur les bords du *Palus Mæotis* (mer d'Asow), dans la Chersonèse Taurique et dans la Sarmatie Asiatique. Chassés de leurs demeures par les Scythes, ils passèrent dans l'Asie Mineure par le N.-E., et pénétrèrent dans l'O. jusqu'en Éolie et en Ionie. Ils prirent Sardes en 635 av. J.-C., sous le règne d'Ardys, roi de Lydie; mais ils furent chassés d'Asie par Alyattes, petit-fils d'Ardys (*Herodot.* 1, 15, 4, 11).

Cimmerius Bosporus. Voy. *Bosporus*.

Cimolus (-i), Κίμωλος, petite île Cyclade, au N. de Mélos, avec des traces de volcan et des eaux thermales; elle était célèbre pour sa belle terre blanche dont se servaient les foulons pour net-

toyer les étoffes. C'est auj. Cimoli ou Argentiera (Ovid. *Met.* 7, 463; Plin. 35, 16).

Cimon (-ōnis), Κίμων, 1) père du célèbre Miltiade, fut secrètement mis à mort par ordre des fils de Pisistrate (Herodt. 6, 103). — 2) petit-fils du précédent, et fils de Miltiade. A la mort de son père (489 av. J.-C.), il fut mis en prison parce qu'il n'était pas en état de payer une amende de 50 talents. Callias la paya sous la condition d'épouser Elpinice, sœur de Cimon. Cimon commanda souvent la flotte des Athéniens dans leur guerre d'agression contre les Perses. Son succès le plus brillant eut lieu en 466, lorsqu'il battit une flotte perse considérable, débarqua le même jour et mit en déroute leurs forces de terre sur les bords du fleuve Eurymédon en Pamphylie. La mort d'Aristide et le bannissement de Thémistocle laissèrent Cimon sans rival à Athènes pour quelques années; mais son influence déclina à mesure que grandit celle de Périclès. En 461 il fut frappé d'ostracisme par l'influence du parti populaire à Athènes, acharné contre lui et les Spartiates. Il fut rappelé dans la suite, et par son intervention une trêve de cinq ans fut conclue entre Athènes et Lacédémone (450). — En 449, la guerre recommença avec la Perse; Cimon reçut le commandement, et avec 200 vaisseaux il fit voile pour Chypre. Là, pendant qu'il assiégeait Citium, il mourut d'une maladie ou des suites d'une blessure. — Cimon était d'un caractère jovial et enjoué, franc et affable dans ses manières. Ayant gagné une grande fortune par la part qui lui échut dans les dépouilles des Perses, il déployait une libéralité sans bornes. Ses vergers et ses jardins étaient ouverts au public. Les citoyens de son dème étaient admis journalièrement à sa table, et sa bonté appliquée à tous tournait à l'ostentation (Nep. *Cim.*; Plut. *Cim.*; *Them.*; *Pericl.*; Herodt 7, 107; Thuc. 1, 98, 100, 112; Justin, 2, 15; Diod. 11).

Cināra (-æ), petite île de la mer Égée, à l'E. de Naxos, célèbre pour ses artichauts (κινάρια).

Cincinnātus, L. Quintius, héros favori de la vieille république romaine et

modèle de l'antique frugalité et intégrité. Il vivait dans sa ferme, cultivant la terre de ses propres mains. En 458 av. J.-C., il fut tiré de la charrue pour exercer la dictature, et délivrer le consul et l'armée romaine de la position critique où ils avaient été placés par les Éques. Il sauva l'armée, battit l'ennemi, et, après avoir été dictateur seulement 16 jours, il retourna à ses sillons. En 439, à l'âge de quatre-vingts ans, il fut une seconde fois nommé dictateur pour s'opposer aux intrigues attribuées à Sp. Mælius (Liv. 3, 26; Flor. 1, 11; Cic. *de Fin.* 4).

Cinéas (-æ), Κινέας, Thessalien, ami et ministre de Pyrrhus, roi d'Épire. C'était l'homme le plus éloquent de son temps, et selon Cicéron (*ad Fam.* 9, 25) il aurait aussi été écrivain. Pyrrhus faisait si grand cas de sa puissance oratoire qu'il avait coutume de dire: « La parole de Cinéas m'a gagné plus de villes que mes armes. » Le fait le plus fameux de sa vie est son ambassade à Rome, où il se rendit porteur de propositions de paix de la part de Pyrrhus, après la bataille d'Héraclée (280 av. J.-C.). Cinéas n'épargna rien pour gagner la faveur des Romains. Grâce à sa prodigieuse mémoire, le lendemain de son arrivée il fut, dit-on, en état de saluer, en les nommant, tous les sénateurs et chevaliers. Le sénat, néanmoins, rejeta ses propositions, entraîné principalement par l'éloquence du vieil Appius Claudius Cæcus. L'ambassadeur retourna auprès du roi son maître et lui dit qu'il n'y avait pas de peuple comme ce peuple-là, que Rome était un temple, son sénat une assemblée de rois (Plut. *Pyrrh.*; Plin. 7, 24; Justin, 18, 2).

Cinga (-æ, auj. Cinca), rivière de l'Espagne Tarraconaise, qui se jette avec le *Sicoris* dans l'Èbre (*Iberus*).

Cingētōrix (-īgis), Gaulois, un des principaux citoyens de la cité des *Treviri* (Trèves), s'attacha au parti des Romains, quoique beau-fils d'*Indutiomarus*, le chef du parti de l'indépendance (Cæs. *B. G.* 5, 3, 56, 6, 8).

Cingūlum (-i), ville du *Picenum*, sur un rocher, bâtie par Labiénus, peu de temps avant la guerre civile (49 av. J.-C.).

Cinna (-æ), 1) *L. Cornelius Cinna*, célèbre chef du parti populaire à Rome pendant l'absence de Sylla, qui faisait la guerre en Orient (87-84 av. J.-C.). En 87, il permit à Cinna de se faire élire consul avec *Cn. Octavius*, à condition qu'il jurerait de ne point altérer la constitution alors existante. Mais, dès que Sylla eut quitté l'Italie, il commença ses menées hardies pour abaisser l'autorité du sénat et rappeler Marius et ses partisans. Vaincu par son collègue Octavius au forum, il fut obligé de s'enfuir de Rome, et dépouillé par le sénat de sa dignité de consul. Mais il revint bientôt, et, avec l'assistance de Marius, s'empara de Rome, massacra les amis de Sylla, et fut élu consul pour trois années consécutives, 86, 85, 84 (voy. *Marius*). En 84 Sylla prépara son retour de Grèce et Cinna fut tué par ses propres troupes, lorsqu'il leur ordonna de passer d'Italie en Grèce, où il comptait rencontrer Sylla (*Plut. Vies de Marius, Pompée, César et Sylla*; *Lucan.* 4, 822; *Appian. B. C.* 1; *Flor.* 3, 21; *Paterc.* 2, 20, etc. — 2) *L. Cornelius Cinna*, fils du précédent, joignit ses efforts à ceux de *M. Lepidus* pour tenter de renverser la constitution de Sylla, en 78. César le fit préteur; mais il n'en approuva pas moins l'assassinat du dictateur. — 3) *Helvius Cinna*, poète de grande renommée, ami de Catulle, et auteur d'un poème très-obscur intitulé *Smyrna*, dont il ne nous est parvenu que quelques fragments. En 44 av. J.-C., il fut tribun du peuple, et il périt assassiné par la populace, qui le confondit avec son homonyme Cornelius Cinna (*Dio Cass.*; *Senec. Clem.* 9).

Cīnyps (-yphis, auj. Wad Khakan ou Kinifo), petite rivière sur la côte N. de l'Afrique, entre les deux Syrtes, formant la limite orientale du territoire de la *Tripolis* africaine. Le district environnant portait le même nom et était fameux pour le beau poil de ses chèvres. Les poètes latins emploient l'épithète *Cīnyphius* dans le sens général de Libyen ou Africain (*Virg. G.* 3, 312, *Herodt.* 4, 198; *Plin.* 5, 4; *Mart.* 7, 94; *Ovid. Met.* 7, 272, 15, 755; *Lucan.* 9, 787).

Cīnyras (-æ), *Κινύρας*, roi de Chypre, favori d'Apollon, prêtre d'A-

phrodité (*Vénus*) à Paphos, dont les descendants, les Cinyrades, conservèrent le même ministère sacerdotal. Son origine est diversement indiquée. On le dit fils d'Apollon et de Paphos, ou de Smyrna, ou de Pharnacé, de Sandacus, etc. Il serait venu d'Assyrie ou de Cilicie à Chypre et aurait fondé Paphos. Selon quelques-uns il eut Adonis de sa propre fille Smyrna (*Myrrha*) et se tua, quand il connut son crime (*Pind. Pyth.* 2, 15, *Tac. Hist.* 2, 3; *Ovid. Met.* 10, 298 et suiv.) Il fit présent d'une cuirasse à Agamemnon (*Hom. Il.* 11, 20). Dans les poètes sa fille Myrrha est appelée *Cinyreia virgo* et son fils Adonis *Cinyreius juvenis*.

Circe (-es), *Κίρκη*, fameuse magicienne, fille de Hélios (le Soleil) et de Persé, et sœur d'Ætès. Elle habitait l'île d'Ææa, où Ulysse fut jeté. Ses compagnons, qu'il envoya pour explorer le pays, goûtèrent du breuvage magique que Circé leur offrit et furent sur-le-champ métamorphosés en pourceaux, à l'exception d'Eurylochus, qui porta cette triste nouvelle à Ulysse. Ce dernier, ayant reçu de Mercure l'herbe appelée *Moly*, qui rendait vains tous les enchantements de la magicienne, put boire impunément le fatal breuvage, et forcer Circé à rendre à ses compagnons leur première forme. La magicienne s'éprit de lui, et, pendant un an, il oublia sa patrie auprès d'elle. Il en eut un fils, nommé Télégonus, fondateur présumé de Tusculum (*Ovid. Met.* 14, *fab.* 1 et 5; *Horat. Ep.* 1, 2; *Od.* 1, 7; *Virg. Ecl.* 8, 70; *Æn.* 7, 10 etc.; *Hygin. Fab.* 125; *Apollon. Arg.* 4; *Hom. Od.* 10, 136; *Apollod.* 1, 9).



Circé offrant la coupe.



Circe, Ulysse et ses compagnons.

Circeii (-ōrum), ancienne v. du Latium, sur le cap *Circeium*, avait été, suivant les poètes, la demeure de Circe (Plin. 3, 5, 9; Mela 2, 4, 9).

Circēsium (-i), v. de Mésopotamie, sur la rive orientale de l'Euphrate, à l'embouchure de l'Aborrhhas.

Circus. Voy. *Roma*.

Cirra. Voy. *Crissa*.

Cirta (-æ), Κίρτα, plus tard *Constantina* (-æ), auj. Constantine, v. des *Massylii* en Numidie, à 50 milles romains de la mer; capitale du roi Syphax, de Massinissa et de ses successeurs. Sa position sur une hauteur, entourée par la rivière Ampsagas, la rendirent presque imprenable, dans la guerre des Romains contre Jugurtha. Elle devint plus tard colonie romaine et fut restaurée par Constantin le Grand, en l'honneur de qui elle a reçu son dernier nom (Sall. *Jug.* 21; Liv. 30, 12).

Cissa, Κίσσα, Polyb. 3, 76; médailles; *Scissis*, Liv. 21, 60; prob. auj. Guisona, v. dans l'intérieur de l'Hispania Citerior, dans le voisinage de laquelle Cn. Scipion battit et prit le général carthaginois Hannon, et le chef espagnol Indibilis, dans la première année de la deuxième guerre punique (av. J.-C. 218). Quelques-uns la comparent avec *Cinna*



Cissa.

(Κίρνα) mentionnée par Ptolémée 2, 6, § 72, comme v. des *Jacetani* (Marca, *Hisp.* p. 202; Florer, *Esp.* p. XXIV, 74; Sestini, p. 132, 163; *Num. Goth.*; Ukert, vol. 2, part. 1, p. 245).

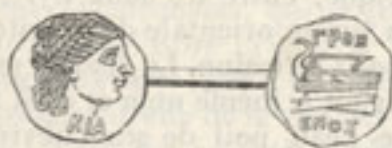
Cisseus (-ēos ou ēi), Κισσεύς, Cissée, 1), roi de Thrace, père de Théano, femme d'Antenor et prêtresse d'Athéné (Minerve) à Troie (Hom. *Il.* 11, 223, 6, 297 et suiv.), père d'Hécube (Eurip. *Hec.* 3). — 2) un des guerriers de Turnus, et fils de Mélampus; il fut tué par Énée (Virg. *Æn.* 10, 310).

Cissia (-æ), district fertile de la Suisiane, sur le *Choaspes*. Les habitants, *Cissii*, étaient un peuple sauvage et indépendant, dont les mœurs ressemblaient à celles des Perses (Hérodote. 5, 49).

Cithæron (-ōnis), Κιθαιρών, chaîne de montagnes boisées qui séparaient la Béotie de la Mégaride et de l'Attique. Elle était consacrée à Bacchus et aux Muses, et célèbre par la mort de Penthée et d'Actéon (Virg. *Æn.* 4, 303; Appollod. 2, 4; Mela 2, 3; Strab. 9; Paus. 9, 1; Plin. 4, 7).

Citium (-i), auj. Chitti, v. de l'île de Chypre, à 200 stades de Salamine, près de l'embouchure du *Testius*. Cimon, le célèbre Athénien, y mourut, et Zénon, le fondateur de la secte stoïcienne, y était né (Plut. *Cim.*; Thuc. 1, 112; Josephé). — 2) v. de Macédoine, au N. O. de *Beræa*.

Cius (-i), Κίος, ancienne v. de Bithynie, sur la baie de la Propontide qui porte le nom de *Cianus sinus*. Elle fut colonisée par les Milésiens. Détruite par Philippe III, roi de Macédoine, elle fut rebâtie par Prusias, roi de Bithynie, qui la nomma Prusias.



Cius en Bithynie.

Clānis (-is), 1) rivière d'Etrurie, qui forme deux petits lacs près de Clusium, et se jette dans le Tibre à l'E. de *Vulsinii*. — 2) ancien nom du Liris.

Clānius. Voy. *Liternus*.

Clārus ou **Clāros** (-i), petite v. sur la côte d'Ionie, près de Colophon, avec un célèbre temple et un oracle d'Apollon surnommé *Clarius* (Strab. 14; Paus. 7, 3; Mela 1, 7; Ovid. *Met.* 1, 516).

Clastidium (-i), v. forte des *Ananes*, dans la Gaule Cispadane, non loin du Pô (Strab. 5; Liv. 32, 29).

Claudia Quinta, dame romaine, et non vestale comme on le dit souvent. Quand le vaisseau qui portait l'image de Cérès de Pessinonte à Rome se fut échoué sur un bas-fond à l'embouchure du Tibre, les devins annoncèrent qu'une femme chaste pouvait seule le dégager. Claudia, qui avait été accusée d'incontinence, saisit le cordage et le navire suivit, 204 av. J.-C.; en conséquence, elle fut absoute (Val. Max. 5, 4; Propert. 4, 12, 52; Sil. 17, 34; Ovid. *Fast.* 315; *Pont.* 1, 2, 141).

Claudia gens, noms de deux familles, l'une patricienne, l'autre plébéienne. Les *Claudii* patriciens étaient d'origine sabine et vinrent à Rome en 504 av. J.-C., lorsqu'ils furent reçus dans l'ordre du patriciat (voy. **CLAUDIUS** n° 1). Ils étaient signalés pour leur orgueil et leurs façons hautaines, leur mépris des lois et leur haine des plébéiens. Ils portaient divers surnoms, que nous indiquons à l'article *Claudius*, excepté pour les *Claudii* plébéiens qui avaient celui de *Nero*, sous lequel ils sont plus connus. — Les *Claudii* plébéiens étaient distingués en plusieurs familles, dont la plus célèbre fut celle de *Marcellus*.

Claudiānus, Claudius, Claudien, le dernier des poètes classiques latins, florissait sous Théodose et sous ses fils Arcadius et Honorius. Il était né à Alexandrie (Sidon. Apoll. *Ep.* 9, 13), et vint à Rome où il jouit du patronage du tout-puissant Stilichon. Il était païen et écrivit un grand nombre de poèmes, dont quelques-uns nous sont parvenus. Le style en est pur et on y sent parfois le souffle de l'inspiration poétique, mais le ton en est souvent déclamatoire. Il mourut vers l'an 408 apr. J.-C.

Claudius (-i), patricien. Voy. *Claudia gens*. 1) **APPIUS CLAUDIUS SABINUS REGILLENIS**, Sabin, de la v. de *Regil-*

lum ou *Regilli*, qui, dans sa ville natale, portait le nom d'*Atta Clausus*. Partisan de la paix avec les Romains, quand les hostilités eurent éclaté entre les deux nations, il se retira à Rome accompagné d'une suite nombreuse (504 av. J.-C.). Il fut reçu dans les rangs des patriciens, et des terres au-delà de l'Anio furent assignées à ceux de sa suite, qui formèrent une nouvelle tribu, appelée Claudienne. Il était animé des sentiments qui caractérisèrent ses descendants, et se signala par la haine la plus profonde contre les plébéiens. Il fut consul en 495 et sa conduite envers les plébéiens provoqua leur retraite sur le mont Sacré (494) (Plut. *Popl.* 21; Liv. 2, 16, 39; 4, 3; 10, 8; Tac. *Ann.* 11, 24; Dionys. *Hal.* 7, 15, 48). — 2) **APPIUS CLAUDIUS REGILLUS SABINUS**, le décemvir, 451 et 450. Dans cette dernière année son caractère se trahit par les procédés les plus tyranniques à l'égard des plébéiens, jusqu'au jour où sa criminelle tentative sur Virginie amena le renversement du décemvirat. Prévenu par Virginie, père de la jeune fille, Appius ne put consommer son attentat, et dut mourir pour éviter son jugement. Il se tua de sa propre main ou fut tué en prison par ordre des tribuns (Liv. 3, 32, 36 et suiv; 44; Dion. Hal. 11, 46). — 3) **APP. CLAUDIUS CÆCUS** devint aveugle avant sa vieillesse. Pendant sa censure (312), à laquelle il fut élu sans avoir été consul auparavant, il construisit l'aqueduc Appien et commença la voie Appienne, qui fut continuée jusqu'à Capoue. Il garda la censure quatre ans, en dépit de la loi qui limitait la durée de cette charge à dix-huit mois. Sur ses vieux jours, il détourna, par son éloquence, le sénat romain d'accepter les propositions de paix apportées par Cinéas au nom de Pyrrhus. Appius est le plus ancien écrivain en prose et en vers dont le nom nous soit parvenu (Liv. 10, 13, 19; Plut. *Pyrrh.* 18, 19; Justin. 18, 2; Cic. *Brut.* 16; Tusc. 4; Ovid. *Fast.* 6, 203). — 4) **APP. CLAUDIUS PULCHER**, frère du célèbre tribun, auquel il se joignit pour s'opposer au rappel de Cicéron exilé. Il précéda Cicéron comme proconsul en Cilicie (53), s'enfuit d'Italie avec Pompée et mourut avant la bataille de Pharsale

(Plut. *Luc.* 19 et suiv.; Dion Cass. 40, 64; Cic. *Sest.* 35, 77; *pro Domo* 43; *ad Fam.* 15, 4, 2; *ad Q. Fr.* 3, 2, 3; *ad Att.* 4, 18, 2; *de Legib.* 2, 13, 32; *Brut.* 77) — 5) APP. CL. PULCHER, ordinairement appelé *Clodius*, et non *Claudius*, frère du précédent, ennemi déclaré de Cicéron et un des caractères les plus dégradés de son temps. En 62 il profana les mystères de la Bonne Déesse, qui étaient célébrés par les dames romaines dans la maison de César; il fut découvert; et l'année suivante, 61, étant questeur, il fut traduit en justice, mais obtint son acquittement en corrompant les juges. Il avait essayé de prouver son alibi; mais Cicéron démontra jusqu'à l'évidence que Clodius était à Rome avec lui seulement trois heures avant celle où il prétendait s'être trouvé à Intéramne. Pour se venger de Cicéron, Clodius se fit adopter dans une famille plébéienne afin de pouvoir obtenir la formidable puissance de tribun du peuple. Il fut tribun en 58, et, soutenu par les triumvirs César, Pompée et Crassus, il fit bannir Cicéron; mais, malgré tous ses efforts, il ne put réussir à empêcher son rappel l'année suivante (*voy. CICERO*). En 56, Clodius fut édile, et essaya de faire mettre le tribun Milon, son ennemi, en jugement. Chacun d'eux avait à sa solde une troupe nombreuse de gladiateurs, et des rencontres fréquentes eurent lieu dans les rues de Rome entre les deux partis. En 53, Clodius étant candidat pour la préture et Milon pour le consulat, le 20 janvier, sur la voie Appienne, près de *Bovillæ*, une lutte eut lieu entre les gens de leur suite, et Clodius y fut tué. La populace entra en fureur à la nouvelle de la mort de son favori; et, à l'enterrement de Clodius, il éclata de tels troubles que Pompée seul fut élu consul pour rétablir l'ordre dans l'État. Pour la procédure qui suivit, voyez *MILO*. (Plut. *Luc.* 34; *Cat. Min.* 23, 33; Cic. 30, 31, 33, 43; Dio Cass. 35, 17; 38, 12, 30; 38, 17; 39, 7; *Vellej.* 2, 45; Cic. *pro Dom.* 16, 21; 18, 47; 21 54; *Sest.* 35; *ad Att.* 3, 4).

Claudius (-i), Claude 1) empereur romain, 41-54 apr. J.-C. Son nom complet était *TIB. CLAUDIUS DRUSUS NERO GERMANICUS*. Il était le plus jeune fils de Drusus (frère de l'empereur Tibère)

et d'Antonia, et naquit le 1^{er} août de l'an 10 apr. J.-C., à Lyon en Gaule. Devenu grand, il consacra la majeure partie de son temps à la littérature, mais il ne lui fut pas permis de prendre part aux affaires publiques. Il était parvenu à l'âge de cinquante ans, quand il fut subitement élevé au trône impérial par les soldats, après le meurtre de Caligula. Claude n'était pas cruel, mais la faiblesse de son caractère le rendit esclave de ses femmes et de ses affranchis, et le porta à consentir à des actes de tyrannie qu'il n'eût jamais commis de son propre gré. Il fut marié quatre fois. A l'époque de son avènement il était marié à sa troisième femme, la fameuse Valeria Messalina, qui le gouverna quelques années, de concert avec ses affranchis Narcisse, Pallas et autres. Après l'exécution de Messaline, 48 ap. J.-C., sort qu'elle méritait bien, Claude fut encore plus malheureux dans le choix de sa nouvelle femme: il épousa sa nièce Agrippine. Elle eut assez d'empire sur lui pour lui faire mettre de côté son propre fils Britannicus et adopter son fils, à elle, Néron, afin de pouvoir lui assurer la succession. Claude, peu de temps après, regretta sa faiblesse; mais Agrippine l'empoisonna, en 54. Sous son règne la partie méridionale de la Grande-Bretagne fut érigée en province romaine, et Claude vint en personne la visiter, en 43; il n'y séjourna toutefois que peu de temps, laissant à ses généraux la conduite de la guerre (*Suet. Claud.*; Dion Cass. 60, 1; 6; 14, 16; 19 et suiv.; 34; *Tac. Ann.* 11, 6; 12, 23, 64 et suiv.; *Agr.* 13; *Juv.* 6, 619).



Claude I, emp. rom.,
après J.-C. 41-54.

Claudius II (*M. Aurelius Flavius Claudius Gothicus*), empereur romain, 268-270 ap. J.-C., était issu d'une famille obscure en Dardanie ou en Illyrie,

et monta sur le trône à la mort de Gallien (268). Il défit les Allemands et les Goths; d'où son surnom de *Gothicus*. Il mourut de la peste à Sirmium en 270 et eut pour successeur Aurélien. C'était un excellent prince, brave, juste et bienveillant, comme le prouvent ces mots que lui adressa le sénat : « *Claudi Auguste, tu frater, tu pater, tu amicus, tu bonus senator, tu vere princeps.* »



Claude II, emp. romain,
après J.-C. 268-170.

Clāzōmēnæ (-ārum) Κλαζομεναί, importante cité de l'Asie Mineure, et une des douze villes ioniennes, était située sur la côte N. de la péninsule ionienne, sur le golfe de Smyrne. Anaxagore y naquit (Mela 1, 17; Plin. 5, 29; Strab. 14; Liv. 38, 39).



Clazomènes, en Asie Mineure.

Clēanthes (-is), philosophe stoïcien, né à Assos, en Troade, vers 300 av. J.-C. Il fut d'abord disciple de Cratès, puis de Zénon, sous lequel il étudia dix-neuf ans. Pour subvenir à ses besoins, il travaillait toute la nuit à puiser de l'eau dans les jardins; mais, comme il passait tout le jour à philosopher et qu'il n'avait pas de moyen ostensible d'existence, il fut cité devant l'Aréopage pour avoir à y justifier de ses ressources. Les juges furent si touchés en apprenant le genre d'industrie qu'il exerçait, qu'ils lui votèrent 10 mines, bien que Zénon ne voulût pas lui permettre de les accepter. Il succéda à Zénon dans son école (263 av. J.-C.) et mourut vers 220, à l'âge de quatre-vingts ans, en se laissant mourir de faim.

Il écrivit beaucoup, mais il ne nous est parvenu de lui qu'un très-bel hymne à Jupiter (Strab. 13; Cic. *de Fin.* 2, 60; 4, 7; Diog. Laert. 7, 5).

Clēarchus (-i), Κλέαρχος, Spartiate, se distingua dans plusieurs commandements importants durant la dernière partie de la guerre du Péloponnèse, et, lorsqu'elle fut terminée, il persuada aux Spartiates de l'envoyer comme général en Thrace, pour protéger les Grecs dans ce pays contre les habitants. Mais, ayant été rappelé par les Éphores, et refusant d'obéir à leurs ordres, il fut condamné à mort. Il passa alors du côté de Cyrus, réunit pour lui une nombreuse armée de Grecs mercenaires, et marcha avec lui dans l'Asie supérieure, en 401, pour détrôner son frère Artaxerxès. Lui seul, parmi les Grecs, était dans la confiance des projets du prince. Après la bataille de Cunaxa et la mort de Cyrus, Cléarque et les autres généraux grecs furent faits prisonniers par la trahison de Tissapherne et mis à mort (Thuc. 8, 8, 80; Xénoph. *Hell.* 1, 1; *Anab.* 2, 6, 2 et suiv.).

Cleobis. Voy. *Biton*.

Clēobūlus (-i), Κλεόβουλος, un des sept sages, de Lindus, v. de l'île de Rhodes, fils d'Évagoras, vivait vers l'an 580 av. J.-C. Il se rendit célèbre, ainsi que sa sœur, *Cleobūlinē* ou *Cleobūle*, par son habileté à composer des énigmes. On en attribue à cette dernière une bien connue dont le sujet est l'année : « Un père a douze enfants, et chacun de ceux-ci trente filles, blanches d'un côté, noires de l'autre, qui, bien qu'immortelles, meurent chaque jour. » Il n'est pas besoin d'un Œdipe pour deviner qu'il s'agit des 12 mois de l'année et des 30 jours et 30 nuits dont chacun se compose (Diog. Laert. *Cleob.*; Plut. *Symp.*).

Clēombrotus (-i), Κλεόμβροτος, fils d'Anaxandride, roi de Sparte, devint régent du royaume après la bataille des Thermopyles (480 av. J.-C.) et tuteur de Plistarque; jeune fils de Léonidas, mais il mourut cette même année, et eut pour successeur dans la régence son fils Pausanias (Hérod. 5, 41, 7, 205; 8, 71, 9, 10; Thuc. 1, 107). — 2) roi de Sparte, fils de Pausanias, succéda à son frère Agésipolis, et régna de 280 à 271 av. J.-C.

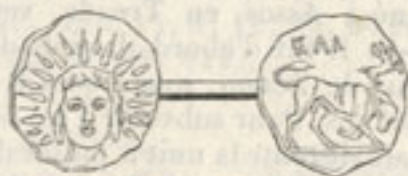
Il commanda les troupes de Sparte plusieurs fois contre les Thébains et périt à la bataille de Leuctres (371), après avoir bravement combattu (Xén. *Hell.* 5, 4, 14 et suiv.; 6, 3; Plut. *Pélop.* 13; 20-23). — 3) roi de Sparte, beau-fils de Léonidas II, en remplacement duquel il fut fait roi par le parti d'Agis IV, vers 243. Au retour de Léonidas, Cléombrote fut déposé et banni à Tégée, vers 240 (Plut. *Agis*, 11, 16, 17). — 4) philosophe académicien d'Ambracie, qui se tua, dit-on, après avoir lu le Phédon de Platon, non qu'il eût quelques souffrances à éviter, mais pour échanger cette vie contre une meilleure (Cic. *Tusc.* 1, 34; Ovid. *Ib.* 493).

Clēōmēnes (-is), Κλεομένης, 1) Cl. I, roi de Sparte, fils d'Anaxandride, régna de 520 à 491, av. J.-C. C'était un prince d'un caractère entreprenant, mais sauvage. En 510 il commanda les forces par le concours desquelles Hippias fut chassé d'Athènes, et peu de temps après il prêta assistance à Isagoras et au parti de l'aristocratie contre Clisthène. Après avoir gagné la prêtresse de Delphes, il déposa son collègue Démarate, en 491. Mais bientôt il fut pris de folie furieuse et se tua (Hérod. 5, 40, 51, 64, 65; 70, 72, 74; 90 et suiv.; 6, 63 et suiv.; 73, 74, 75, 85). — 2) Cl. II, roi de Sparte, fils de Cléombrote I, régna de 370 à 309. — 3) Cl. III, roi de Sparte, fils de Léonidas II, régna de 236 à 222. Tout jeune encore, il épousa la veuve d'Agis IV; et, suivant l'exemple de ce dernier, il essaya de rétablir l'ancienne constitution de Sparte. Il y réussit et mit à mort les Éphores. Il s'engagea dans de longs démêlés avec la Ligue achéenne et Antigone Doson, roi de Macédoine, mais il fut vaincu enfin à la bataille de Sellasia (222) et s'enfuit en Égypte où il mit fin à ses jours en 220 (Polyb. 4, 39; 5, 39; 9, 23, 33, 18, 36; Plut. *Cléom.*; *Philop.* 5, 6; Arat. 35, 36, 37; Pol. 2, 46, 51, 65; 5, 35, 39).

Clēon (-ōnis), Κλέων, Athénien, fils de Cléanète, était originairement tanneur; il se signala dans sa vie publique, par son opposition à Périclès. A la mort de ce grand homme (429), il devint le favori du peuple, et, pendant environ 6 années de la guerre

du Péloponnèse (428-422), il fut le chef du parti opposé à la paix. En 427, il soutint énergiquement dans l'assemblée que les Mityléniens devaient être mis à mort. En 426, il obtint son plus glorieux succès en faisant prisonniers les Spartiates dans l'île de Sphactérie, et en les conduisant sains et saufs à Athènes. Enorgueilli de ce succès, il rechercha et obtint le commandement de l'armée athénienne destinée à combattre Brasidas en Thrace, sous les murs d'Amphipolis, et périt dans la bataille (422). Aristophane et Thucydide parlent de lui comme d'un démagogue vil et sans principes. Tous deux sont probablement trop sévères. Les principales attaques d'Aristophane contre Cléon se trouvent dans les *Chevaliers* (424), où il le fait figurer parmi les personnages de la comédie, et, à défaut d'un artiste assez hardi pour faire le masque, l'auteur se chargea lui-même du personnage et le représenta après s'être barbouillé le visage avec de la lie de vin (Thuc. 3, 4 et s.; Diod. 12; Aristoph. *Chev.*).

Clēōnæ (-ārum), Κλεωναί, 1) ancienne v. de l'Argolide, sur la route de Corinthe à Argos, sur une rivière de même nom, qui se jette dans le golfe de Corinthe. Dans son voisinage était Némée, où Hercule tua le lion, qu'on appelle de là *Cleonæus leo* dans les poètes (Stat. *Silv.* 4, 28; Ovid. *Met.* 6, 417; Sil. 3, 32; Paus. 2, 15). — 2) v. au pied du mt *Athos* dans la *Chalcidice* (Herodot. 7, 22; Thuc. 4, 109; Strab. 7, 331).



Cleonæ, en Argolide.

Clēōnŷmus (-i), Κλεώνυμος, fils du roi de Sparte Cléomène II, tenta vainement, après la mort de son père (310 av. J.-C.), de devenir roi. Ambitieux et cupide, les Spartiates, pour l'éloigner, lui donnèrent le commandement d'une petite armée destinée à secourir Tarente. Il fut heureux dans cette expédition; mais, quand les Tarentins firent la paix avec leurs ennemis, il attaqua les villes

de l'Italie inférieure. Les Romains le repoussèrent et il perdit au N. du Pô son armée et sa flotte (302). En 293, il combattit malheureusement contre Démétrius Poliorcète, obtint plus tard dans sa patrie quelque considération, mais, en 272, il se tourna subitement contre elle en se liguant avec Pyrrhus. Il échoua, et plus tard on n'entend plus parler de lui (Plut. *Pyrrh.* 26; Liv. 10, 2).

Cléopâtre (-æ), ^{Κλεοπάτρα}, 1) nièce d'Attale, épousa Philippe de Macédoine en 337 av. J.-C., et fut mise à mort par Olympias, après le meurtre de ce prince (Diod. 16; Justin. 9, 7; Plut. *Pyrrh.*). — 2) fille de Philippe et d'Olympias, et sœur d'Alexandre le Grand, épousa Alexandre, roi d'Épire, en 336. Ce fut pendant la célébration de son mariage que Philippe fut assassiné par Pausanias. A la mort d'Alexandre, elle épousa Perdiccas, et, après le meurtre de ce dernier, elle fut tuée probablement par ordre d'Antigonos (en 308), comme elle se disposait à se réfugier auprès de Ptolémée en Égypte (Diod. 16 et 20; Justin. 9, 6; 13, 8). — 3) fille de Ptolémée VI Philométor et de Cléopâtre (fille de Ptolémée V), épousa d'abord Alexandre Balas (150), l'usurpateur du trône de Syrie, et, à sa mort, Démétrius Nicator. Durant la captivité de ce dernier chez les Parthes, jalouse de l'union contractée par lui avec Rodogune, princesse parthe, elle épousa Antiochus VII Sidétès, son frère, et tua Démétrius à son retour. Elle assassina aussi Séleucus, le fils qu'elle avait eu de Nicator, qui, à la mort de son père, s'était emparé du gouvernement sans son consentement. Le second fils qu'elle avait eu de Nicator, Antiochus VIII Grypus, arriva au trône par son influence (125); et il la força à boire le poison qu'elle avait préparé pour lui aussi. Elle avait eu d'Antiochus Sidétès un fils,

Antiochus IX, surnommé *Cyzicenus*. — 4) l'aînée des filles de Ptolémée Aulète, célèbre pour sa beauté et ses séductions, avait dix-sept ans à la mort de son père (51), qui la nomma héritière de son trône conjointement avec son frère, Ptolémée, qu'elle devait épouser. Elle fut chassée du trône par Pothinus et Achilles, ses tuteurs; mais, ayant su obtenir par ses charmes la protection de César, elle fut rétablie par lui dans ses États ainsi que son père. Elle eut de César un fils nommé *Cæsarion*, et plus tard elle suivit le dictateur à Rome, où elle se trouvait, lorsqu'il fut assassiné (en 44). Elle retourna alors en Égypte et, en 41, elle rencontra Antoine en Cilicie. Elle avait alors vingt-huit ans, et était dans tout l'éclat de sa beauté, que ses grâces, ses talents, son éloquence rendaient irrésistible. Antoine en fut épris et dès lors elle fut maîtresse absolue de son cœur. Dans la guerre entre Octave et Antoine, Cléopâtre accompagna son nouvel amant et assista à la bataille d'Actium (31). Sa retraite, au plus fort de la mêlée, hâta la perte de cette journée décisive. Elle s'enfuit à Alexandrie où Antoine courut la rejoindre. Voyant la fortune d'Antoine perdue, elle entra en négociation avec Auguste et promit de se défaire de lui. Elle se réfugia dans un mausolée qu'elle avait fait construire et fit courir le bruit de sa mort. Antoine, résolu à ne lui point survivre, se poignarda; on le transporta au mausolée et il mourut dans les bras de son amante. Elle essaya alors d'inspirer de l'amour à Auguste, mais ses charmes ne purent triompher de son indifférence. Voyant qu'il était déterminé à l'emmener captive à Rome, elle se donna la mort en se faisant piquer par un aspic. Elle mourut à l'âge de trente-neuf ans (30 av. J.-C.) et elle finit la dynastie des Ptolémées; l'Égypte devint



Cléopâtre et son fils Antiochus VIII, Grypus.



Cléopâtre, reine d'Égypte, morte avant J.-C., 30. La tête d'Antoine est sur la face et celle de Cléopâtre sur le revers.

province romaine (Flor. 4, 11; Appian. *B. G.* 5; Plut. *Pomp. et Ant.*; Horat. *Od.* 1, 37, 21; Cæs. *B. G.* 103; Suet. *Oct.* 17; Vellej. 2, 87; Strab. 17).

Clīmax (-ācis), Κλίμαξ, nom de l'extrémité O. de la chaîne du Taurus, qui s'étend le long de la côte O. du golfe de Pamphylie, au N. de Phaselis en Lybie. Alexandre construisit une route entre Climax et la mer (Strab. 14).

Climberrum. Voy. *Ausci.*

Clīo. Voy. *Musæ.*

Clisthènes (-is), Κλεισθένης, Athénien, fils de Mégacles et d'Agarista, qui était fille de Clisthène, tyran de Sicyone. Il apparaît comme chef de la famille des Alcéméonides après l'expulsion des Pistratides. Jugeant qu'il ne pourrait lutter avec Isagoras, son rival politique et chef de l'aristocratie, qu'à l'aide du parti populaire, il s'appliqua à accroître la puissance de ce parti. Le premier changement qu'il introduisit fut la suppression des 4 anciennes tribus. Il divisa l'Attique géographiquement en 10 tribus ou phyles (φυλαί), auxquelles il donna des noms de héros athéniens (Érechthéis, Égéis, Pandionis, Léontis, Acamantis, Œnéis, Cécropis, Hippothoontis, Éantis, Antiochis), et chaque tribu en 10 démes (δῆμοι) dont le nombre s'éleva plus tard de 100 à 174 (510 av. J.-C.). Il institua aussi, dit-on, l'ostacisme dont il fut la première victime. Cependant le triomphe d'Isagoras et de son parti fut de courte durée. Clisthène revint et fortifia la démocratie. Homme de bon sens, et exempt des préjugés de caste, il avait vu que les lois de Solon ne satisfaisaient ni le peuple ni la noblesse. Athènes dut sa grandeur à la démocratie: il est vrai que plus tard elle lui dut aussi sa ruine (Herodt. 5, 62; 6, 123; Plut. *Arist.*).

Clītor (-ōris) ou **Clītōrīum (-i)**, Κλείτωρ, v. dans le N. de l'Arcadie, sur une rivière du même nom qui se jette dans l'Aroanius. Il y avait dans le voisinage une fontaine dont les eaux dégoutaient du vin (Ovid. *Met.* 15, 322; Plin. 32, 22; Pol. 6, 18; Liv. 39, 35).

Clītumnus (-i), petite rivière de l'Ombrie, sortait d'un superbe rocher dans un bosquet de cyprès, où était un

sanctuaire du dieu Clitumnus, et se jetait dans le *Tinia*, affluent du Tibre (Virg. *Georg.* 2, 46; Propert. 2, 10, 25; Plin. 2, 103; Plin. *Ep.* 8, 8).

Clītus (-i), Κλείτορ, Macédonien, un des généraux et amis d'Alexandre, à qui il sauva la vie à la bataille du Granique (334 av. J.-C.). En 328, il fut tué par Alexandre dans un banquet, où tous les deux, échauffés par le vin, s'étaient livrés à une discussion violente sur le mérite de Philippe. Alexandre fut inconsolable de la mort de son ami (Justin. 12, 6; Plut. *Alex.*; Curt. 4).

Clōdius, autre forme du nom *Claudius*. Voy. *Claudius*.

Clōdius Albīmus. Voy. *Albinus*.

Clælia (-æ), jeune Romaine, une de celles qui furent livrées en otage au roi Porsena. Elle s'échappa du camp étrusque, traversa le Tibre à la nage et rentra à Rome. Mais les Romains la renvoyèrent à Porsena, qui fut si émerveillé de son action courageuse, que non-seulement il lui donna la liberté, mais encore lui permit d'emmenner avec elle une partie de ses compagnes de captivité. Porsena la récompensa aussi en lui faisant présent d'un cheval orné de magnifiques harnais, et les Romains lui élevèrent une statue de femme à cheval sur la voie Sacrée (Liv. 2, 13; Virg. *Æn.* 8, 651; Dionys. Hal. 5; Juv. 8, 265).

Clota Æstuarium (Frith of Clyde), sur la côte O. de l'Écosse.

Clōthō (-ūs), Κλωθώ, une des Parques (voy. *MOIRÆ*).

Clūentius Hābitus, A., de Larinum, accusa (74 av. J.-C.) son propre beau-père *Staius Albius Oppianicus* d'avoir tenté de l'empoisonner. Oppianicus fut condamné et on pensa généralement que les juges avaient été gagnés par Cluentius. En 66, Cluentius fut lui-même accusé par le jeune Oppianicus, fils de Staius, mort dans l'intervalle, de trois crimes d'empoisonnement. Il fut défendu par Cicéron dans un plaidoyer que nous avons encore (Virg. *Æn.* 5, 122; Cic. *pro Cluent.*).

Clūpĕa ou **Clŷpĕa.** Voy. *Aspis*.

Clūsium (auj. Chiusi), Κλούσιον, une des plus puissantes entre les 12 cités étrusques, originairement appelée *Camers*

ou *Camars*, située sur une hauteur qui dominait la rivière *Clanis*, et au S.-O. du *lacus Clusinus* (lago di Chiusi). C'était la résidence royale de Porsena, et, dans le voisinage, était le célèbre tombeau de ce prince en forme de labyrinthe. Dans la suite Clusium fit alliance avec les Romains, qui la regardaient comme leur boulevard contre les Gaulois. Le siège de cette place par les Gaulois (391 av. J.-C.) amena, comme on sait, la prise de Rome. Il y avait aux environs des bains d'eaux thermales (Diod. 14; Liv. 5, 36; 10, 25; Virg. *Æn.* 10, 167, 655).

Clūsus (-i), surnom de Janus, dont le temple était fermé (*clausus* ou *clusus*) en temps de paix (Ovid. *Fast.* 1, 130).

Clÿmène (-es), Κλυμένη, 1) fille de l'Océan et de Téthys, et femme d'*Iapetus*, de qui elle eut Atlas, Prométhée, Menœtius, et Epiméthée (Hésiod. *Theog.*). — 2) mère de Phaëton, qu'elle eut de Hélios (le Soleil); de là l'épithète de Phaëton : *Clymēnēus* (Ovid. *Met.* 1, 75, 6). — 3) parente de Ménélas et une des femmes d'Hélène qu'elle accompagna à Troie, quand elle s'enfuit avec Paris; à la prise de Troie elle échut comme captive à Acamas (Ovid. *Her.* 17, 267; Hom. *Il.* 3, 144).

Clÿtæmnestra (-æ), Κλυταιμνήστρα, fille de Tyndare et de Léda, sœur de Castor, de Pollux et d'Hélène, épousa Agamemnon, de qui elle eut Oreste, Iphigénie et Électre. Pendant l'absence de son mari, parti pour le siège de Troie, elle entretint des liaisons adultères avec Ægisthe, et, au retour de son époux à Mycènes, elle l'assassina de complicité avec son amant. Elle fut plus tard mise à mort par son propre fils Oreste, vengeur de son père (Diod. 41; Hom. *Od.* 11; Apollod. 3, 10; Pausan. 2, 18, 22; Eurip. *Iphig. Aul.*; Hygin. *Fab.* 117 et 140; Propert. 3, 19; Virg. *Æn.* 4, 471; Philostr. *Icon.* 2, 9).

Clÿtie (-es), Κλυτία, fille de l'Océan; elle fut changée en héliotrope, pour s'être vengée de l'abandon d'Apollon, en révélant au père de Leucothoé, sa rivale, les nouvelles amours de ce dieu (Ovid. *Met.* 4, *fab.* 3, etc.).

Cnīdus ou Gnīdus (-i), Κνίδος,

Cnide, v. célèbre de l'Asie Mineure, sur le promontoire *Triopium*, sur la côte de Carie, était une colonie de Lacédémone. Elle était bâtie en partie sur le continent, en partie sur une île unie à la côte par une chaussée, et avait deux ports. Son commerce était considérable et elle était visitée par des voyageurs venus de tous les pays du monde civilisé pour admirer dans le temple d'Aphrodite (Vénus) la magnifique statue de cette déesse, œuvre de Praxitèle. Elle était célèbre aussi pour ses vins. Elle n'est plus aujourd'hui qu'un amas de ruines. Parmi les hommes célèbres qui y sont nés on compte Ctésias, Eudoxe, Sostrate et Agatharchide (Horat. *Od.* 1, 30; Plin. 36, 15; Hom. *H. Apoll.* 43; Herodt. 1, 144; 2, 178; Strab. 14, 653 et passim.).



Cnide.

Cnōsus ou Gnōsus, plus tard **Cnossus ou Gnosus (-i)**, Κνωσός et Κνωσσός, très-ancienne v. de l'île de Crète, et capitale du roi Minos, située à très-peu de distance de la côte N.; elle avait été colonisée de très-bonne heure par les Doriens. Elle est souvent citée par les poètes à cause de Minos, d'Ariane, du Minotaure et du Labyrinthe, et l'adj. *Cnossius* s'emploie comme équivalent de *Cretensis*, Crétois. Son port s'appelait *Heracleum* (Hom. *Il.* 2, 646; *Od.* 19, 178; Plat. *Leg.* 1, 125, et souv.; Strab. X, 476 et suiv.; Pausan. 1, 27).



Cnosus en Crète.

Cōcālus (-i), Κώκαλος, roi fabuleux

de Sicile, qui reçut avec bonté Dédale obligé de s'expatrier de Crète, et, avec l'aide de ses filles, donna la mort à Minos, quand ce dernier se mit à la poursuite de Dédale (Diod. Sic. 4, 77 et suiv.; Pausan. 1, 21; Ovid. *Met.* 8, 261).

Cocceius Nerva. Voy. *Nerva*.

Cōchē, v. sur le Tigre, près de Ctésiphon.

Coclēs (-ītis) Hōrātius, c.-à-d. Horace le Borgne, héros des anciennes légendes romaines, qui, dit-on, défendit le pont Sublicius avec Sp. Lartius et T. Herminius contre l'armée étrusque de Porsena, tandis que les Romains coupaient le pont derrière eux. Quand l'ouvrage fut près d'être terminé, Horace renvoya ses deux compagnons. Quand il fut tout à fait achevé, il se jeta dans le Tibre et se sauva à la nage vers la ville au milieu des traits lancés par l'ennemi. Les Romains lui élevèrent une statue qui fut placée dans le *Comitium* et lui donnèrent tout le terrain dont il pourrait, en un jour, tracer la circonférence avec la charrue (Liv. 2, 10; Val. Max. 3, 2; Virg. *Æn.* 8, 650).

Cocossates, peuple de l'Aquitaine, en Gaule, mentionné avec les *Tarbelli*.

Cōcylīum (-i), v. éolienne de Mysie, dont les habitants sont mentionnés par Xénophon.

Cōcyltus (-i), Κωκυτός (propr. le fl. des pleurs), le Cocyte, rivière d'Épire, tributaire de l'Achéron. Comme l'Achéron, le Cocyte passait pour communiquer avec les enfers et on le donne comme un fleuve infernal (Virg. *Georg.* 3, 38; 4, 479; *Æn.* 6, 297, 323; 7, 479; Pausan. 1, 17).

Cōdōmannus. Voy. *Darius*.

Cōdrus (-i). Κοδρός, 1) fils de Mélanthus, un des Nérides de Pylos, qui, à la suite d'un combat singulier où il vainquit le roi béotien Xanthus, fut investi de la dignité royale en Attique, et la transmit à son fils Codrus. Quand les Doriens envahirent l'Attique par le Péloponnèse, un oracle leur déclara qu'ils seraient victorieux, s'ils épargnaient la vie du roi de l'Attique. Codrus, instruit de cet oracle, résolut de se sacrifier pour son pays. Il entra déguisé dans le camp ennemi, se prit de querelle avec les sol-

dat et fut tué dans la dispute. Quand les Doriens découvrirent la mort du roi, ils retournèrent chez eux. La tradition ajoute qu'après un pareil trait de dévouement, personne ne paraissant digne d'occuper le trône de Codrus, la dignité royale fut abolie et que Médon, son fils, fut nommé archonte à vie (Herodt. 5, 76; Justin, 2, 6, 7; Patern. 1, 2; Paus. 1, 19; 7, 25; Val. Max. 5, 6). — 2) poète romain, ridiculisé par Virgile (*Ecl.* 7).

Cœla, τὰ Κοῖλα (propr. les parties creuses), nom de la côte occidentale de l'Eubée, entre les promontoires Caphareus et Chersonesus; elle était très-dangereuse pour les vaisseaux: une partie de la flotte des Perses y fit naufrage en 480 av. J.-C. (Hdt. 8, 13; Diod. Sic. 11, 3).

Cœlēsȳria (-æ), Κοίλη Συρία, la Cœlésyrie, propr. la Syrie Creuse, nom donné à la grande vallée située entre les deux chaînes du mt *Lebanon* (Liban et Antiliban), dans le S. de la Syrie, et bornée par la Phénicie à l'O., par la Palestine au S. Dans les guerres entre les Ptolémées et les Séleucides, ce nom fut appliqué à toute la partie méridionale de la Syrie, qui passa pour quelque temps sous la domination égyptienne.

Cœlius. Voy. *Cælius*.

Colchis (-idos ou idis), ἡ Κολχίς, la Colchide, contrée de l'Asie, bornée à l'O. par l'Euxin, au N. par le Caucase, à l'E. par l'Ibérie. La terre Colchique (ou *Æxa*, Αἶξις) et la rivière qui l'arrose, le Phase, sont fameux dans la mythologie grecque (voy. *Argonautæ*). C'était un pays très-fertile; mais il était plus renommé encore pour ses manufactures de lin. Cette considération, jointe à certaines ressemblances physiques, a fait supposer à Hérodote que les habitants de la Colchide furent dans l'origine des colons égyptiens. Elle fut gouvernée par des princes indigènes, jusqu'à l'époque où Mithridate Eupator, roi de Pont, la soumit à ses lois. Après la guerre contre Mithridate, elle fut envahie par les Romains; mais ils ne la subjuguèrent que du temps de Trajan (Herodt. 2, 104, 3, 97; Xén. *Anab.* 4, 8; 5, 2; Strab. 16, 497; Mela, 1, 19; 2, 3; Horat. *Od.* 2, 11, 8; Ovid. *Met.* 13, 24; *Am.* 2, 14, 28; Juv. 6, 640; Flacc. 5, 418).

Cōlias (-ādis), Κωλιάς, auj. Agio Nocolo, cap sur la côte O. de l'Attique, à 20 stades au S. de *Phalerum*, avec un temple de Vénus, où quelques-uns des navires des Perses furent jetés après la bataille de Salamine (Hérod. 8, 96; Paus. 1, 1, 5; Aristoph. *Nub.* 52; Strab. 9, 398).

Collātia (-æ), v. sabine du Latium, près de la rive droite de l'Anio, fut prise par Tarquin l'Ancien. Ce fut là que Sext. Tarquin fit violence à Lucrece (Liv. 1, 37 et suiv.; Strab. 3; Virg. *Æn.* 6, 774).

Collātīnus, L. Tarquinius (-i), fils d'Égérius et petit-fils de Tarquin l'Ancien, devait son nom à la v. de *Collatia*, dont son père avait été nommé gouverneur. La violence faite par Sext. Tarquin à Lucrece, sa femme, ayant eu pour conséquence l'expulsion de Tarquin le Superbe, Collatin et L. Junius Brutus furent les premiers consuls; mais, comme le peuple ne pouvait se résigner à subir la loi d'aucun membre de la race détestée des Tarquins, Collatin dut résigner ses fonctions et se retira de Rome à Lavinium (Liv. 1, 57; 2, 2; Flor. 1, 9).

Collŷtus (-i), Κολλυτός ou Κολυττός, deme de l'Attique, enfermé dans les murs d'Athènes. C'était le deme de Platon et la résidence de Timon le Misanthrope (Xen. *Hell.* 5, 1, 26; Strab. 1, 65).

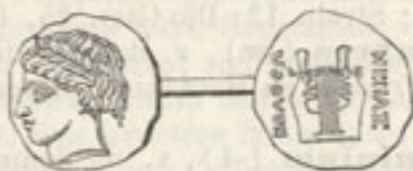
Cōlōnæ, Κολωνάι, petite v. de la Troade (Xen. *Hell.* 3, 1, 13; Strab. 13, 604; Nep. *Paus.* 4, 3).

Cōlōnia Agrippīna ou **Agrippīnensis** (Cologne, Kœln, sur le Rhin), était originairement la capitale des *Ubi* et s'appelait *Oppidum* ou *Civitas Ubiorum*; ce ne fut qu'une place de peu d'importance jusqu'à l'an 51 ap. J.-C., époque où l'empereur Claude y établit une colonie, à la demande de sa femme Agrippine, qui y était née; d'où le nouveau nom. Elle devint bientôt une grande et florissante cité et la capitale de la basse Germanie (Tac. *Ann.* 1, 35; *Hist.* 1, 57; 4, 63, 65; 12, 27; Plin. 4, 17; Suet. *Claud.*; Venant. *Fort.* 3, 17).

Cōlōnus (-i), Κολωνός, deme de l'Attique, à 10 stades ou un peu plus d'un mille au N.-O. d'Athènes, près de l'A-

cadémie. Il possédait un célèbre temple de Neptune, un bois consacré aux Euménides, le tombeau d'Œdipe. C'était le lieu de naissance de Sophocle qui en fait la description dans son *Œdipe à Colone* (Soph. *Œd. Col.*; Thuc. 8, 67; Paus. 1, 30, 4).

Cōlōphon (-ōnis), Κολοφών, auj. *Attobosco* ou *Belvedere*, une des 12 cités ioniennes de l'Asie Mineure, située à environ 2 milles de la côte, entre *Lebedus* et *Éphèse*, sur la riv. *Halesus*, célèbre pour la fraîcheur de ses eaux. Son port s'appelait *Notium*. Outre que Colophon prétendait à l'honneur d'être la patrie d'Homère, elle a produit Mimnerme, Hermésianax et Nicandre. Elle était également célèbre par le temple d'*Apollo Clarius* situé dans son voisinage (Strab. 14; Paus. 7, 3; Tac. *Ann.* 2, 54; Cic. *pro Arch.* 8; Ovid. *Met.* 6, 8).



Colophon en Asie Mineure.

Cōlossæ (-ārum), Κολοσσαί, cité autrefois importante de la Grande-Phrygie, sur le fl. Lycus; mais tellement déchue dans la suite qu'elle eût été oubliée sans l'Épître adressée par saint Paul à ses habitants (Herod. 7, 30; Xén. *Anab.* 1, 2, 6; Strab. 12, 8; *Nouv. Testam.*).

Cōlūmella (-æ), **L. Jūnius Mōdērātus**, Columelle, né à Cadix, en Espagne, et contemporain de Sénèque. Nous ne savons rien des particularités de sa vie; il séjourna quelque temps en Syrie, mais il paraît avoir demeuré habituellement à Rome. Il a écrit un ouvrage sur l'agriculture (*de Re rustica*), en 12 livres, que nous possédons et dont le style est facile et élégant. Le dixième, sur l'horticulture, est en vers hexamètres. Nous avons aussi de lui un traité des arbres, *de Arboribus*, en 4 livres.

Cōlumnæ Hercūlis. Voy. *Abyla*; *Calpe*.

Cōmāna (-ōrum), τὰ Κόμανα, 1) v. du Pont, sur les bords de l'Iris, célèbre par le temple d'*Artemis Taurica*

(Diane), dont la tradition attribue la fondation à Oreste. Le grand prêtre de ce temple prenait rang immédiatement après le roi, et son domaine fut étendu par Pompée après la guerre contre Mithridate. Elle s'appelle aujourd'hui *Almons* (Hirt. *B. Alex.* 34). — 2) v. de Cappadoce, sur le Sarus, célèbre elle aussi par un temple



Comana dans le Pont.

de la Diane Taurique, dont la fondation est également attribuée à Oreste, c'est aujourd'hui *El Bostan* (Hirt. *B. Alex.* 66; Flacc. 7, 636; Strab. 12; Dio Cass. 35, 11).

Combrea (-æ), v. dans le district de la *Crossæa* en Macédoine (Herodt. 7, 123).

Comīnium (-i), v. du Samnium, détruite par les Romains dans les guerres contre les Samnites.

Commāgēne (-es), Κομμαγενή, la Commagène, nom du district de la Syrie le plus au N.-E., entre le Taurus et l'Euphrate. Elle formait une partie du royaume de Syrie, après la chute duquel elle conserva son indépendance sous une race de rois (la famille des Séleucides), et elle ne fut ajoutée à l'empire romain que sous le règne de Vespasien. Sa capitale était Samosate (Strab. 11, 16 et 17).

Commīus (-i), roi des Atrébates, fut élevé à cette dignité par César. Il fut envoyé par César en Bretagne; mais les Bretons le jetèrent dans les fers, et il ne fut rendu à la liberté que lorsque la Bretagne eut été soumise par César. En 52 (av. J.-C.) il se joignit aux autres Gaulois dans leur grande révolte contre les Romains, et ne déposa pas les armes même après la prise d'Alesia.

Commodus, L. Aurelius (-i), Commode, empereur romain (180-192 ap. J.-C.), fils de Marc-Aurèle et de Faustine la jeune, était né à Lanuvium (161) et avait à peine vingt ans quand il

succéda à son père. Fils indigne d'un si noble père, malgré tous les soins qui furent donnés à son éducation, il devint un des tyrans les plus sanguinaires et les plus débauchés qui aient jamais déshonoré un trône. Il aspirait à mériter les applaudissements de la foule en luttant dans l'amphithéâtre contre les bêtes féroces, et, après en avoir tué un très-grand nombre, il demanda qu'on lui rendit un culte, attendu, disait-il, qu'il était le dieu Hercule. Une de ses concubines, dont il avait résolu la mort, lui administra du poison; mais, comme ce poison agissait trop lentement, Narcisse, célèbre athlète, reçut ordre de l'étrangler, 31 déc. 192 (Hérodien 1, 15; Lampr. *Comm.*).



Commode, empereur romain, après J.-C. 180-192.

Compsa (-æ), v. des *Hirpini*, dans le *Samnium* à l'E. du Vésuve, près des sources de l'Aufide.

Cōmum (-i), Κῶμων, v. de la Gaule Cisalpine, aujourd'hui Como, à l'extrémité S. de la branche occidentale du lac *Larius* (Lago di Como). C'était dans l'origine une ville des Gaulois Insubriens; ce fut plus tard une colonie romaine. Pline le Jeune y naquit (Plin. 3, 18; Liv. 33, 36 et 37; Suét. *Jul.* 28; Plin. *Ep.* 1, 3; Cic. *Fam.* 13, 35).

Cōmus (-i), Κῶμος, dieu des festins et de la joie qui les accompagne. On le représente comme un jeune homme ailé, suivi tantôt de Silène, tantôt des Amours ou d'un cortège de buveurs: on ne le rencontre que dans les derniers temps de l'antiquité grecque (Philostr. *Icon.*; Plut. *Quæst. Rom.*).

Concordia (-æ), la Concorde, divinité romaine, personnification de la bonne intelligence, avait plusieurs temples à Rome. Le plus ancien fut voué, par le dictateur Furius Camillus, en 367, av. J.-C., pendant la lutte des patriciens et des plébéiens, et construit après leur

réconciliation dans le voisinage du Forum (Plut. *Cam.* 42). Le sénat s'y rassemblait souvent. Sur les autres temples de la Concorde, voy. Liv. 9, 46; 2, 2, 33; Plut. *Gracch.* 17. Livie consacra un temple à la Concorde des époux (Ovid. *Fast.* 6, 631). La Concorde est représentée sur des médailles comme une matrone tautôt assise, tantôt debout, tenant de la main gauche une corne d'abondance, de la droite un rameau d'olivier. Sa fête se célébrait le 16 janv. et le 30 mars (Ovid. *Fast.* 1, 639; 3, 881).

Condrūsi (-ōrum), peuple germanique de la Gaule Belgique, au S. de la Meuse, au N.-E. de la forêt des Ardennes, entre les Trévires et les Éburons; par conséq. dans le district d'Aix-la-Chapelle (Aachen) et la province de Liège (Cæs. *B. G.* 2, 4; 4, 6; 6, 32).

Confluentes (-ium),auj. Coblenz, v. de Germanie, au confluent de la Moselle et du Rhin; c'était, du temps des Romains, la station de la première légion; plus tard, elle fut la résidence des successeurs de Charlemagne.

Conon (-ōnis), Κόνων, général athénien distingué, eut plusieurs commandements importants dans la guerre du Péloponnèse. Après la défaite des Athéniens par Lysandre à Ægos-Potamos (405 av. J.-C.), Conon, qui était un des généraux, s'échappa avec 8 vaisseaux, et se réfugia avec Évagoras à Chypre, où il resta quelques années. En 394, il gagna une bataille décisive sur Pisandre, général lacédémonien, devant Cnide (Thuc. 7, 31; Plut. *Lys.* 11; Xen. *Hell.* 4, 8, 7; Justin. 5, 5, 4; Nep. *Conon*). — 2) Conon de Samos, mathématicien et astronome distingué, qui vivait du temps des Ptolémée (Philadelphie et Évergète), 283-222 av. J.-C. (Catull. 67; Virg. *Ecl.* 3, 40).

Consentes (-ium) Dii, les 12 divinités étrusques (6 dieux et 6 déesses) qui formaient le conseil ordinaire de Jupiter, et gouvernaient le monde. Les 6 dieux étaient : Jupiter, Neptune, Vulcain, Apollon, Mercure et Mars; les 6 déesses : Junon, Minerve, Cérès, Vénus, Vesta, Diane. Outre ce conseil, Jupiter en avait encore un autre supérieur et composé de divinités mystérieuses et sans nom. Les *dii consentes* formaient, avec

les *dii selecti*, dieux de choix (à savoir : *Saturnus, Janus, Rhea, Orcus* ou *Pluto, Liber, Sol, Luna, Genius*), les *dii magni* (et non pas *majorum gentium*) des Romains. Les *dii minores* (et non pas *minorum gentium*) étaient les *dii indigetes*, les dieux nationaux, les héros divinisés, comme Énée, Romulus et les *dii semones* (de *semi*, demi-dieux). Outre ces divinités grandes et petites, il y en avait une troisième classe, celle des divinités étrangères, *dii peregrini*.

Consentia (-æ), Κωνσεντία,auj. Cosenza, v. principale des *Bruttii*, sur la rivière Crathis. Alaric y mourut (Liv. 8, 24; 28, 11; Cic. *Fin.* 1, 3).

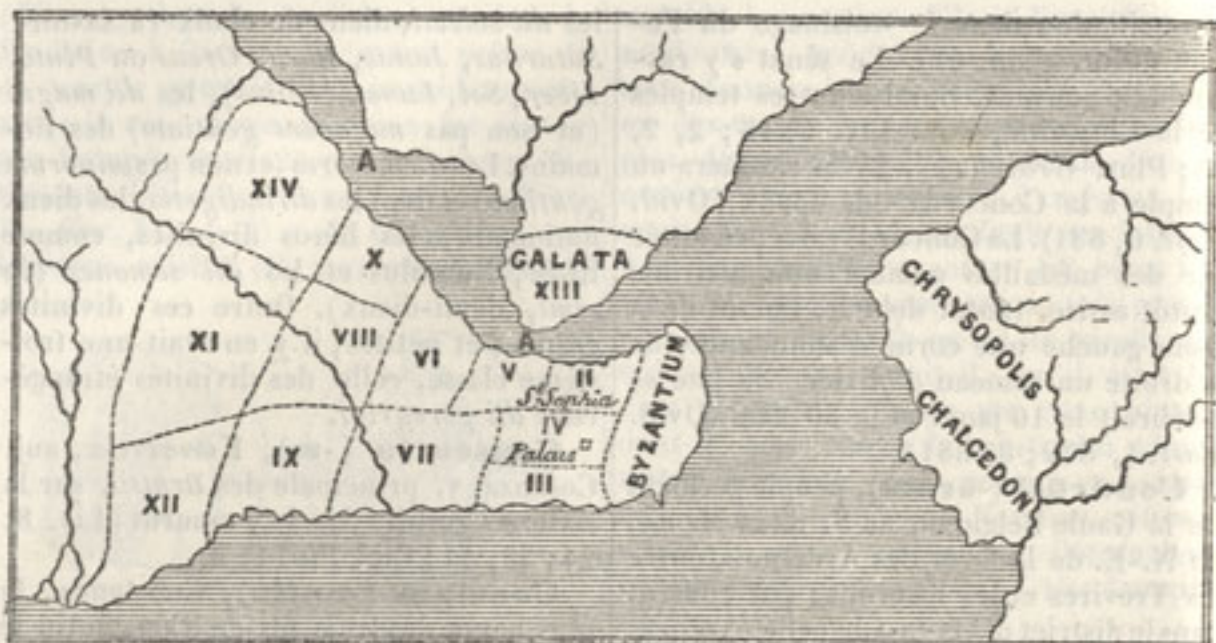
Constans (-antis), Constance, le plus jeune des trois fils de Constantin le Grand et de Fausta, reçut, après la mort de son père (337 ap. J.-C.), l'*Illyricum*, l'Italie et l'Afrique pour sa part d'héritage à l'empire. Après une heureuse résistance à son frère Constantin, qui fut tué en envahissant son territoire (340), Constance se trouva maître de tout l'Occident. Son caractère faible et ses débauches le rendirent l'objet du mépris public, et il fut tué en 350 par les soldats de l'usurpateur Magnence.



Constans, empereur romain, après J.-C. 337-350.

Constantina, v. d'Afrique. Voy. *Cirta*.

Constantinópolis (-is), Κωνσταντινου πόλις, Constantinople, v. bâtie sur l'emplacement de l'ancienne Byzance (*Byzantium*) par Constantin le Grand, qui lui donna son nom et en fit la capitale de l'empire romain. Elle fut solennellement consacrée en 330 ap. J.-C. Elle était bâtie sur 7 collines et divisée en 14 régions. Son extrême longueur était d'environ 3 milles romains et son enceinte avait à peu près 13 ou 14 milles romains. Elle continua à être la capitale de l'empire romain d'Orient jusqu'à sa prise par les Turcs en 1453.



Plan de Constantinople. (AA Chrysoceras, corne d'or.) Les chiffres romains indiquent les 14 régions de la ville.

Constantīnus (-i), Κωνσταντῖνος, Constantin, 1) surnommé le Grand, empereur romain (306-337 ap. J.-C.), fils aîné de l'empereur *Constantius Chlorus* et d'Hélène, naquit l'an 272 à *Naissus*, v. de la haute Mœsie. Il fut lancé de bonne heure dans la carrière des armes, et pendant une grande partie de son règne il fut engagé dans les guerres. A la mort de son père à York (306), il réclama sa part de l'empire et fut reconnu souverain des contrées situées au-delà des Alpes. En 308, il reçut le titre d'Auguste. Engagé dans un démêlé avec Maxence qui possédait l'Italie, il le défit au village de *Saxa Rubra* près de Rome, le 27 oct. 312. Maxence essaya de se réfugier dans Rome par le pont Milvius, mais il périt dans le Tibre. Ce fut dans cette campagne que Constantin se convertit au christianisme. Pendant sa marche sur Rome, on dit que près d'Autun en Gaule, ou d'Andernach sur le Rhin, ou, selon d'autres, à Vérone, il aperçut au ciel une croix lumineuse avec cette inscription : *Hoc signo vinces* (par ce signe tu vaincras); et la nuit qui précéda sa dernière et décisive bataille contre Maxence, Constantin eut, pendant son sommeil, une vision où il lui fut commandé de faire tracer sur les boucliers de ses soldats le monogramme du nom de Jésus-Christ. Quoi qu'il en soit, il était de l'intérêt de Constantin, dans

cette lutte avec ses rivaux, de gagner l'affection de ses sujets chrétiens qui étaient fort nombreux, et peut-être ne fut-il porté que par les besoins de sa cause à se faire chrétien. Après la mort de Maxence, il eut à combattre Licinius, qui avait obtenu la possession de tout l'Orient. La lutte se termina par la défaite et par la mort de Licinius, et Constantin demeura seul maître de l'empire. Il en transféra le siège à Byzance, qu'il nomma Constantinople, et fit solennellement la dédicace de la nouvelle capitale en 330. Il régna en paix le reste de sa vie. Il mourut en mai 337 et reçut le baptême peu de temps avant sa mort, de la main d'Eusèbe. Ses trois fils, *Constantin*, *Constantius* et *Constans*, lui succédèrent. Eusèbe, *Vita Constant.*; Eumène, *Paneg. Const.*;



Constantin I, le Grand, empereur romain, après J.-C. 306-337.

Zosime; Eutrop. — 2) Constantin II, empereur romain (337-340), l'aîné des trois fils de Constantin le Grand, reçut en partage la Gaule, la Bretagne, l'Espagne et une partie de l'Afrique à la mort de son père. Mécontent de ce lot, il fit la